

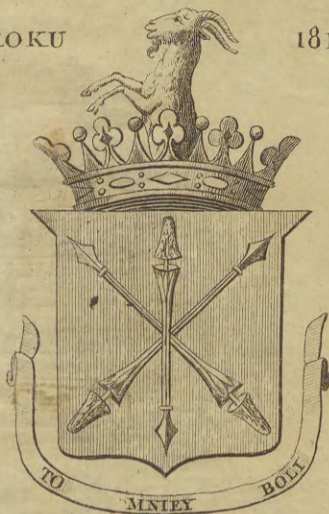


4002
A 119 B E

19724.

1. 49.
P. 3.
11.

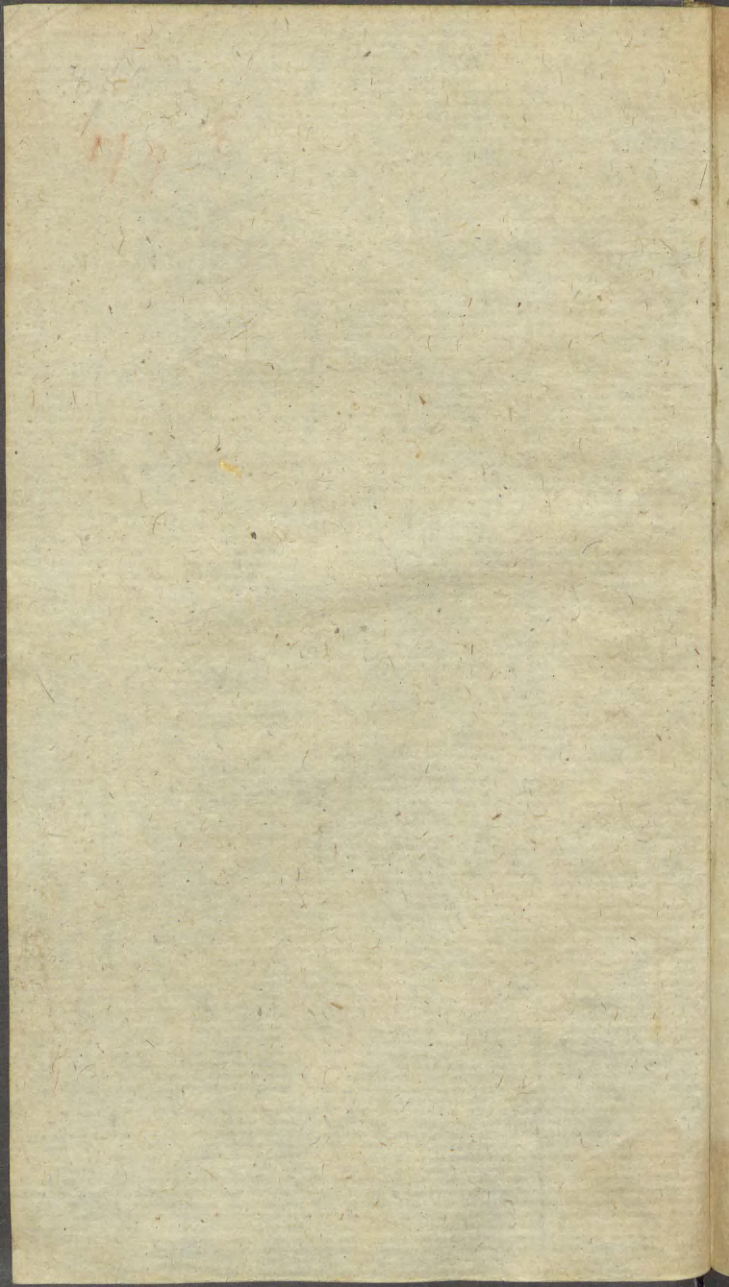
Z BIBLIOTEKI
ORDYNACYI ZAMOYSKIEY
ROKU 1815



STANISLAW ORDYNAT ZAMOYSKI

766

201



RÉVOLUTIONS
D'ITALIE.

TOME PREMIER.

I II

II D. 360

Равенство букв 8а

REVOLUTIONS

D'ITALIE,

TRADUITES DE L'ITALIEN

DE M. DENINA,

Par M. l'Abbé JARDIN.

TOME PREMIER.



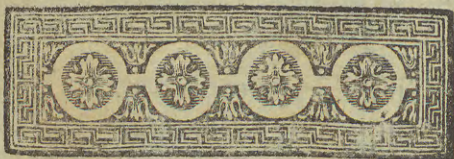
A PARIS,

Chez GAY & GIDE, Libraires, rue d'Enfer Saint
Michel, au coin de celle Saint-Thomas, N^o. 731.

M. DCC. XCIIL



0-18-0-1174;
8°-6212



P R É F A C E.

DEUX siècles entiers de littérature & d'étude avoient à peine ébauché l'Histoire générale d'Italie; & quoique le Biondo & Sigonius eussent ouvert assez heureusement la carrière, il n'étoit encore question que d'un Girolano Briali (1), & de quelques autres Ecrivains de cette trempe (2); quand vers le milieu de ce siècle,

(1) Histoire d'Italie, depuis la descente d'Annibal, jusqu'à l'année de Jesus-Christ 1527, à Venise 1624.

(1) Frere Humbert Locato, Plaisantin, de l'Ordre des Freres Prêcheurs, Evêque de Bagnarea, a donné une Histoire générale d'Italie, depuis la descente d'Enée jusqu'à l'an 1527, sous le titre d'*Italia travagliata*, en un volume in-4o. à Venise, 1576.

le célèbre Muratori porta tout-à-coup la lumière & la certitude dans ces matieres. Mais je ne sache pas que l'on ait tiré d'un fonds aussi riche, les avantages que l'Auteur avoit en vue. Il est bien évident que le Recueil (1), les Dissertations & les Annales de Muratori ne sont que les fondemens ou les matériaux de l'édifice.

Le succès de l'Abrégé chronologique de l'Histoire de France a fait des imitateurs ; c'est le sort des modeles. On nous a donné l'abrégé des Histoires de chaque Nation, & récemment de celle d'Italie. Il est vrai que M. de Saint-Marc, Auteur de l'Abrégé chronologique de l'Histoire générale d'Italie, donne à ce titre beaucoup plus d'extension (2) ; puisque son plan annonce dix ou douze volumes

(1) *Rerum Italicarum Scriptores*, &c.

(2) Le premier volume de l'abrégé chro-

P R É F A C E. v ij

égaux à celui dans lequel M. le Président Hainault a renfermé toute l'Histoire de France; ouvrage, par conséquent, qui n'est nullement plus abrégé que celui de Sigonius ou de Muratori, dont on y trouve même des morceaux traduits littéralement & quelquefois assez longs, ainsi que l'Auteur en est convenu (1). Après tout, quand M. de Saint-Marc ne feroit que traduire Muratori, il est certain qu'il rend service aux François, qui n'ont rien d'équivalent en ce genre. Je veux même croire qu'à certains égards, son Livre peut être utile aux Italiens. Cependant si les

nologique de l'Histoire d'Italie, comprend les faits depuis l'an 476 de l'Ere vulgaire, jusqu'à l'année 840; le quatrième, qui est le dernier imprimé, part de l'an 1076, & finit en 1137.

» (1) La même raison m'a fait traduire...
» des morceaux même un peu longs de Si-
» gonius & de Muratori. » *Préface*, p. xvij.

viii *P R É F A C E.*

Annales d'Italie, quoique remplies de choses intéressantes & écrite du style le plus mâle & le plus clair, ne laissent pas de fatiguer le Lecteur par ces transitions perpétuelles d'un Etat à l'autre, des affaires de Milan à celles de Naples, des événemens de Florence aux révolutions de Venise, que fera-ce d'un Abrégé chronologique, naturellement plus maigre que les Annales, & communément d'une bien foible ressource pour quiconque n'a pas étudié l'Histoire dans d'autres Livres? Ceci fera peut-être imaginer que l'on pourroit traiter l'Histoire d'Italie à la maniere du Pere d'Orléans, de l'Abbé de Vertot & de Desfontaines. Le titre même de *Révolutions*, que porte cet Ouvrage, fera croire d'abord que je me suis proposé ces Auteurs pour modeles. Mais pour

peu qu'on y réfléchisse, on verra que ma tâche est bien différente & beaucoup plus pénible. Les révolutions d'Angleterre, par exemple, ainsi que celles d'Espagne & de Pologne, du moment que chacune de ces contrées forme un seul Royaume, ne sont plus que l'histoire du gouvernement intérieur. Tout se réduit aux vicissitudes de l'autorité souveraine, tantôt restreinte, tantôt illimitée. C'est la mort, ou la minorité d'un Roi qui produit certains troubles; c'est une famille éteinte ou renversée, qui laisse le Trône à des compétiteurs ou à des collatéraux: mais, quelque multipliés que soient les événemens, l'ordre naturel des faits sert toujours de fil à celui qui les raconte, & l'unité du sujet simplifie son plan & sa marche. Rien de semblable dans les ré-

x *P R É F A C E.*

volution d'Italie. Lorsque des débris du second Empire d'Occident, il se fut formé différens états dans cette Contrée, les révolutions du Royaume de Naples n'eurent aucun rapport avec le Gouvernement de Venise; les discordes des Florentins & des Siénois, les révoltes des Barons de la Romagne & de la Marche, ne produisirent pas la moindre secousse dans les Etats de Milan, du Montferrat & du Piedmont, où les Viscontis, les Marquis de Montferrat, les Comtes & les Ducs de Savoie régnoient paisiblement, tandis que les factions populaires embrasoient la Toscane, & que le Pape, fugitif dans ses propres Etats, n'y étoit en sûreté nulle part. Ce coup d'œil suffit pour faire sentir la nécessité d'une forme différente. Il n'étoit guere possible de mettre de

P R É F A C E. xj

l'ordre dans des matieres si confuses, ni de traiter dans un seul tableau tant de sujets absolument détachés, sans une méthode particuliere; & il m'a fallu perdre de vue tous ces grands Peintres qui nous ont tracé les révolutions des autres Contrées.

Quant à la collection des faits qui forment la base de cet Ouvrage, il est inutile d'avertir que les œuvres de Muratori m'ont été d'un très-grand secours. Je dois infiniment, surtout, à son précieux Recueil des Auteurs qui ont écrit sur les affaires d'Italie. Sigonius, Baronius, Rainaldi, Tillemont & Pagi, pouvoient absolument suppléer au défaut des annales; mais combien de tems, de peines & de dépenses il en auroit coûté pour se procurer toutes ces chroniques non imprimées, & cette multitude de livres, de-

venus extrêmement rares, que l'infatigable Bibliothécaire de Modene a rassemblés sous une forme si commode? Je puis assurer néanmoins, qu'il est une partie considérable de cet Ouvrage, pour laquelle cet inestimable Auteur m'a totalement manqué, ou n'a pas été suffisant. A proprement parler, je ne me suis prévalu de ces savantes recherches que pour les dix siècles dont l'Histoire est comprise dans les vingt-cinq ou vingt-huit volumes du Recueil en question, c'est-à-dire, depuis le commencement du sixième siècle de l'Ere chrétienne, jusqu'à la fin du quinzième. Avant & après ces deux époques, il m'a fallu, ou j'ai cru devoir recourir à d'autres sources.

Dans le cours d'un Ouvrage qui embrasse toute l'Histoire d'une Nation illustre, à tant d'é-

P R É F A C E. xiiij

gards , j'aurois pu sans doute , parler d'une infinité de choses & faire mention d'une multitude d'Auteurs qui ont traité, séparément, les différentes matieres dont il est ici question directement ou en passant. J'imagine entendre déjà plus d'un Lecteur me demander à chaque pas , pourquoi je n'ai pas relevé telle autre particularité , cité tel autre Ecrivain. Mais qu'en seroit-il résulté ? Une masse énorme & indigeste , un Ouvrage sans bornes & sans liaisons ; au lieu que celui-ci devoit être d'une médiocre étendue & d'une texture simple & facile. Peu m'importe , après tout , que l'on mette sur le compte du hasard , de mon ignorance même & de ma prévention , la préférence que j'ai donnée à certains Auteurs sur tant d'autres , dont les noms & l'éloge pouvoient trou-



ver place dans ce livre, pourvu que le Lecteur soit bien convaincu que, dans les choses essentielles à mon sujet, je me suis invariablement attaché aux Ecrivains les plus autorisés, les plus renommés & la plupart contemporains (1)? Je conviens que le caractère & la nature de cet Ouvrage n'exigeoient pas que je fisse des découvertes. Il étoit assez inutile d'aller fouiller dans les Archives pour déterrer des documens & des diplômes nouveaux. Ce qui a été publié jusqu'ici me suffisoit & au-delà. Je me suis félicité cependant, plus d'une fois, de m'être muni de connoissances puisées ailleurs que dans les Livres imprimés; mais, en général, j'ai mieux aimé rendre mon Livre utile & commode, que de le parer d'une

(1) Voyez l'Avertissement qui suit, p. xvij.



érudition rare & trop recherchée. En conséquence, lorsqu'il s'agit d'objets rapportés ou décrits par plusieurs Auteurs, je me contente de citer à la marge ou de louer brièvement dans le texte ou dans les notes, ceux qui peuvent donner, plus facilement & avec plus de fruit, une notion des matieres que mon plan ne permet pas d'approfondir.

Jen'ose cependant prononcer sur le degré d'utilité dont cet Ouvrage peut être pour le Public, ni déterminer l'espece de Lecteurs pour qui je l'ai rédigé. Je dirai simplement que mon intention étoit, qu'il servît d'introduction & de clôture à l'Histoire générale d'Italie, à l'effet d'en rendre l'étude plus intéressante & plus facile à ceux qui le feroient précéder, & de mettre ceux qui le liroient après leur

cours d'Histoire, dans le cas de se rappeler les faits accompagnés de quelques réflexions utiles.

Majesté
de.

Heureux si mes travaux n'étoient pas tout-à-fait indignes de ce regne fortuné, qui a produit de si grands hommes dans presque toutes les autres parties de la Littérature. Heureux, si je faisois dire un jour : C'est sous les auspices de Charles Emmanuel * que l'on vit aussi reparôître les solides agrémens de l'Histoire ; graces à son génie protecteur & bienfaisant, (à qui je dois tout en effet,) nous ne sommes plus totalement dépourvus en ce genre, & nous pouvons nous passer d'étrangers.



AVERTISSEMENT.

J'AVOIS d'abord rassemblé la plus grande partie des citations dans un Manuscrit à part, uniquement pour ma commodité, & pour me guider dans mon travail. Réfléchissant ensuite, qu'il étoit très-aisé de les faire entrer dans l'édition, & que, bien loin d'embarrasser les Lecteurs, elles pourroient être utiles à plusieurs, j'ai cru devoir les insérer, quoiqu'il y ait bien des endroits où elle ne paroissent pas fort nécessaires.

Dans les citations d'Auteurs j'indique pour l'ordinaire les Livres, les Chapitres ou Paragraphes, attendu que telle est la manière la plus commune de diviser les Ouvrages. Ceux dont j'ai cité la page, sont Tite-Live, imprimé par Sébastien Grifus en 1548, & Strabon, édition de Casaubon 1587. Les Chapitres cités de Polybe sont de l'édition de Leipzig, *Greco-latina*, en trois volumes

xviiij *AVERTISSEMENT.*

in-8°. , 1774. Nous avons fait aussi quelque usage d'une édition du même Auteur, par Grifius, dont on a négligé quelquefois de citer la page. Pour les Ecrivains de l'Histoire Auguste, nous nous sommes servi de l'édition de Schrevelius, à Leyde 1681. L'édition citée de l'Histoire de France du P. Daniel, est celle en trois tomes in-fol. 1713.

Si j'ai cité quelquefois la page d'autres Livres anciens & modernes, on en trouvera l'édition indiquée dans les apostilles marginales, excepté ceux néanmoins qui n'ont encore été imprimés qu'une fois, comme le Recueil de Muratori, désigné par ces lettres R. I. ou *rer. ital.* A propos de ce Recueil, j'avertis encore que sous le mot *page*, on doit entendre aussi *colonne*, soit pour les premiers Tomes du susdits Recueil, soit pour tous les autres livres, dont les folios sont divisés en deux colonnes.

J'ai cru qu'il étoit inutile de marquer avec tant de précision les époques antérieures à l'Ere vulgaire ou chrétienne, & je me suis contenté

AVERTISSEMENT. xix
de les indiquer à-peu-près , fans
tenir compte de deux ou trois ans
de différence qui peuvent se trou-
ver entre les diverses chronolo-
gies. A dater du commencement
de l'Ere vulgaire , j'ai suivi généra-
lement la chronologie de l'Annaliste
d'Italie.



TABLE

*Des Livres & Chapitres contenus
dans cette premiere Partie.*

LIVRE PREMIER.

- CHAPITRE I. *Grandeur & décadence
des anciens Toscans, Etrusques ou
Tyrreniens.* page 1
- II. *Changemens causés en Italie par
l'invasion des Gaulois, l'an 350
de Rome.* 6
- III. *En combien de Nations se trouva
divisée l'ancienne Italie, proprement
dite, & quelles en étoient les forces.* 13
- IV. *Economie & Commerce des anciens
Italiens.* 24
- V. *Richesses naturelles d'Italie.* 43
- VI. *Des Arts qui étoient en vigueur
chez les anciens Italiens.* 55
- VII. *Etudes & Religion.* 63
- VIII. *Loix civiles; Forme du Gouver-
nement; Idée générale des Ré-*

TABLE DES CHAP. xxj

volutions internes auxquelles les Républiques de l'ancienne Italie furent exposées. 76

- IX. *Causes externes des Révolutions ; Droit public ; Causes & effets de la guerre ; Equilibre maintenu long-tems entre les Peuples d'Italie.* 96

LIVRE DEUXIEME.

CHAPITRE I. *Réflexions générales sur les causes de la grandeur des Romains.* page 130

- II. *De la guerre entre les Romains & les Samnites , & de quelques particularités qui l'accompagnerent.* 160

III. *Progrès des Romains ; Révolutions dans les affaires d'Italie après la guerre des Samnites.* 169

- IV. *Etat politique de l'Italie , après qu'elle fut subjuguée par les Romains.* 180

V. *Négociations , guerres & révolutions par lesquelles les Peuples d'Italie acquirent le droit de Cité Romaine.* 187

- VI. *Conséquences de cette union de*

toutes les Cités & de tous les Peuples d'Italie , ne formant plus qu'un seul Corps National, avec les mêmes droits & privilèges. 202

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE I. *Du Gouvernement de l'Italie sous les premiers Césars.* page 227

II. *Nouveaux Magistrats préposés par Adrien, pour régir l'Italie : Louange d'Antonin Pie ; Bonté nuisible de Marc-Aurele.* 233

III. *Comment le pur despotisme s'établit sous le regne de Commode , au très-grand detrimement de l'Empire.* 244

IV. *Constitution de Caracalla infiniment préjudiciable à l'Italie ; autre Loi non moins remarquable de Gallien. Gouvernement extraordinaire de l'Inde sous Aurélien.* 255

V. *Divisions & révolutions de l'Empire. Premier degré sensible de la décadence de l'Italie sous Dioclétien.* 268

VI. *Changemens causés en Italie par l'Empereur Constantin.* 291

DES CHAPITRES. xxiiij

- VII. Révolutions de l'Empire sous
les Successeurs de Constantin. 303
- VIII. Réflexions sur les causes de l'in-
vasion des Barbares. 326
- IX. Révolutions de l'Empire d'Occi-
dent, & quels effets elles produisi-
rent dans l'Etat politique de l'Ita-
lie. 333
- X. Commencement du regne d'Hono-
rius. Premiers attentats des Barba-
res sur l'Italie. 348

LIVRE QUATRIEME.

- CHAPITRE I. Tableau de l'Italie
vers la fin du quatrieme siècle. Com-
merce, Arts & Etudes. 356
- II. Continuation du même sujet. For-
ces Militaires, Politique. Religion. 375
- III. Révolutions dans la Cour d'Ho-
norius. Progrès des Barbares. Pre-
mier Sac de Rome. 391
- IV. Avantages de la Souveraineté lé-
gitime. Successeurs d'Honorius. Ré-
flexions sur la succession & l'admi-
nistration des Impératrices Placidie
& Pulchérie. 404
- V. Guerres civiles & Anarchie de
l'Italie depuis Valentinien III. jus-

xxiv

T A B L E , &c.

qu'à la déposition d'Augustule, l'an
476. 427

VI. *Etat de l'Europe lors de la chute*
de l'Empire d'Occident. 442

Fin de la Table des Chapitres.



REVOLUTION



RÉVOLUTIONS D'ITALIE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

*Grandeur & décadence des anciens
Toscons, Etrusques ou Tyrrhéniens.*

CETTE partie de l'Europe, que deux mers entourent & qui s'étendant des Alpes au détroit de Sicile, prit insensiblement le nom d'Italie, fut le théâtre des plus grandes révolutions. Inutilement voudroit-on connoître l'origine des peuples qui l'habiterent anciennement : l'Histoire n'en peut pas remonter au-

Tome I. A

delà des Romains. Les annales même de Rome, touchant l'Italie en général, sont stériles & obscures, parce que les premiers Romains, qui ne daignoient pas rédiger leurs propres faits, étoient bien éloignés de recueillir les événemens du dehors. Les Grecs ne nous éclairent pas davantage : ils ne parlent que de quelques villes maritimes dans le voisinage de la Sicile. D'ailleurs, les plus anciens n'ont précédé que de quelques siècles Polybe, que nous avons encore, & Fabius Pictor, le premier Annaliste de Rome, dont les Mémoires sont fondus dans les ouvrages de Denys d'Halycarnasse & de Tite-Live. Nous abandonnons volontiers aux Savans les recherches & les raisonnemens sur les premiers habitans d'Italie. Le plus ancien Ecrivain qui en fasse mention, leur est certainement postérieur de neuf ou dix siècles, & par conséquent n'a pu nous laisser que de foibles conjectures. La seule chose que l'éloignement, la disette, la confusion & les fables permettent d'assurer sur l'état primitif de cette Province,

c'est qu'elle fut subjuguée, en grande partie, par les Tyrrhéniens, plus connus sous le nom d'Etrusques ou Toscans. On ignore si ces peuples sont venus des côtes les plus voisines de la Grece ou de l'Orient : mais il est certain qu'ils se répandirent dans toute l'Italie, & que leur nom fut aussi fameux dans l'antiquité que celui des Grecs. Il est difficile de déterminer le plus haut point de leur grandeur ; cependant, si la chronologie de ces temps mérite quelque attention, il y a lieu de croire qu'ils passèrent en Italie, environ deux cents ans après la guerre de Troye, & plus de deux siècles avant la fondation de Rome. Il est encore plus certain que les Toscans, qui, du tems des derniers Rois de Rome, penchoient vers la décadence, avoient soumis à leur empire la plus belle moitié de cette région ; puisqu'outre l'Etrurie, proprement dite, située entre l'Apennin, la mer Tyrrhene *, le fleuve Macra ** & le Tibre, ils avoient franchi l'Apennin, s'étoient étendus jusqu'au près de l'Adige dans le pays des

Cluver. antiquit. Ital.
Masse. obser.
litter. tom. 4.
Mazochi.
Dissert. sur l'origine des Tyrrhéniens,
Saggi de Cortone, tom.

* ou de Toscane.
** Aujourd'hui la Magra.

Strab. liv.
5. p. 152.

Venetes , & avoient envahila Campanie , regardée par les Anciens comme la plus heureuse contrée de la terre. Il paroît que la puissance des Toscans ou Tyrrhéniens se soutint , tant qu'ils conserverent le gouvernement d'un seul ; & la division de leur état en plusieurs Dynasties ou Républiques indépendantes , pourroit bien être l'époque de leur décadence. D'ailleurs leurs premiers succès , le commerce , les arts & la fertilité du sol , ne pouvoient que les plonger dans le luxe & la mollesse , sources constantes de révolutions & de désastres. En effet , les anciens Ecrivains Grecs & Latins parlent beaucoup du luxe & des vices des Tyrrhéniens ; ce qui suppose communément un peuple dépravé dans tous les genres , lasciveté , intempérance , superstition , enchantemens & sortilèges. Il n'est pas décidé qu'ils fussent parvenus à ce degré de corruption , lorsqu'ils étoient encore maîtres de la moitié de l'Italie ; peut-être étoient-ils déjà resserrés entre les limites de l'Etrurie proprement dite , puisque non-seu-

lement Diodore & Athénée , mais encore Platon & Théophraste , qui s'expriment tous si fortement sur le luxe des Toscans , n'écrivoient que dans le tems où ceux-ci avoient déjà cédé aux Gaulois & aux Samnites à peu-près les deux tiers de leurs possessions. Au reste , il ne faudroit pas s'étonner de voir le luxe & la mollesse se soutenir chez une Nation déchue de son ancienne splendeur. Les exemples de ce délire sont assez fréquens ; le faste , bien loin de diminuer après la décadence & même après la servitude , ne cesse de s'accroître ; l'intérêt particulier succède à l'intérêt public ; l'ambition se concentre. Toutes ces passions , dont les affaires d'Etat absorboient l'impétuosité , se rabattent sur les Arts agréables ; il regne par-tout je ne fais quelle délicatesse domestique , qui fait perdre de vue le gouvernement ; chacun tâche de jouir , dans sa sphere , de tous les délices que la nature du pays comporte. Cependant , malgré les vices qui ternirent les vertus des anciens Toscans , tous les Mémoires déposent qu'ils adou-

6 R É V O L U T I O N S

cirent la rudesse de ces Provinces. Déjà même l'Italie s'étoit défait de la plupart de ces coutumes sauvages de l'antiquité, lorsque de nouveaux Barbares vinrent se jeter sur elle & la bouleverser.

CHAPITRE II.

Changemens causés en Italie par l'invasion des Gaulois, vers l'an 350 de Rome.

LORSQUE les anciens voyoient le nombre des habitans tellement accru, que le terrain ne pouvoit plus suffire à leur subsistance, ils envoyoient une partie de la jeunesse chercher fortune dans quelque autre pays. Tantôt ces aventuriers s'emparoisent, à main armée, d'une portion du territoire; tantôt les anciens habitans moins nombreux, partageoient à l'amiable avec eux un sol capable de nourrir un plus grand nombre de colons. Pendant plusieurs siècles cet usage fut la cause de ces révolutions presque

continuelles qui fatiguerent l'Italie. Mais enfin , la culture s'étant perfectionnée , & les moyens de subsister multipliés par le commerce & les arts, les sociétés civiles devenues plus nombreuses & plus stables , s'affectionnerent au sol natal, & les émigrations cessèrent. Les guerres même , ces fléaux dont les peuples les mieux civilisés n'ont jamais pu se préserver , & qui naquirent peut-être de la multiplication des villes & des sociétés régulières , furent utiles à ces tems grossiers ; elles allégerent de tems en tems les Cités , engloutirent cette surabondance d'hommes , & firent cesser presque par-tout le besoin de transporter les peuples. Mais les contrées plus occidentales , comme sont les Gaules , par rapport à l'Italie , retinrent plus long-temps cet usage barbare , parce qu'elles furent peuplées plus tard. De-là vient que deux mille ans après le déluge les émigrations avoient encore lieu chez ces nations , lorsque l'espece surabondoit. Ces peuples ignorans , sans arts & sans politique , étoient hors d'état de pourvoir aux besoins de la

8 R É V O L U T I O N S

Liv. lib. 1.
Plut. in Ca-
mill.

multitude. Les histoires anciennes ,
peu discordantes sur ce point , nous
disent qu'Ambigatus, Roi des Celtes,
voyant ses sujets multipliés à l'excès ,
résolus de décharger ses états , & qu'il
envoya plusieurs milliers chercher
ailleurs un toit & des champs. Une
partie passa en Italie , sous la con-
duite de Bellovese , chassa les Tos-
cans , & forma plusieurs habitations ,
qui furent les fondemens de Milan, de
Padoue, de Plaisance & de Crémone.
Ces premiers venus , qui avoient trou-
vé dans ces contrées une nourriture
abondante & délicate , y attirè-
rent bientôt d'autres compatriotes.
On raconte encore qu'Aruns , l'un
des chefs de la Toscane , attira ces
Barbares en Italie , pour en faire les
instrumens de son ambition ou de
sa vengeance. Si le fait est vrai , le
premier exemple du malheureux des-
tin de l'Italie est bien ancien. Par
quelle fatalité les discordes intestines
l'ont - elles rendu , si souvent , la
proie des peuples Ultramontains ?
Mais de toutes ces traditions vagues ,
sur l'irruption des Gaulois Celtiques
en Italie , il n'en est qu'une de cer-

raîne : c'est qu'environ l'an 350 de la And du Monde
 fondation de Rome, & quatre cents 3600.
 ans avant l'ere chrétienne, les Gau- Avant J. C.
 lois, déjà maîtres d'une grande partie 400.
 du pays qu'arrose le Pô, pénétrèrent
 dans l'Etrurie ou Toscane propre-
 ment dite, & poussèrent leurs con-
 quêtes jusqu'au fertile territoire
 de Siene, où étoit située cette
 Chiufi *, si fameuse autrefois, & au- * L'ancien
 jourd'hui si petite. Enfin ils termi- Clusium.
 nerent leurs incursions par le pillage
 & l'embrasement de Rome : soit
 qu'ils aient négligé de faire d'au-
 tres conquêtes, parce que n'étant
 fortis de leur patrie que pour fuir
 la faim & l'oisiveté, ils avoient
 trouvé tout ce qu'ils desiroient sur
 les bords du Pô ; soit que, forcés de
 se défendre à leur tour contre les
 Venetes, ils n'ayent pu suivre le
 dessein de s'étendre dans la basse
 Italie ; soit que la souplesse italienne
 ait à la fin triomphé de ces peuples
 qui n'avoient que du courage & de
 la rudesse ; car il n'est pas douteux
 que les Italiens, instruits & corri-
 gés par tant de coups imprévus,
 dûrent chercher des ressources dans

leur propre génie ; & vis-à-vis d'ennemis si grossiers, la prudence & l'adresse rétablirent bientôt l'équilibre, & rendirent les armes égales. Cependant l'invasion des Gaulois apporta un très-grand changement dans les affaires d'Italie. Ils s'emparèrent, en premier lieu, de la plus belle moitié de cette Province ; & formant de cette moitié un état absolument séparé de l'autre, ils en changèrent les loix, les coutumes & les dénominations. Les uns, fixés sur les bords du Pô, & répandus dans tout ce pays qui forme le Duché de Milan, prirent vraisemblablement le nom du peuple qu'ils avoient subjugués, & s'appellèrent *Insubres*. Ceux qui s'étoient avancés jusqu'aux lieux où l'on voit aujourd'hui Bergame & Brescia, gardèrent leur nom originaire de *Cénomans*. Les Boyens s'établirent dans le voisinage de l'Etrurie, où sont maintenant Modene, Reggio & Bologne, à laquelle ils donnerent leur nom. Les Sénonois, venus les derniers, allèrent du côté de l'Ombrie, & s'étendirent jusqu'à Rimini. Cette vaste étendue de pays

que l'on appella Lombardie après la décadence de l'Empire Romain, & alors Gaule Cisalpine, du nom de ses vainqueurs, se trouva séparée du reste de l'Italie; en sorte que pendant trois siècles, ce qui conserva le nom d'Italie, se terminoit d'un côté à l'Arno, qui coule auprès de Pise, & de l'autre au Rubicon, entre Rimini & Ravenne.

Il est vrai qu'entre ces limites & les Alpes, on vit quelques peuples se maintenir dans leurs possessions, défendus sans doute par leur férocité naturelle, par l'âpreté des lieux, ou par leur supériorité dans l'art de la guerre. Parmi ceux que les Gaulois n'osèrent attaquer, ou ne purent vaincre, on compte les Liguriens; & sous ce nom il faut comprendre les anciens habitans du Piémont; les Salassiens, qui occupoient le val d'Aost, le pays qu'on appelle aujourd'hui *Canavese*, où les Romains, qui eurent tant de peine à les dompter, bâtirent Yvrée; enfin les Venetes, qui postés entre l'Adige & la mer Adriatique, ont paru dans tous les temps destinés à être libres.

Strab. lib.
4. p. 240,

^{141.}

Outre le démembrement des meilleures Provinces, l'invasion des Gaulois eut encore un effet très-sensible. Des nations inquiètes & belliqueuses, devenues limitrophes, se trouverent à portée des Républiques & des Tyrans d'Italie, dont les jalousies, les factions, les discordes éternelles eurent plus facilement des instrumens & des Ministres. Les Gaulois, toujours prêts à combattre, voloient, par intérêt ou par instinct, au secours de quiconque les appelloit, & faisoient avidement toutes les occasions de troubler leurs

Plut. lib.
2. c. 12.

voisins. Ceux qu'on appella *Gésates*; & que j'appellerois plutôt Mercenaires, étoient remarquables par leur passion effrénée pour la gloire. La guerre étoit leur métier; c'étoit proprement des braves à gages; on ne parloit que de leurs prouesses & de leurs rodomontades. On pourroit peut-être les comparer à ces paladins, qui mille ans après donnerent un si beau champ aux Romanciers, ou plutôt à ces compagnies d'Aventuriers, qui dans les 14 & 15^e. siècles étoient tour-à-tour à

la solde des états d'Italie. Au reste, cette portion de la contrée, que l'on peut appeller l'ancienne Italie, & qui en retint le nom, resta divisée en plusieurs Etats, comme avant l'invasion; & quoique nous ne les connoissions que par leurs rapports avec les antiquités de Rome, & par les Historiens Latins, il est certain qu'un siècle avant & après Alexandre, l'Italie comptoit plusieurs nations florissantes. On y voyoit surtout beaucoup de Républiques, dont l'Histoire seroit peut-être aussi intéressante que celle de Rome avant la guerre Punique, & à qui il n'a manqué qu'un Thucydide, un Xenophon, ou un Pausanias.

CHAPITRE III.

En combien de Nations se trouva divisée l'ancienne Italie, proprement dite, & quelles en étoient les forces.

QUELQUE insipides que soient les énumérations, je ne saurois m'empêcher de passer rapidement en revue les nations contemporaines de

Rome, qui, séparée de la Gaule Cisalpine, fleurissoit dans cette Italie, proprement dite, dont nous venons d'indiquer les bornes. Au reste, les Lecteurs, jaloux de l'exactitude géographique, peuvent consulter Strabon, Cluverius, ou quelques autres (1).

Quoique les Toscans n'eussent plus rien en-deçà de l'Appennin, ils étoient encore considérables & puissans; puisqu'outre les Cités qui forment le Grand-Duché de Toscane, ils possédoient ce qui compose aujourd'hui le Domaine Ecclésiastique, le Patrimoine de Saint Pierre, Or-

(1) Parmi les Ecrits publiés sur cette matière, (car nous connoissons de nouvelles Observations que l'Auteur n'a pas encore fait imprimer,) outre l'*Italie ancienne de Cluvier*, ou l'abrégé qu'en a fait Giovanni Bunone, on peut consulter les *Paralleles Géographiques du P. Briet*, (Append. ad tom. 2.) la *Notice du Monde ancien de Cellarius*, liv. 2. c. 9. Le *Discours de Maffei*, imprimé à la fin de son *Histoire Diplomatique*, & sur-tout ceux qu'il a insérés dans les 4^e, 5^e & 6^e tomes, des *Osservazioni letterarie*. Les *Recherches sur l'origine & l'ancienne Histoire de divers Peuples d'Italie*, par M. Freret, (Mém. de l'Acad,

viète , & Pérouse. Ils étoient divisés en douze Dynasties, dont la moindre pouvoit se mesurer avec Rome. Les Veiens eux-mêmes , à l'époque du siège & de la reddition de leur ville, lui étoient comparables pour la population & les forces ; & certainement Crotone , Pérouse , Arezzo , Volterre & Chiusi , n'étoient pas inférieures à Veies.

Plutarq. in
Camill.

Les Ombriens , long - temps rivaux des Toscans , possédoient une étendue de terrain égale à celui de la Toscane, proprement dite. Leurs Cités étoient moins grandes & moins peuplées que les villes Etrusques : mais en revanche elles étoient plus nombreuses. Sarsine , Urbin , Came-

Strab. lib.
5. P. 150.

Quelques-
unes ont con-
servé leur
nom.

des Inscript. & Belles Lettres , tom. 18.) Il conviendra de consulter aussi *le Origini Italiche de Monsignor Mario Guarnacci*, imprimées dernièrement à Luque en 2 tom. in-fol. quoique ses sentimens ne puissent gueres s'accorder avec l'opinion des autres Savans ; mais étant permis à chacun de donner là-dessus ses idées & ses conjectures , nous devons savoir gré à quiconque nous met sous les yeux , ou nous indique du moins les monumens qui sont l'objet de ces sortes de recherches.

rino, Spolete, Foligno, Todi, Terni, Narni & Ottricoli, n'étoient point méprifables. Les Sabins, voisins de l'Ombrie, habitoient un pays moins étendu & moins fertile : mais probablement le courage & la population y supplétoient. Ils défendirent toujours leurs possessions & leur liberté contre les Toscans & les Ombriens ; & les Romains eux-mêmes eurent beaucoup de peine à les réduire ; par conséquent ces Sabins, qui, sous la conduite de Titus Tatius, vinrent, après plusieurs batailles, s'incorporer aux Romains, ne pouvoient être que des misérables restes de cette nation.

Quant à cette Province, qui fut ensuite le Latium, & qu'on appelle aujourd'hui Campagne de Rome, il est clair que les Romains n'en occupoient qu'une petite partie, même après l'an 400 de la fondation : puisque, outre les Latins, proprement dits, quatre autres peuples puissans & belliqueux subsistoient dans ce Latium, les Eques, les Volsques, les Herniques & les Ausoniens, qui tous s'égalotent à la République Romaine,

& lui firent face en effet jusques à la guerre de Pyrrhus.

Ce qu'on appelle aujourd'hui le Royaume de Naples, étoit rempli d'une multitude d'Etats libres & puissans. Les Marfes, les Vestiniens, les Marruciniens, les Ferentains & les Samnites, occupoient l'Abruzze & une partie de la Pouille. Les Hirpins, les Dauniens, les Messapes, les Peucetes, les Salentins, étoient établis sur le territoire où l'on voit aujourd'hui Bari, Otrante & Basilica. De là, en descendant vers la Calabre moderne, on trouvoit les Lucaniens, les Bruttians & les Picentins, qui tous occupoient autant & plus d'espace que les plus grands terrains du Latium. Plusieurs même d'entre eux possédoient un terrain plus vaste que tout le Latium, pris dans sa plus grande étendue. Les Campaniens formoient encore un état très-considérable ; ils étoient maîtres de la meilleure partie de cette Province, appelée Terre de Labour, à cause de sa prodigieuse fertilité. C'est là que l'on voyoit déjà, & que subsiste encore la ville de Naples. C'est

encore là que l'on voit la nouvelle Capoue, & qu'existoit l'ancienne, si célèbre dans l'Histoire. Que l'on ajoute à toutes ces Républiques une multitude de Villes Maritimes, qui formoient des Etats séparés de ceux du Continent, comme Tarente, Thurio ou Sibaris, Heraclée, Reggio & Crotona, on verra que les côtes d'Italie étoient à tous égards comparables à celles de l'Asie Mineure & de la Grèce, ainsi que le Continent aux plus fameuses Républiques du Péloponèse & de l'Achaïe.

En effet, la plus foible de ces nombreuses Républiques, pouvoit mettre en campagne dix à quinze mille hommes, ou tout au moins soutenir un siège. Il en étoit même très-peu qui, de tems en tems, ne missent sur pied des armées de quarante & cinquante mille hommes. Les Volsques, les Latins & les Samnites en donnèrent plus d'une fois l'exemple.

Strab. lib.
6. p. 180 &
181.

Diod. Sicul.

Si l'on daigne recueillir les particularités des Historiens & Géographes anciens, on trouvera que les Crotoniates armerent cent trente mille hommes; les Sibarites trois cents

mille ; que les Tarentins envoyèrent quatre-vingt mille fantassins , & huit mille chevaux au secours des Samnites ; & se vanterent , par l'organe de leurs Ambassadeurs auprès de Pyrrhus , d'avoir trois cent vingt mille cavaliers & fantassins , prêts à marcher sous ses ordres. Il est vrai que les Lucaniens , les Messapes , & quelques détachemens Samnites , faisoient partie de cette armée. Je conviendrai même que cette relation est beaucoup exagérée , ou qu'alors Sibaris , Crotone , Tarente , ou peut-être le Tyran qui les gouvernoit , dispoisoient de plusieurs autres peuples , dont les troupes rassemblées prenoient le nom de la Ville principale. Quoi qu'il en soit , on peut cependant affirmer , d'après les Ecrivains les plus renommés de l'antiquité , que les nations Italiennes étoient très-puissantes. Sans occuper un fort grand espace , il est constant qu'elles jouoient un grand rôle. L'opinion contraire seroit un pyrrhonisme intolérable. Le Moderne

Plutarq.
in Pyrrho.
Freinshe-
mius. Suppl.
ad Liv. dec. 2.
liv. c. 12.

David Hu-
me , discours
sur le nombre
des habitans

parmi quel-
ques ancien-
nes Nations.
Disc. politiq.
tom. 1.

aussi peuplé qu'on l'imagine (1), ex-
cepte presque toujours l'Italie. Il
avoue qu'aux premiers tems de la
République Romaine, nulle contrée
n'approchoit de l'immense popula-
tion de cette Province. Mais une
preuve très-forte, sans m'arrêter à
je ne fais combien d'autres indices,
conjectures & analogies, c'est le
dénombrement des troupes Romaines
& Confédérées, fait à l'occasion
d'une nouvelle irruption, dont les
Barbares Transalpins menaçoient l'I-
talie. Ce dénombrement se trouve
tout au long dans Polybe, dont le
nom seul fait autorité; & Fabius
Pictor, qui à cette époque exerçoit

Polyb. lib.
1. c. 24.
Eutr. lib.
3. c. 5.

(1) M. Wallace, dans son essai sur la
différence du nombre des hommes dans les
tems anciens & modernes, soutient avec
plus de justesse & de fondement l'opinion
contraire. Je dis avec plus de justesse, parce
que M. Hume confond évidemment les
temps, & quoiqu'il traite son sujet avec
la plus grande érudition, & que la plupart
de ses réflexions soient très-vraies, il ne dis-
tingue pas assez les siècles les uns d'avec
les autres; le siècle de Pyrrhus, par exem-
ple, d'avec celui de César.

dans la république les premiers emplois civils & militaires, ne l'avoit pas négligé. Il porte qu'au premier avis de l'approche des Gaulois, les Sabins & les Toscans armerent soixante mille fantassins, & quatre mille cavaliers; les Ombriens & les Sarfinates vingt mille; les Romains vingt mille fantassins & quinze cents chevaux; les Latins trente-deux mille cavaliers ou piétons. Les Samnites, qui sortoient de cette guerre sanglante, où les Romains leur avoient tué cent mille hommes au moins dans plusieurs batailles, ne laisserent pas d'envoyer à Rome soixante mille fantassins & sept mille chevaux. Les Japiges & les Messapes fournirent cinquante mille hommes d'infanterie, & seize mille de cavalerie; les Lucaniens, trente mille fantassins, & trois mille chevaux. Enfin les Marses, les Maruciniens, les Ferentains & les Vestiniens, vingt-quatre mille, tant fantassins que cavaliers. Le total présente une armée de six cents mille combattans, levée sur-le-champ, dans une seule partie de l'Italie; car

Polyb. lib²
2. c. 24.

ce qui forme aujourd'hui les Etats du Pape & le Royaume de Naples, n'entroient pas dans la confédération. C'est assurément beaucoup plus que ne fourniroient aujourd'hui les deux plus florissantes Monarchies de l'Europe ; & si l'on observe que lors des guerres Gauloises & Puniques , non-seulement les Samnites , mais tous les peuples d'Italie étant déjà fort affoiblis par les coups des Romains , ne pouvoient plus être ce qu'ils étoient cent ans auparavant , il faut en conclure qu'au tems de Pyrrhus , ils étoient en état de lever des armées plus nombreuses encore que celles dont parle Polybe. (1) D'ailleurs tous

(1) Tite-Live , en plusieurs endroits de la troisieme Décade , rapporte expressément , que les Romains , après les défaites de Trébie , de Trasimene & de Cannes , remettoient incessamment en campagne tantôt dix-huit , tantôt vingt légions : *Summa trium viginti Legionum eo anno (538) effecta est. Lib. 25.* C'est plus de cent mille hommes levés sur une très-petite partie de l'Italie , puisqu'on sait que les troupes auxiliaires , confédérées & amies , n'entroient point dans la formation des Légions. Dans ce temps-là même , il est

ces peuples ne fournissoient des troupes que par forme de subside ou de contribution ; & il n'est pas douteux que , dans une guerre personnelle , ils auroient aisément triplé , & même quadruplé le nombre de leurs soldats. Il est vrai que la forme de nos Gouvernemens , nos usages & nos mœurs ne comportent que la levée d'un soldat par cent. Il faut une Administration supérieure , pour que des levées plus fortes n'épuisent pas un Etat. Mais on comprendra facilement que chez ces peuples , dont les possessions

fait mention de trente-cinq mille Campaniens , de seize mille Locriens , d'une armée de Lucaniens à-peu-près aussi forte , ainsi que des Bruttians & des Salentins , dont les troupes n'étoient pas moindres. Tous ces Peuples combattoient les uns contre les autres , sans que les Romains y prissent aucune part : soit que ces derniers les eussent abandonnés , soit qu'ils n'eussent pu les retenir dans leur alliance. Les Italiens , seuls , ou presque seuls , composoient ces armées , qui , après la guerre d'Annibal , conquièrent la Grece , la Macédoine & une grande partie de l'Asie ; & , si l'on juge de leur nombre par la force des Etats qu'elles eurent à combattre , elles étoient considérables.

étoient fort bornées, une levée de huit ou dix par cent n'étoit pas excessive. Ce rapport suppose pourtant que toute Cité qui pouvoit armer tantôt quinze, tantôt vingt mille hommes, comptoit dans son territoire deux cents mille habitans, ou environ. Or les Peuples & les Républiques d'Italie, en état d'armer vingt mille hommes, étoient en grand nombre. Comment donc la contrée pouvoit-elle suffire aux besoins de cette multitude infinie? Il paroît incroyable que l'Italie ait pu produire & alimenter cette immensité d'habitans. Pour résoudre ce problème historique, il faut examiner les mœurs, les arts & la qualité du terroir.

CHAPITRE IV.

Economie & Commerce des anciens Italiens.

S'IL est arrivé quelque changement dans le climat & le terroir d'Italie, il ne peut être qu'à l'avantage
de

de la température. Cette multitude de forêts abattues dans l'intérieur même de l'Italie, & dans les contrées voisines, comme les Gaules & la Germanie, ont dû mitiger la froidure de l'air, & rendre les terres plus fertiles. La dégradation regarderoit tout au plus quelques Provinces du Royaume de Naples, dont les cendres du Vésuve pourroient bien avoir altéré la fécondité. Je doute en effet que le territoire de Capoue & de Naples réponde actuellement aux magnifiques descriptions de cette fortunée Campanie. Mais, en général, on ne voit pas pourquoi la qualité du terroir & du climat auroit dégénéré. On ne peut pas dire aussi que l'Italie soit inculte & dépeuplée; cependant la quantité qu'elle nourrit aujourd'hui avec tant de peine, n'est que le trentième, &, selon d'autres calculs, le cinquantième de ce qu'elle contenoit deux siècles avant l'Ere chrétienne. Il paroît donc incroyable que ce nombre prodigieux ait pu subsister dans le sein de l'Italie? Qu'on se représente l'état de la Palestine

Tome I.

B

Fleury ;
mœurs des Israélites, chapitre 3.

sous le regne de Saül & de David, ou plutôt qu'on se figure les Cantons Suisses plus peuplés encore & mieux cultivés, unis à la Lombardie. L'industrie & la vigueur de ce peuple, jointes à la fertilité de cette Province, peuvent donner une idée de l'ancienne Italie; idée d'autant moins complète, que les mœurs actuelles des Suisses n'approchent pas encore de l'antique simplicité des Italiens. Il est donc certain que la simplicité des mœurs, le travail, l'activité & la vigueur, étoient la source de cette énorme population, & en même temps de tous les moyens de la faire subsister.

Ces peuples étoient nécessairement cultivateurs. Ils ne pouvoient connoître que deux professions, l'agriculture & les armes; &, comme l'abondance est toujours en raison de l'application & du travail, il est clair que, chez ces nations infatigables, elle dût être prodigieuse. Il faut d'abord observer que la plupart des peuples d'Italie, (je comprends, sous cette dénomination tout ce qui est en-deçà des Alpes, qui sont les

bornes naturelles) n'habitoient que des hameaux & des bourgs. Tels étoient les Sabins, les Latins, les Vestiniens & autres Peuples du Samnium; tels étoient encore les Liguriens, & particulièrement les Gaulois Cisalpins, qui, possesseurs du riche terrain de la Lombardie, ne songerent point à construire de grandes Cités. Leurs habitations, composées de cabanes étroites & fort basses, méritent à peine le nom de hameau. Sur ce plan, l'inégalité des possessions ne pouvoit gueres avoir lieu. Chaque famille cultivoit le terrain adjacent. La cabane, située au milieu de ce petit patrimoine, facilitoit la culture, & multiplioit le produit. Ils employoient aussi peu d'espace que de temps à construire leurs maisons & leurs grands chemins; le diametre de leur petite charette, & le volume de leurs bêtes de somme en déterminoient les dimensions. Au moyen de quoi, pas un seul pouce de terrain inculte. Les femmes n'étoient pas inutiles, ou à charge comme chez nous. Notre vie citadine condamne la partie labo-

De Sab.
Liv. lib. 1. p.
197. De Lat.
Strab. lib. 5.
p. 118. De
Samn. Strab.
lib. 7. p. 167.
De Ligur. id.
p. 151. De
Gal. Polyb.
lib. 2. c. 17.

Bij

rieuses du sexe aux arts superflus ou pernicieux. Alors elles étoient d'une plus grande utilité, que ne le sont aujourd'hui nos plus robustes paysannes. Les plus rudes travaux de la terre leur étoient aussi familiers, que les fonctions du ménage ; on les voyoit courir de la maison aux champs, veiller sur la marmite & sur le troupeau, & quitter le rateau pour reprendre l'aiguille. Il est vrai que les grandes Villes étoient moins rares dans ces plaines vastes & fertiles. Les hommes dispensés d'imbiber continuellement la terre de leur sueur, étoient portés naturellement à se rassembler. La société multiplioit des commodités & des plaisirs, que le physique tourna bientôt en besoins. Il n'est pas douteux que la fertilité, inséparable d'un climat doux & tempéré, ne tarde pas d'efféminer les peuples. En conséquence, la mollesse & la volupté furent le parricide des habitans de la Campanie. L'Errurie & l'Ombrie, dont la température tenoit le milieu entre la chaleur du climat de la Campanie & la froidure de celui des

Latins, Sabins & Samnites, participoient des uns & des autres. Les Ombriens & les Toscans unissoient donc les plaisirs au travail. La face de leur pays présentoit l'image du caractère national ; c'étoit une multitude de grandes villes, bourgs, villages & hameaux. Ce qui prouve que la fertilité du sol ne leur fit pas négliger l'agriculture, c'est que les anciens ne cessent de les louer à titre de cultivateurs. Ils les comparent presque aux Sabins, qui sont incontestablement les premiers en ce genre. Au reste, la maniere de vivre des Citadins étoit infiniment moins opposée à la vie rustique qu'elle ne l'est aujourd'hui. Tout ce qui portoit alors le nom de Ville, je dis même les plus peuplées & les plus importantes, ressembloit à nos villages, où le rustre & l'homme civilisé se trouve dans le même individu ; au nombre près, tout étoit égal. Les habitans passaient la journée dans les champs, & revenoient chaque soir enfermer le bétail, les grains & les fruits ; précaution nécessaire chez des peuples

Virgile Geor.
gic lib. 2. in
fine.

continuellement en guerre avec leurs voisins. Les maisons étroites, irrégulières & bâties uniquement sur le plan du besoin, laissoient des intervalles, plus ou moins grands, dont la culture tiroit tout le parti possible. Il en résultoit le plus grand avantage. Une ville assiégée ne pouvoit presque pas être affamée ; & fût-elle surprise, dépourvue de grains & de bétail, les habitans pouvoient subsister de ce qu'ils recueilloient dans l'enceinte. C'est ainsi qu'on en a vu résister pendant des mois & des années entières (1). Le travail même des femmes étoit d'un grand secours dans toutes ces Villes. Elles seules exerçoient les professions, qui demandent une vie domestique & sédentaire. La milice, la culture & le commerce occupoient par conséquent tous les hommes. L'art

(1) On lit qu'Annibal, assiégeant Casilin dans la Campanie, fut grandement surpris un jour, en voyant les habitans semer des navets & des légumes le long des murs, ne doutant pas de recueillir, quoique l'ennemi poussât le siège avec vigueur. *Liv. lib. 23.*

d'ourdir la laine, qui tenoit lieu de ces fabriques en soie, lin & coton, où tant d'hommes travaillent aujourd'hui, étoit alors une occupation domestique qui regardoit uniquement les femmes, tant nobles que plébéiennes. Cet usage ne fut même aboli que fort tard, puisque nous savons que toutes les robes d'Auguste étoient tissées des mains de ses sœurs & de sa femme. Rome, elle-même, n'avoit pas un Boulanger l'an 580, quoiqu'elle fut déjà la plus vaste & la plus riche Cité de l'Italie. La paneterie étoit encore la besogne des femmes, comme elle l'est aujourd'hui de nos Villageoises. Combien d'hommes robustes sont employés à ce seul article, sur-tout dans nos Villes capitales, qui contiennent trois ou quatre cens mille habitans ? Or à Rome, pour le moins aussi peuplée, c'étoit autant de gagné pour les arts de première nécessité. Ajoutez les Cuisiniers & les Cabaretiers, professions inconnues à la plupart des anciens ; ajoutez, enfin, ce peuple oisif de domestiques, c'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour

Sueton. in
Octav. c. 73.

former des armées puissantes, ou de nombreuses Colonies. Combien de réflexions nous pourrions faire encore sur ce tableau des anciens, sur l'industrie, l'activité & la constance avec lesquelles ils tiroient une ample récolte, des terres les plus ingrates, sur la qualité des alimens, sur la simplicité des apprêts, enfin sur cette parcimonie, qui laissoit à l'agriculture tous les individus capables de s'y appliquer! La fertilité des plaines ne ralentissoit point l'activité de leurs cultivateurs. L'opiniâtreté des Montagnards vint à bout de fertiliser les rochers des Alpes. Les Sibarites, eux-mêmes, avoient fait des prodiges; ils sçurent si bien se prévaloir des eaux du Cratès & du Sibaris, qu'ils parvinrent bientôt à cette extrême opulence, qui les plongeait dans les délices. Ainsi, quand on dit: *Voluptueux comme un Sibarite*, on fait, sans s'en douter, l'éloge de l'industrie & du travail. Mais ce qui doit nous étonner davantage, c'est qu'ils appellerent des étrangers au partage de leurs terres, à qui ils aimèrent mieux les livrer

Diodor. Sic.
lib. 12.

que de les laisser incultes, ou travaillées imparfaitement, comme il arrive aux grands Tenanciers. Tant on étoit persuadé dès-lors que la population fait la richesse & les forces d'un Etat. A l'autre extrémité de l'Italie, on voyoit les Liguriens obstinés à la culture du terrain le plus âpre. Quoiqu'ils eussent autant de peine à soutenir leur vie que leur liberté, ils ne songeoient point à s'expatrier : &, ne se lassant jamais de couper & de briser leurs rochers, ils arrachotent à la nature quelques productions, que leur frugalité rendoit à peine suffisantes. Il est vrai que détourner les rivières & fertiliser le roc, sont des travaux immenses : mais l'extrême population fournissoit à tout, & faisoit même disparaître la peine & le temps, en rendant l'abondance absolument nécessaire. La nature du Gouvernement dispensoit les personnes qualifiées de tout l'attirail du faste. La grandeur consistoit alors à se trouver sur la place publique, entouré de citoyens, à réunir les suffrages

Possidon.
apud Strab.
lib. 4.

dans les assemblées, ou à les faire tomber sur des protégés. *La charrue ne déroge pas*, étoit le mot des Anciens. Mille exemples attestent que, dans la Grèce & dans l'Italie, le Noble, le grand Seigneur, le Magistrat, cultivoient eux-mêmes leurs possessions, comme les simples particuliers, & se contentoient, comme eux, d'une nourriture grossière. Les Ambassadeurs n'avoient pas besoin d'un pompeux cortège pour soutenir la réputation de leur République. Ceux qui représentoient les plus grands États, faisoient moins de dépenses & de fracas que nos Députés de village. Dans les camps, les chefs ne mangeoient pas plus délicatement que les derniers soldats. Personne n'ignore que les Ambassadeurs d'un grand roi, étant allés visiter un général Romain, & lui offrir les trésors de leur maître, le trouverent à manger des navets qu'il faisoit cuire lui-même. Mais de tous les Historiens & Politiques qui ont rapporté ce trait, je n'en sache aucun qui ait fait l'observa-

tion la plus importante (1). Ces exemples ne sont pas rares dans l'Histoire. Caton l'ancien, fut loué singulièrement de ce qu'étant à la tête d'une République, déjà maîtresse de l'Europe & de l'Afrique, il ne laissoit pas de manger & de travailler à côté de ses esclaves, comme Curius & Fabricius. Sans doute qu'au temps de Sylla, de César & d'Auguste, ce genre de vie devoit étonner les Romains, déjà abîmés dans le luxe : mais Caton, né &

(1) De toutes les récoltes en herbage & en fruits, celle des navets est la plus simple & la plus assurée. Ils se conservent, se cuisent & s'assaisonnent plus aisément qu'aucune autre production de la terre. On peut les semer sous les arbres, dans les intervalles des sèps, & dans les plus petits coins de terre qui se rencontrent le long des murs ou sur des rochers. Or, la quantité que la diligence des hommes peut en retirer du sol le plus stérile & le plus mesquin, est inexprimable; d'où l'on peut conclure combien étoit aisée la subsistance d'un grand Peuple, chez qui les premiers Citoyens se contentoient de navets & de légumes, dont la culture même & le goût firent surnommer les Fabius, les Pisons & les Lentulus.

élevé à Tusculanum, avoir pu conserver ces mœurs sévères, qui n'étoient pas encore généralement abolies chez les peuples du Latium. On fait que le luxe regne long-tems dans la Capitale avant de gagner les Provinces.

Il est certain que la maniere de vivre des Anciens, telle que nous venons de la détailler, facilitoit les moyens de faire subsister ce peuple immense, & le multiplioit à l'infini. L'ordre des choses excluoit le célibat, & le rendoit même impossible. De plus, cette vie dure & laborieuse formoit des hommes & des femmes beaucoup plus propres à la génération, au point que, malgré l'activité & la parcimonie universelle, la population auroit infailliblement excédé la quantité de vivres que chaque nation pouvoit tirer de son territoire, si la cause eût également agissant tous les points. Mais il faut observer que dans les pays montagneux où les hommes se multiplient facilement, les vivres n'y abondent pas comme l'espece; & que, dans les plaines où la nature donne presque tout sans effort, & dans les villes ma-

ritimes & commerçantes, la population déperit constamment. Elles seroient incessamment désertes, si les autres peuplades n'y refluoi-ent. C'est ainsi qu'une Providence admirable balance les causes & les effets. Elle multiplie les hommes dans un lieu, & les fruits dans l'autre. Ce désordre apparent est précisément ce qui soutient l'équilibre. En effet, quand on feroit abstraction de cette multitude de peuples transplantés par les vicissitudes de la guerre, & les révolutions des Etats, la pauvreté naturelle des pays montueux, & leur population intarissable, suffiroient pour répartir l'espece. Ces hommes, au milieu des rochers, sont perpétuellement tentés de porter leur travail & leur industrie dans le pays des richesses; la facilité de les enlever à des possesseurs amollis est un nouvel aiguillon. Ainsi virent les Volsques, les Latins, les Liguriens & plusieurs autres peuples du Samnium & de la Toscane chercher leur salut dans le commerce, & quitter un pays qui ne pouvoit plus nourrir le nombre excessif de ses habitans,

pour aller trafiquer dans la Campagne, dans l'Etrurie, ou dans d'autres riches contrées.

En général, les Historiens politiques parlent fort peu du commerce. Cependant les Histoires anciennes font assez souvent mention de Négocians Italiens, que le trafic entraînoit dans des pays fort éloignés de leur patrie. Le commerce n'étoit pas seulement exercé par ceux dont il étoit proprement le métier, comme les vivandiers & munitionnaires des armées; les soldats eux-mêmes faisoient le négoce dans les différens pays où le sort de la guerre les conduisoit. A ce propos, Tite-Live rap-

Liv. 5. p.
415. édit.
Græph.

porté un trait fort singulier & décisif. La garnison romaine, dit-il, qui se trouvoit à Auxur, (ou Terracine, appartenante aux Volsques) fut bien punie de sa négligence. Les soldats, errans çà & là, donnoient retraite aux Négocians Volsques. La garde des portes fut surprise & massacrée. Mais il n'y périt pas beaucoup de soldats, parce qu'à l'exception des infirmes, tous alloient négocier dans

Lixarum in
modum om-
nes per agros
vicinasque
urbes nego-
tiabantur.

le pays & dans les Villes voisines , à la maniere des Goujats. Mais ce qui est encore plus remarquable , c'est que les Romains , qui furent quatre siècles au moins sans pouvoir s'établir sur les côtes du Latium , avoient en Afrique des ports ouverts & des magasins dès l'année 244. Le traité Polyb. liv. 3. p. 194. fait avec Carthage sous le premier Consulat de Junius Brutus & de Valerius Publicola , en est la preuve. Il y est stipulé que les Romains & leurs alliés , d'Ardée , d'Antium , de Laurentium , de Circée , de Terracine , & d'autres pays Latins , pourront négocier en Afrique , francs de gabelle & de taxe , en payant le secrétaire & le crieur de la place. Ce traité , renouvelé & confirmé sous le Consulat de Valerius Corvus & de Popilius Lenas , est un monument de la plus grande importance ; il fait voir que dans ces temps , appelés grossiers & barbares , le Gouvernement même s'efforçoit d'étendre le commerce. Il démontre encore que les Romains , dont la guerre seule paroissoit être l'élément , ne laissoient pas de s'appliquer au com-

merce , & de le porter au-delà des mers (1). Enfin il donne la plus grande idée des Villes , qui passoient alors pour marchandes. Quel devoit être en effet le commerce d'Antium , de Cumes , de Thurium , d'Héraclée , d'Adria , d'Ancone , dont le trafic étoit le but & le fondement , puisque Rome , chez qui le commerce ne pouvoit être qu'accessoire , faisoit de si grandes choses !

Je fais bien qu'une infinité de lecteurs , pour qui la navigation moderne , sa perfection & ses avantages sont le dernier effort de l'esprit humain , ne peuvent s'empêcher de rire toutes les fois qu'il est question du commerce des Anciens. Assurément les expéditions des premiers Italiens n'approchoient pas de celles des Hollandois & des Anglois ; peut-être même leur commerce n'est-il pas comparable à celui de Venise ,

(1) On voit par ce commerce d'Afrique , comment les Romains , même dans les temps de leur extrême pauvreté , purent avoir ces chaises d'ivoire , tant renommées dans les premiers siècles de leur Histoire.

de Gêne & de Pise au XIII^e & XIV^e siècle? Mais, après tout, quels sont les avantages réels que les nations Européennes retirent de ce commerce immense? Les admirateurs de l'état actuel de la navigation ont beau s'extasier, je ne vois, moi, que nos besoins multipliés, nos appétits aiguisés, des milliers d'hommes enlevés aux champs, aux prairies, à la génération, & livrés à la merci des vents, pour rapporter en Europe le fléau le plus terrible, & quelques marchandises très-indifférentes au bonheur de l'humanité.

Mais que chacun garde là-dessus son opinion & son système; il n'est pas moins certain que le commerce de l'ancienne Italie, sans être aussi vaste que celui des nations postérieures, avoit relativement toute l'étendue requise, puisqu'il faisoit circuler dans toutes les parties de cette contrée, non-seulement les productions de première nécessité, mais encore celles d'agrément & de luxe. Le commerce est florissant partout où chacun peut jouir en raison

de ses facultés (1). Les Italiens par-
toient des ports de la mer de Thir-
rene, déjà très-nombreux, & même
très-grands, relativement aux vais-
seaux qui se construisoient alors. Ils
fréquentoient les côtes de la Sicile
& de la Sardaigne, si fertiles & si
peuplées, avant les débats de Car-
thage & de Rome, & se rendoient
sur les plages de l'Afrique & de l'E-
gypte, dont les grains étoient leur
ressource dans les années de disette.

Quant aux peuples situés sur la mer
Adriatique, Polybe dit expressément

Polyb. a.
pud Strab.
liv. 5. p. 148.

(1) Le commerce n'est devenu l'objet
des attentions & des soins de tous les Gou-
vernemens, que parce que nous sommes
accoutumés aux denrées d'outre-mer, &
parce qu'il est fort difficile que quiconque
en a le pouvoir, ne se livre à ce com-
merce, pour satisfaire les besoins de la sen-
sualité, ou pour se donner un air de grandeur.
D'ailleurs, l'appât du gain fait que les
Marchands, nationaux ou étrangers, trou-
vent toujours quelques moyens de l'intro-
duire; cependant la Nation doit faire en
forte que les objets de ce commerce soient
importés avec le plus grand profit & la
moindre dépense possible.

qu'ils faisoient un grand commerce avec les Barbares d'Illyrie. Sous Auguste on les voyoit encore porter sans cesse dans Adria des esclaves, du bétail, des pelleteries, du vin, de l'huile & du poisson.

Idem. Strab.
liv. 5. p. 148
& 149.

CHAPITRE V.

Richesses naturelles de l'Italie.

ABSOLUMENT parlant, l'Italie pouvoit se passer du commerce étranger. Ses productions suffisoient non-seulement à la subsistance du peuple, mais à la mollesse & au luxe des Grands. L'abondance des grains y étoit si prodigieuse, que malgré la population incomparablement supérieure à celle des siècles suivans, elle ne laissoit pas d'en fournir aux nations étrangères; c'est Tacite qui l'assure. Il est rare, en effet, de voir les Romains chercher des grains hors de l'Italie, quoique l'ingratitude du sol, l'excessive quantité des habitans, & les mutineries

Annal. liv.
12. Olim &
Italiae regio-
nibus longin-
quas in pro-
vincias com-
meatus por-
tabant.

du peuple les missent assez souvent dans le cas d'en manquer. S'ils furent forcés de recourir aux Siciliens, il ne faut l'attribuer qu'à la jalousie ou à la haine qu'ils avoient inspirée à quelques peuples d'Italie. Pour incommoder les Romains, ou pour s'en venger, on défendoit l'exportation. C'est le parti que prirent quelquefois les Samnites, lorsqu'ils étoient maîtres de Cumes. Communément on tiroit des grains de la Toscane & de l'Ombrie, quoique l'espece n'y fût pas moins abondante que les denrées. Il est vrai que l'Italie ne connoissoit point alors le bled noir, qui est une si grande ressource, lorsque la récolte des gros grains vient à manquer. Mais ce défaut étoit suppléé par le millet; on en recueilloit immensément, sur-tout dans ces plaines que le cultivateur infatigable avoit trouvé le secret d'arroser.

Liv. lib. 4. p. 71. C'est en ce même grain de millet, que

Polyb. lib. 2. p. 117. Strabon appelle une ressource toujours prête contre la faim. Les vins les plus exquis abondoient dans toutes les parties de l'Italie, même après la dégradation de l'agriculture & la dé-

Strab. liv. 5. p. 151.

population des campagnes. Si Rome fit venir des vins de Coos & de Chio, la délicatesse & la sensualité des riches n'y eurent aucune part. Varro de re rustica, lib. 2. Praefat.

Les besoins d'un peuple qui s'accroissoit à l'infini, & la commodité de ce commerce, furent les seuls motifs de l'importation. Le vignoble du voisinage de Rome ne put bientôt plus abreuver ni les nombreuses familles des possesseurs, ni le peuple immense de la Ville. Il parut plus simple de faire venir par mer les vins de l'Archipel, que d'en tirer des extrémités d'Italie. Observons cependant que, sous Auguste, on ne servoit que des vins d'Italie sur les tables les plus délicates, puisqu'Horace, gourmet célèbre, & comensal d'un Ministre fameux par sa vie délicieuse, ne parle jamais de vins étrangers, & chante dix ou douze sortes de vin de Latium, de la Campagne de Rome, & de quelques contrées du Royaume de Naples, dont il n'est plus question aujourd'hui. Eh ! que n'auroit-il pas pu dire des vins Toscans, qui furent encore recherchés très-long-tems après, ou des

vins du Monferrat, du comté d'Asti & des Langhe, qui certainement ne le cedent point aux vins les plus renommés de la Toscane! Au tems de Pline, c'est à-dire sous Titus & Trajan, l'excellence des vins d'Italie étoit généralement reconnue, même à la Cour des Empereurs. Personne n'avoit encore imaginé de leur préférer les vins étrangers, ni pour la salubrité, ni pour la délicatesse, quoiqu'assurément ils ne dussent avoir aucune prévention là-dessus, puisque dès-lors aucune partie du monde n'étoit étrangère à leur égard, &

Polyb. lib.
14. cap. 6.

qu'ils pouvoient se regarder comme propriétaires de toutes les productions de l'Asie, de l'Afrique, & des Provinces les plus reculées de l'Europe. Le même Pline soutient que, si les Assyriens avoient connu les vins d'Italie, ils les auroient réservés pour

strab. lib.
4. & alibi A-
than. lib. 1.
cap. 23, 24,
26. Mart. lib.
14.

la table des rois. Enfin le plus bel éloge que l'on pût faire alors d'un vin étranger, c'étoit de le comparer aux vins d'Italie. Il n'étoit donné qu'à notre siècle d'apprécier les choses : mais il falloit bien que l'Italie, devenue tributaire des Souverains,

& sur-tout des Artistes étrangers, reconnût aussi la supériorité des vins de France, d'Espagne & d'outre-mer.

Je ne parle pas de l'abondance du bétail. Les porcs, qui paroissoient dans les campagnes & dans les forêts de la Gaule Cisalpine, lorsqu'elle commençoit à plier sous le joug des Romains, auroient suffi pour alimenter un peuple innombrable; &, afin que l'on n'imagine pas que ceci contredit ce que nous avons dit ailleurs, & qu'il supposeroit au contraire des terres dépeuplées & en friche, j'avertis que l'article des porcs est de Polybe, Polyb. liv. pag. 2. 16. &, qui plus est, du même chapitre 27. où cet Écrivain exalte si fort la population d'Italie, ainsi que son extrême abondance en froment, orge, millet & vins. Quant à l'article des bœufs & des brebis, l'histoire ne laisse rien à désirer; toutes les parties de l'Italie en regorgeoient. L'opinion même des anciens, étoit que l'Italie avoit tiré son nom de la quantité prodigieuse de ses bœufs (1). A

(1) Le mot grec *trayoi* signifioit

propos de bétail, il ne faut pas oublier les peaux & la laine, dont on faisoit alors un si grand usage.

Il n'entroit dans les habillemens ni lin, ni soie; les soldats ne camptoient pas sous la toile; les peaux & la laine suppléaient donc à tout; en sorte que le métier, qui demandoit le moins de talens, l'innocente profession de berger, fournissoit aux principaux besoins de la vie, des engrais aux champs, du lait aux peuples, des tentes aux soldats, & des vêtemens à toutes les conditions. C'est aux Savans de mesurer l'espace qu'occupent aujourd'hui nos pièces de lin & nos plantations de mûriers, de calculer la quantité de tems & de bras employés à la fabrication des soies, & de déterminer ensuite le

bœufs. Quoi qu'il en soit de cette étymologie, l'opinion seule, vraie ou fautive, prouve toujours que non-seulement la Lombardie, sur laquelle il n'y a pas de doute, mais encore la Basse-Italie, où les Grecs faisoient certainement un plus grand commerce, devoit avoir anciennement une quantité prodigieuse de bœufs, en comparaison des autres pays connus des Grecs.

rapport

rapport dans lequel nous sommes avec les anciens, pour la maniere la plus avantageuse & la plus commode de se nourrir & de se vêtir.

Mais ce qu'il faut sur-tout observer, c'est que chez ces peuples qui faisoient en ce genre la plus grande consommation possible, puisque tout y étoit vêtu de laine sans distinction d'état ni de sexe, il n'étoit point question des laines d'Espagne & du Levant, ni pour la finesse, ni pour la couleur. Pline met les fameuses laines de Millet au troisieme degré d'excellence, & leur préfere par conséquent deux qualités de laines d'Italie, en y comprenant celles de la Pouille estimées les plus précieuses. La pourpre de Tyr ne fut introduite que sous César, encore ne l'employa-t-on long-temps que comme une étoffe rare & curieuse : s'en vêtir étoit le plus grand effort du luxe (1). Jusques-là on n'avoit

Plin. lib. 8.
cap. 48.

(1) *Quid placet ergo ?*

Lana Tarentino violas imitata vineno.

Horat. lib. 2. epist. 1.

Voyez aussi Pline, lib. 21. c. 6 & 8.

Tome I.

connu que la pourpre de Tarente ; qui ne laissa pas de se soutenir encore fort long-temps. Les laines de l'Italie méridionale , qui ne sont point encore méprisées des fabricants modernes , n'étoient pas les seules dont on fît cas ; les anciens en vantent je ne sais combien d'autres sortes que l'on tiroit de plusieurs pays , enclavés aujourd'hui dans la Lombardie. Celles de Padoue étoient de moyenne qualité. Les villes de son voisinage en produisoient de plus excellentes & de plus fines. Aussi du temps d'Auguste les employoit-on de préférence à tisser les tapis précieux , les manteaux & les robes. De toutes les laines de l'Europe , celles des bords du Pô étoient du plus beau blanc , & celles de Pollentia sur le Tanaro , du plus beau noir. Si les laines sont moins belles aujourd'hui , c'est qu'on ne daigne pas y donner les mêmes soins. Il s'en faut bien que l'on attache à cet objet la même importance que les anciens ; aussi est-il devenu depuis très-long-temps le partage des hommes les plus grossiers. Comme

Strab. lib.
5. P. 150,
151.
Plin. ibid.

l'on riroit aujourd'hui à la vue d'un troupeau de brebis couvertes de peau ! Comme l'on se moqueroit du Pâtre qui les meneroit ainsi revêtues pour conserver la douceur & l'éclat des toisons ! Tel étoit cependant l'usage des Tarentins en Italie, & du peuple de l'Attique en Grece. Je fais bien que les Romains, après avoir conquis les Espagnes, en adopterent les laines, qui leur parurent plus moëlleuses & plus douces. Mais il ne s'agit pas de savoir si les productions d'Italie avoient exactement le même degré d'excellence ; il s'agit d'établir que l'Italie avoit l'équivalent en tout genre. Elle avoit même ici l'avantage ; car si ses laines étoient moins douces que celles d'Espagne, elles étoient bien plus durables (1).

Horat. lib.
2. ode 6.
Colum. lib.
7. c. 4.
Marrial lib.
14. Epigr.
Varro de re
rústica, lib.
2. c. 2.
Similiter faciendum in ovibus Pellitis quæ propter lanæ bonitatem pellibus integuntur, ne lana inquinetur.

(1) Varron observe que, quoique les laines d'Espagne fussent employées par quelques Romains, ceux qui entendoient l'économie domestique préféroient les laines de la Pouille, parce qu'elles étoient plus durables. *De Ling. Lat. lib.*

Les chevaux sont moins utiles à l'homme que les bœufs & les brebis, & consomment beaucoup plus. Cependant l'usage immémorial de s'en servir à la guerre, & les avantages qu'on en peut tirer pour le commerce, les fait compter parmi les richesses naturelles. Les pays, qui n'en ont pas, sont obligés de s'en procurer par le sacrifice de leurs productions. Il n'en coûtoit rien à l'Italie; la beauté, la multitude de ses chevaux, lui donnoient la supériorité sur les nations anciennes. Les chevaux Venettes étoient fort estimés chez les Grecs & à la Cour des Rois de Sicile. La Pouille, qui regorgeoit de toutes sortes de bétail, avoit aussi de nombreux haras. Un escadron Carthaginois, étant allé butiner dans les pays des Appuliens, en ramena un si grand nombre de poulains, qu'Annibal en choisit quatre mille, que ses cavaliers furent chargés de lui dresser.

Liv. Dec.
3. lib 4. c.
20.

Mais il seroit trop fatigant de détailler toutes les espèces de biens réels ou d'opinion que possédoit

l'Italie, avant qu'une grandeur apparente couvrît son indigence. Il est certain qu'elle avoit des carrières de marbre de toutes les qualités & des mines de toutes sortes de métaux. On n'a que des conjectures sur la somme d'or monnoyé qui circuloit alors dans les villes d'Italie. Cependant l'analogie n'est pas contraire, parce qu'à supposer qu'il en fût des autres peuples comme des Romains qui frapportoient rarement des piéces d'or, il est certain que l'or d'outre-mer avoit cours en Italie. D'ailleurs, l'Histoire parle si souvent d'armes & d'armures d'or ou dorées, de vases de même métal offerts aux Dieux, qu'il est presqu'évident que ces peuples en avoient considérablement. Nous savons, en effet, qu'on en tiroit une grande quantité des mines de Verceil (1), & qu'on en trouvoit beau-

Dupuy, dissertation sur l'état de la monnoie romaine, l. 24. Mém. des Inscript. & Belles-Lettres.

Strab. lib. 4. p. 140. & lib. 5. p. 150.

(1) Pline rapporte que le Sénat de Rome avoit rendu un Décret, par lequel il étoit défendu d'employer plus de cinq mille hommes à l'exploitation des mines de Ver-

coup dans les fables de la *Dora Baltea*. Il ne paroît pas même que les mines d'Italie fussent épuisées, lorsque les Romains les abandonnerent. L'exploitation pouvoit en être encore long-temps avantageuse, si les mines des Gaules & d'Espagne n'avoient pas occupé tous les Esclaves. Mais l'accortise italienne n'étoit pas la mine la moins féconde du pays; ils savoient bien faire couler chez eux ces précieux métaux, que les Barbares du voisinage tiroient du sein de leurs montagnes. C'est ainsi que, du temps de Polybe, ils attirèrent insensiblement tout l'or qu'on avoit extrait des mines abondantes d'Aquilée & de la Norique. Voyons donc quel usage firent les Italiens de leurs richesses naturelles. L'or & l'argent sont nuls par eux-mêmes; il faut que les arts les mettent en œuvre & leur donnent une valeur. Malgré la fertilité du terroir, l'homme manqueroit d'une infinité de choses sans le secours de l'industrie.

Polyb. apud
Strab. lib. 4.
P. 144.

ceil. L. 33. c. Voyez Maffei, Epître dédicatoire de l'*Istoria Diplomatica*.

CHAPITRE VI.

*Des Arts qui étoient en vigueur chez
les anciens Italiens.*

L'ORDRE des matieres nous mene naturellement à l'exposition des arts usités anciennement en Italie. Il ne s'agit point ici des arts, qui appartiennent au gouvernement domestique; nous en avons parlé plus haut. Plutarque rapporte une Ordonnance de Numa Pompilius, qui Plut. in Num. ma. c. 15. mérite attention. On y voit quels étoient les arts les plus communs dans ces temps de simplicité; car ce qui est dit des Romains, doit s'entendre également des Sabins & des Latins, avec qui ce sage législateur entretenoit certainement tous les rapports & toute la conformité possible. Les premiers Romains, qui n'étoient qu'un ramas de différens peuples, conservoient, entr'eux, une certaine jalousie nationale, dont Numa imagina de tirer parti.

Une division des arts en corps de métier distincts & séparés, lui parut très-propre à tourner l'aigreur en émulation. Il en forma donc neuf corps; trompettes, orfèvres, forgerons, teinturiers, cordonniers, corroyeurs, fondeurs & potiers. La neuvieme classe comprenoit d'autres artisans moins importans & moins nombreux. Il est clair que cinq ou six de ces métiers sont de premiere nécessité, & qu'ils doivent être communs chez les peuples les plus resserrés & les plus grossiers. Je ne suis pas même surpris du nombre des trompettes & joueurs de flûte ou de flûte; outre que les armées en occupoient beaucoup, ils faisoient auprès des Magistrats les fonctions d'huissier & de crieur; & dans les fêtes publiques, ils étoient l'ame de la danse & des autres exercices, si chéris des peuples simples. Mais il est bien singulier que l'orfèvrerie fut proprement un art & une profession distincte, cinq cents ans avant que Rome eût battu de la monnoie d'or. Il est cependant vrai, que dans les

pays les plus pauvres, & chez les peuples les plus agrestes & les moins civilisés, on voyoit une quantité d'or ouvragé, ne fut-ce que pour les ornemens des femmes, pour les vases sacrés & les couronnes que l'on offroit aux Dieux: l'Histoire en parle si souvent qu'il n'est pas permis d'en douter. Il paroît même que les Latins & les Romains, à l'époque de leur plus sévère frugalité, avoient leurs armes, les mors & les fers de leurs chevaux, garnis d'or. Les uns en usoient ainsi par ostentation, & c'étoit probablement le cas des Samnites. Les autres, comme les Gaulois, y étoient portés par une sorte d'économie & d'avarice; ces peuples, qui menotent une vie simple & presque toujours errante, avoient pour principe de réduire leurs profits en bétail & en or. Ils ne se croyoient riches que de ce qui est facile à transporter. Peut-être envisageoient-ils encore la sûreté: quand ils avoient réalisé le produit de la guerre ou du superflu de leur récolte, ils se hâtoient de l'appli-

Liv. lib. 22.
plurimum arg-
gentum erat
in phalerise-
quorum.

Polyb. lib.

quer sur leurs armes & *harnois*,
 Liv. lib. 34. qu'ils ne quittoient gueres. C'étoit
 leur maniere de ferrer l'or. Ils por-
 toient leur coffre - fort sur le dos.
 Aussi lorsque Lucius Valerius fit
 abroger la Loi Oppia, qui interdi-
 soit aux femmes l'or & la pourpre,
 il observa très-bien que l'emploi de
 l'or sur les habillemens, bien loin
 d'être ruineux, étoit en quelque
 sorte un trésor d'épargne, & une
 ressource pour le public. L'art de
 fondre, de battre & d'ouvrager l'or
 étoit donc très-connu, non - seule-
 ment dans les villes riches & fas-
 tueuses, comme Capoue, Thurium,
 Tarente, & autres de l'Etrurie,
 adonnées au luxe, mais encore chez
 les nations les moins opulentes &
 les moins policées de l'Italie. Les
 belles teintures, les riches broderies,
 les étoffes en or de toute façon,
 ne l'étoient pas moins : outre que
 les Magistrats d'Italie & les fem-
 mes portoient la pourpre par état,
 les Gaulois & les Samnites n'al-
 loient au combat qu'avec des man-
 teaux chamarrés d'or. Mais cependant
 il ne faut pas croire que tous les

peuples d'Italie fussent également appliqués à ces sortes d'ouvrages. Les Toscans en travailloient probablement la plus grande partie. Tout semble indiquer que les Artistes de cette nation étoient répandus dans tous les pays, soit que les Chefs des Républiques & les Grands les eussent appelés, soit qu'ils s'y fussent rendus d'eux-mêmes, pour mettre à contribution l'ignorance & la curiosité. Polybe assure que les Gaulois avoient parmi eux un grand nombre de Toscans. Etoient-ils restés dans ces Provinces, lorsque ces Barbares les eurent enlevés à la Toscane ? N'y étoient-ils venus qu'après ? Quoi qu'il en soit, il est très-probable que c'étoit ces Toscans, qui faisoient chez les Barbares Cisalpins, ces différens ouvrages de broderie & de gravure, & qui fabriquoient ces armes, ces manteaux, ces chaînes d'or dont nous avons vu les Gaulois si curieux, & que ceux-ci ne pouvoient entreprendre, étant uniquement appliqués à l'agriculture & aux armes. Mais à quelle nation d'Italie qu'appartinssent

Lib. 24

Liv. lib. 6.
init.

les Artistes qui excelloient dans leur genre, il est certain, qu'outre les métiers mentionnés ci-dessus, on y voyoit fleurir encore les beaux arts, qui supposent l'intelligence du dessin & les efforts du génie. Personne n'ignore que l'Ordre Toscan est le plus ancien; c'étoit l'architecture de ces mêmes Etrusques, si fameux en Italie & dans toute l'antiquité avant les conquêtes des Romains. Leurs bâtimens simples & solides ne cessèrent point d'être admirés des Connoisseurs, malgré tous ces raffinemens des Grecs, introduits en Italie sous les Césars; & les découvertes tant vantées des modernes, ne les font pas oublier. Les murs du Capitole, bâtis de pierres de taille, sont très-certainement un ouvrage Toscan. Cet édifice, élevé par les soins de Camille, conservoit encore tout son prix au milieu de la magnificence que Rome étaloit sous Auguste; le Tarquin, qui fit construire des égoûts ou cloaques, étoit Toscan d'origine: ce qui reste de cet ouvrage est peu de chose, & subsiste cependant depuis plus de deux mille

deux cens ans. La voie Appienne est un monument prodigieux & peut-être inimitable. Pavée pendant la guerre des Samnites, trois cens ans avant Auguste, elle est encore aujourd'hui très-praticable. Enfin, les murailles inébranlables de l'antique Fiésole, & les beaux restes de bâtimens construits en Italie, avant que le génie des Grecs y eût prévalu, font assez voir combien l'Architecture Italienne étoit mâle & sublime.

La sculpture & la peinture donnent la main à l'architecture; cependant j'en parlerai très-peu. Les ouvrages de Gori & de Maffei présentent tous ces morceaux précieux de bas-relief & de peinture, qui se trouvent en mille endroits, mais particulièrement à Crotone. Ainsi chacun peut consulter ces deux célèbres Antiquaires. J'ajouterai seulement, que plusieurs Auteurs, contemporains de César, nous parlent de statues & de tableaux antiques, qui, depuis deux ou trois siècles, faisoient l'admiration des curieux en plusieurs endroits de l'Italie. L'Histoire Romaine, en mettant de côté les fables & tout ce

qui en a l'air , fait mention de deux statues érigées aux Consuls qui firent la conquête du Latium ; il est vrai qu'elle en parle comme d'une nouveauté. On fait d'ailleurs que la peinture étoit cultivée par les plus illustres d'entre les Patriciens. Vers l'an 450 , c'est-à-dire , lorsque les Arts ne pouvoient être à Rome que dans leur enfance , un certain Caius de la maison Fabia , s'occupoit à peindre les temples. Tous les Fabius de cette branche en portèrent le surnom de *Pictor*. Pendant la guerre d'Annibal , Titus Sempronius Gracchus fit peindre dans le Temple de la Liberté un festin fort singulier , que les Bénéventins avoient donné à ses soldats. L'exécution d'un tel sujet suppose une intelligence de dessin , pour le moins égale à celle des premiers écoliers de Cimabué , à la renaissance des Lettres. Mais si les arts étoient à ce point de culture en Toscane & au centre de l'Italie , quels devoient être leurs progrès dans la Campanie & dans toutes ces villes maritimes , depuis si long-tems en relation avec

la Sicile & la Grece? Nous savons en particulier que Tarente avoit un port artificiel fort commode ; & que sa citadelle , son théâtre & son collège formoient des édifices superbes , où les chefs-d'œuvres des plus célèbres Sculpteurs étoient prodigués ; elle avoit même des statues colossales à l'imitation de Rhodes. Ce que l'on en voit encore au Capitole , donne l'idée des masses les plus énormes. Un de ces colosses y avoit été placé par Fabius Maximus ; & cette fameuse statue , représentant la victoire , laquelle faisoit l'ornement du Palais des Césars , lors même que les beaux Arts fleurissoient à Rome , y fut anciennement apportée de Tarente.

Dion. Cass.
lib. 51. p.
605.

Tarento olim Romana advecta.

Strab. lib.
Liv. lib. 27.
Ingens argenti vis facti signatique auri LXXXIII. millia pondo, signa tabulæque, propè ut Syracusarum ornamenta æquarent.

CHAPITRE VII.

Etudes & Religion.

LE voisinage & le commerce des Grecs n'influoient pas moins sur les études & les Lettres. Les Villes d'Italie ne manquoient pas de s'enri-

chir de toutes les savantes productions de la Grece ancienne & moderne ; car le génie des Grecs étoit encore dans toute sa force au tems que nous décrivons , c'est-à-dire au IV^e & V^e siecle de Rome , & environ trois cens ans avant l'Ere Chr. Les dialectes d'Italie & la langue Greque étoient également usitées à Cumès , à Elée , à Locre , à Crotone , à Thurium & à Tarente , ainsi que dans plusieurs autres Villes des Campaniens , des Lucaniens , des Bruttians & des Messapes. Il en étoit là du Grec & de l'Italien , comme aujourd'hui de la langue Tudesque & Françoisse , dans quelques cantons de Suisse & d'Allemagne. Les études y étoient sur le même pied qu'en Sicile , où l'on vit tant de Poëtes , de Philosophes & d'Historiens célèbres , sous les Denis & les Hieron. L'ancienne Italie , sans être absolument l'égale de la Grece , la surpassoit à certains égards. Pythagore , chef de la fameuse secte Italique , enseignoit cent ans avant Socrate , regardé comme la source de toute la sagesse des Grecs ; cepen-

dant il est peu d'école comparable à celle de Pythagore, pour la solidité de la doctrine & pour la réputation des disciples. Les noms d'Ocellus de Lucanie, de Philolaus de Crotone, de Timée de Locre, de Parménide, de Zénon, d'Architas, reçoivent encore les hommages des Modernes. Ces Italiens figurent dans nos traités de philosophie, avec le même éclat que dans les livres de Platon, qui puisa dans leurs leçons & dans leurs écrits la plupart de ses principes : mais les Philosophes de cette école ne se bornoient pas à des spéculations *oiseuses* & subtiles ; c'étoit l'amour de la vertu & du bien public, perpétuellement en action. Pythagore joua le plus grand rôle dans les affaires civiles & militaires de Crotone ; & ses disciples remplirent les premiers postes dans leurs Républiques respectives. Plusieurs même en furent les restaurateurs, tels qu'un Carondas à Reggio, à Catane & à Thurium, & un Zaleucus, qui donna de si belles Loix aux Locriens. On vit bien alors l'ascendant suprême de la philosophie. Une multitude de

Aug. de ordine, lib. 2.
c. 20. n. 53,
54. & retract.
c. 3. n. 3.

J. Lipszapp,
ad Stoicam
philosop. lib.
1. dissert. 4.

Diod. Sicul.
lib. 12.

petites Villes , situées dans le pays le plus ingrat , acquit de la considération & de la puissance sous la main de ces grands Instituteurs. Quand on voit la Ville d'Elée , patrie de Parménide & de Zénon , se mesurer avec des nations beaucoup plus riches & plus nombreuses , on sent bien qu'elle avoit des Sages à sa tête. Il y a même apparence que Tarente fut portée à ce haut point de grandeur par les savantes institutions d'Architas , le Pythagoricien , qu'elle posséda durant sept années. Notre Philosophe formoit une démocratie florissante , pendant quel'Athénien Platon , son confrere & son ami , promenoit sa métaphysique & sa morale chez des Princes & des Tyrans qui ne l'écoutoient gueres. Parmi toutes les Villes de la Grece , qui se glorifient de leurs Sages , je crois que Thebes est la mieux fondée. Son Lysis , ce Tarentin , banni de sa patrie , devint le maître d'Epaminondas ; & si l'éducation fait les héros & les grands hommes , l'Italien l'emporte assurément sur les Socrates , les Platons & les Aristores , Instituteurs des Alci-

Laert. lib.
3.

Æl. Var.
hist. 3. 17.
Cic. de
officiis , lib.
1. c. 44.

Athæn. lib.
11. Quod
Discipuli Pla-
tonis fuerint
tyranni.

biades, des Denys & des Alexandres.

Je ne prononcerai point sur la patrie de Pythagore. On ignore quel pays a produit tant de sagesse. D'ailleurs, qu'il soit né à Samos, à Rupe-la, à Thurium, à Métaponte, ou à Crotone, le fait est assez indifférent. Il n'est pas moins décidé, qu'en philosophie, l'Italie étoit comparable à la Grece; & que l'amour & la culture des Lettres y étoient à-peu-près au même point. Et Pythagore, le savant Pythagore, se seroit-il arrêté si long-tems en Italie? en auroit-on vu sortir une école nombreuse & choisie, si les études, les principes & le goût dominant des Italiens n'avoient secondé les vues du Fondateur & des Disciples? Au reste, à supposer que Pythagore ne fut pas Toscan, ce qui paroît le plus probable, il est très-certain qu'il fut imbu de la doctrine des Etrusques, dont il est question chez tous les anciens. Ce fut même la conformité de la doctrine Pythagoricienne avec la philosophie pratique des Sabins, qui fit imaginer que Numa Pompilius, Sabin d'origine & Roi de Rome, avoit été dis-

Laert. lib.
8. c. n. 15.

Sagg. di
Cortonat.
6. p. 81. Coc-
chi, vitto Pit-
tagorico
Maffei, obser.
Lett. t. 4.

ciple de Pythagore. Sans doute que les études & les sciences avoient un autre éclat chez les peuples d'Italie, le plus à portée des Grecs : mais il n'en faut pas conclure qu'elles fussent négligées ailleurs. Nous en aurions des preuves plus fortes, si la langue des Romains, qui prit le même ascendant que leurs armes, n'avoit rapidement aboli tous les dialectes de leur voisinage. On doit regretter sur-tout la langue Etrusque, qui paroît avoir été la langue savante de l'Italie, puisqu'au V^e siècle de la République, on l'enseignoit à la jeunesse même de Rome, ainsi que dans la suite on enseigna le Grec. A ce propos, il ne faut point passer sous silence ces écoles publiques de l'ancienne Italie. La plupart des Villes avoient des établissemens semblables à nos Collèges. A Falere, les jeunes gens étoient distribués dans plusieurs classes, selon le rang & la condition de leurs parens. Nous ignorerions peut-être ce fait, sans la perfidie d'un régent de ce Collège qui a donné lieu aux Historiens d'en faire mention. C'est même à propos d'un autre accident,

Liv. lib. 9.
p. 768. edit.
Gryph.

Lib. 6. P.
31.

que Tite-Live parle des écoles publiques de certaines Villes. Mais ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que ces écoles étoient ouvertes non-seulement aux jeunes garçons, mais encore aux jeunes filles des habitans de moyen état. Rome elle-même, dont le génie fut si long-tems ennemi des études, avoit de ces écoles publiques, où l'on enseignoit les lettres aux jeunes filles; & c'est là que le Décemvir Appius Claudius fit enlever la fameuse Virginie. Outre la langue Etrusque, on les initioit probablement aux principes de la morale & de la religion, ou plutôt de la Mythologie & de la fable.

Dionis. Halicarn. lib. 11.
c. 6.

Mais ni la littérature exquise des Villes Grecques & Toscanes, ni la sévère éducation des Sabins & des Latins, ne purent se dégager des superstitions, qui faisoient partie de l'ancienne philosophie. Les peuples de la grande Grece avoient pu s'approprier fort aisément la Religion des Grecs, proprement dits, ainsi que leurs autres connoissances : mais les Etrusques se distinguèrent en ce point; &, s'ils étoient les plus

Maffei ob- lettrés de tous les peuples d'Italie ;
 ferv. letter. ils les surpassoient aussi en tout genre
 t. 4. l. 1. part. de superstition. Jusqu'au tems de
 1. nomb. 17. Platon, ils étoient regardés non-seu-
 lement en Italie, mais chez tous les
 peuples, comme des Législateurs sa-
 crés ; ils passaient pour les plus
 grands Maîtres en fait de culte & de
 V. Cicer. cérémonies. On ne voyoit qu'im-
 de div. lib. 1. posteurs & charlatans de cette na-
 tion, courir de Ville en Ville, en-
 seignant à prix d'argent les pratiques
 religieuses, & se faisant passer pour
 devins ; car les prêtres de l'Etrurie
 avoient aussi la manie de prédire l'a-
 venir. Cependant, les Juifs excep-
 tés, les Italiens furent peut-être en
 ce genre les moins extravagans de
 tous les peuples, qui fleurirent avant
 la venue du Messie. Je n'en cherche-
 rai pas la preuve dans le parallele
 des principes religieux de Pythagore
 & de Timée, avec la doctrine des
 autres écoles Grecques, ou dans les
 cérémonies Etrusques, comparées
 à celles des Assyriens & des Phéni-
 ciens, dont il est assez probable
 qu'elles tiroient leur origine. Ces dis-
 cussions sont communément plus pénis-

bles que concluantes. L'autorité d'un écrivain Grec, fortifiée de quelques notions générales sur l'ancienne Histoire d'Italie, suffira pour remplir notre objet. Denys d'Halicarnasse, Lib. 1. Antiquit. Roma. qui veut toujours que toutes les institutions Romaines soient tirées des Grecs, comme si rien de grand n'eût pu venir d'ailleurs, est cependant forcé de donner ici la pomme à l'Italie. Il convient que la religion des Romains, & sur-tout des peuples du Latium, n'adoptât jamais les traditions scandaleuses, ni les ridicules cérémonies des Grecs : & , si Porphyre & Julien, qui se donnerent tant de peine pour chercher un sens honnête à l'absurde & méprisable théologie des Gentils, s'étoient bornés à l'ancienne religion des Italiens, ils n'auroient pas eu besoin de tant de subtilités, pour y trouver une apparence de raison. La seule nomenclature de leurs Divinités fait voir que l'idolâtrie des Italiens avoit un but judicieux & honnête. Elle ne présente jamais que la vertu, ses différens emblèmes & ses plus puissans attraits; ce sont toujours des mo-

difications de la Divinité, ses plus beaux attributs, ou ses dons.

On voit par l'Histoire, qu'ils donnoient plusieurs noms à Jupiter, regardé comme le Dieu principal & suprême; ils l'appelloient alternativement, Libérateur, Sauveur, Strateur, Feretrien, selon le bienfait que ces aveugles en attendoient. Il en étoit ainsi de Junon, qui, en qualité de grande Déesse, étoit adorée sous les noms de Lucine, pour les enfans, de Pronuba pour les mariages, de Salvatrice & de Conseillère. Quant à cette multitude de Divinités secondaires, qui avoient alors des temples, comme la Pudeur, la Jeunesse, la Vertu, la Piété, l'Intelligence, l'Honneur, la Concorde, l'Espérance, la Victoire, on voit clairement quel étoit le but des nations qui les adoroient. Si l'obscurité des anciens dialectes Italiens nous permettoit de découvrir la signification primitive de plusieurs mots latins, nous y trouverions peut-être la raison de tous ces différens cultes. Celui de la Déesse de la terre, *Tellus*, celui de la fameuse *Vesta*, qui,

qui, dans la langue de l'ancien Latium, ne pouvoit signifier que la terre, n'avoient pas seulement pour objet d'adorer cette Divinité, comme

Stat vi terra sua, vi stando terra vocatur. Ovid. Fast. 6. v. 300.

la source abondante de toutes les choses nécessaires à la vie, mais encore d'exciter les hommes à la culture, par principes de religion. La Déesse Matura, qui n'est autre que l'aube du jour ou l'aurore, est aussi très-célèbre dans le premier âge : les Latins & les Sabins l'avoient en grande recommandation. On voit clairement que cette Divinité ne fut imaginée, que pour animer la vigilance de ces peuples, & les rendre matineux. En effet, les assemblées du peuple, les revues des soldats, & autres opérations, se faisoient avant le lever du soleil. Le Dictateur étoit créé ordinairement avant le jour.

Liv. lib. 2. p. 773.

Numa Pompilius, cet homme consommé dans les principes des mœurs & des coutumes, ce modele achevé de la sagesse Latine, Sabine & Romaine, proposoit au peuple le Dieu Terme & la Déesse de la Foi, comme les principaux objets du culte; ce qui rendoit évidemment à faire regarder

les usurpations & les invasions comme sacrilèges , & à maintenir la bonne foi dans toute espèce de contrats. En conséquence on ne se contentoit pas d'adorer ce Dieu Terme , on célébroit , à certains jours de l'année , des fêtes instituées en son honneur , appelées Terminales. Les habitans , rassemblés sur leurs confins , autour des bornes qui séparoient leurs possessions respectives , offroient au Dieu des présens & des sacrifices ; & , tout en goûtant les plaisirs de l'union & de la table , chacun reconnoissoit les limites de son champ. Si l'extrême éloignement des tems permettoit d'aller au-delà des conjectures , j'oserois avancer que les anciens Rits Italiens écartoient mille inconvéniens , moraux & politiques , contre lesquels , & le respect humain , & l'amour du bien public , & le frein des Loix , auroient été impuissans. Les institutions religieuses agissent bien plus fortement sur les esprits ; elles sont à la fois le plus puissant mobile & le plus sûr garant des vertus sociales. Rien de plus simple , par exemple , que l'origine du feu sacré.

Dion Halic.
lib. 2. c. 8.
Vesta erat

Cet établissement fut imaginé pour la commodité d'une peuplade qui habitoit des cabanes étroites & fort basses, & chez qui l'usage d'extraire le feu des cailloux n'étoit ni facile ni commun. On conservoit donc dans un lieu public cet élément si nécessaire à la vie, & chaque habitant s'y rendoit au besoin. Quatre ou six femmes étoient employées à la garde de ce feu, qu'elles étoient chargées de maintenir & de distribuer; cette double fonction exigeoit une économie dans laquelle elles s'instruisoient les unes les autres, & qui parut assez importante pour les occuper entièrement; soins domestiques, enfans, maris, amans, tout fut écarté, tant on craignit de les distraire. De-là cette inviolable virginité qu'elles devoient garder, tant qu'elles exerçoient ce ministère; de-là ces peines excessives contre les délinquantes, établies par la religion. Pour leur rendre supportable une retraite si rigoureuse, on les combla d'honneurs & de privilèges, au point que l'on vit les principaux citoyens dévouer leurs propres filles à ce genre de

locus urbis publicus; unde Cicero in secundo de legibus: *virgines vestales custodiunt ignem foci publici sempiternum*. Pindar. Scholiastæ in nem. od. 10. *La- siteau, Sauvages Américains.*

vie. La gloire de contribuer à un établissement si nécessaire , leur faisoit perdre de vue cette mort infâme & cruelle à laquelle on les exposoit. Je fais que ces Rits devinrent, avec le tems, abusifs & superstitieux. Le peuple s'y conformoit par habitude & par stupidité. Les personnes plus éclairées, quand elles ne s'en mocquoient pas , les louoient par respect pour l'antiquité , pour l'ordre établi , & pour ne pas décrier des usages bons ou mauvais, qui, sous le nom de religion, servoient à contenir la multitude : mais il s'ensuit toujours que , dans le principe , ces institutions & ces cérémonies étoient très-favorables au bien général & particulier.

CHAPITRE VIII.

*Loix civiles ; forme du Gouvernement ;
idée générale des révolutions internes
auxquelles les Républiques de
l'ancienne Italie furent exposées.*

POUR saisir l'esprit d'une loi , il faut remonter à la cause ; c'est peut-être ce que ne font pas ceux qui trai-

rent d'inhumaine & de barbare la Jurisprudence & la Police de l'ancienne Italie. Ils reprochent, par exemple, aux loix des douze Tables, dont les fragmens peuvent donner une idée de l'ancien Droit Civil, d'assigner, pour termes de prescription, deux ans pour les immeubles, & une année seulement pour les effets mobiliers. Mais, lorsque les propriétaires visitoient annuellement les limites de leurs possessions, accompagnés de leurs amis & de leurs voisins, n'eût-il pas été ridicule de ne prononcer la prescription qu'au bout de vingt ans ? & vu le petit nombre de meubles qu'avoient alors les peuples Latins, il étoit bien impossible qu'aucun oubliât, pendant l'intervalle d'une année, les ustensiles qu'il auroit laissés dans les mains d'autrui. Je conviens que, dans bien des cas, on a mitigé fort à propos les sévères dispositions du Droit ancien : mais il faut convenir aussi que c'est quelquefois bien injustement que nous les condamnons. Nous appelons inhumanité & barbarie, ce qui n'est au fond que simplicité & gros

bon sens. Cette roideur des anciennes loix qui choque si fort dans la spéculation , combien de fois est-on forcé de la regretter dans la pratique ! Ceux qui vantent la Jurisprudence moderne , ne sont pas sincères , ou n'ont jamais eu de procès. Quand on examine de près la manière de juger les contestations des citoyens , cette précision des loix perd beaucoup de sa sublimité. L'ouvrage date cependant de la décadence de la République. Depuis les Jurisconsultes Romains qui le commencèrent , on y travaille sans interruption ; & , malgré les subtilités & les supplémens , il est bien loin d'être achevé. Les anciennes Républiques d'Italie ne connoissoient pas , à la vérité , ces énormes volumes de Droit , ni ces Ordonnances innombrables. Leur Code étoit simple comme eux ; quelques loix capitales & réprimantes , l'équité & la bonne foi qu'ils tâchoient d'inspirer au peuple par le ministère de la religion , voilà tout ce qu'ils savoient opposer à la fraude & à l'injustice. Aussi les anciens Critiques n'ont-ils pas man-

qué d'observer, que les Républiques
 les mieux constituées n'étoient point
 celles où les loix avoient le plus de
 précision & de subtilité, sur-tout à
 l'égard des contrats. » Il est vrai que
 » Zaleucus, dit Strabon, déterminâ
 » dans les loix qu'il donna aux Lo-
 » riens, la peine pour chaque dé-
 » lit, ne voulant pas laisser aux Ju-
 » ges la liberté d'en imposer d'arbi-
 » traires, abus qui subsistoit aupara-
 » vant chez ces nations : mais il
 » simplifia toutes les constitutions sur
 » les contrats. Ceux de Thurium,
 » ayant voulu revenir sur les dispo-
 » sitions de Zaleucus, & les appro-
 » fondir, acquirent, à la vérité, la
 » réputation d'hommes spirituels &
 » déliés. Mais leur état en devint
 » pire, parce que ceux-là ne sont
 » pas gouvernés par de bonnes loix,
 » qui veulent absolument fermer
 » l'entrée à toute espece de calom-
 » nie & de supercherie, mais ceux
 » qui conservent des loix dont les
 » dispositions sont simples. Aussi Pla-
 » ton dit que, par-tout où les loix
 » abondent, les procès sont multi-
 » pliés, & les mœurs pitoyables,

Lib. 6. p.
 179.

» comme on voit beaucoup de mala-
» dies par-tout où il y a beaucoup de
» Médecins. » Cependant, quoi qu'en
disent notre Géographe & le divin
Platon, si la multitude des loix ne
rend pas les hommes plus vertueux,
il faut convenir que les vices des
hommes obligent enfin le Législa-
teur à multiplier les constitutions,
sur-tout dans les Etats dont l'opu-
lence & l'étendue s'accroissent con-
sidérablement. Le progrès même des
vertus sociales exige quelquefois de
nouveaux réglemens dans la société.
Au lieu donc de blâmer la subtile pré-
cision des Loix, qui n'est que l'effet
de la multiplication des vices, plai-
gnons l'humanité, dont la condition
ne comporte aucun bien sans mé-
lange : mais, à dire vrai, deux rai-
sons particulières rendoient alors
l'exactitude & la précision moins
nécessaires. 1°. Les pratiques reli-
gieuses, comme nous l'avons dit
plus haut, étoient d'un grand secours
à la législation, même dans les affai-
res civiles. 2°. Les Etats étoient si
bien distincts & séparés, que, par
rapport à l'administration civile,

non-seulement tous les petits peuples, mais les plus petits bourgs & hameaux, étoient indépendans les uns des autres, & se gouvernoient par leurs propres principes. Qu'auroient-ils fait de leurs Statuts particuliers? Les plus minces objets de commerce ou d'échange, ne les compromettoient-ils pas avec des citoyens d'une autre République, dont les Statuts étoient différens? Les affaires de détail, de besoin journalier, étoient proprement des affaires de nation à nation, que l'on ne pouvoit terminer, par conséquent, par des réglemens de Police; &, si le droit commun à toutes les nations, si l'équité naturelle & la bonne foi, n'étoient pas le Code du Commerce, ce seroit bien inutilement que les Princes & les Magistrats voudroient le régler par des loix écrites. On suivoit donc alors, dans la plupart des affaires, cette justice innée, ou plutôt ce sens commun, qui n'est pas celui que l'on trouve dans les livres, dans les fragmens des loix Romaines, & dans les Edits de Justinien, mais dans

L. 9. ff. de
justit. & jure
& Inst. lib. 1.
c. 2.

Puffendorf.
lib. 2. c. 3.
ff. 23.

le consentement & dans l'adhésion de tous les peuples, & qui par cette raison est appelé *Droit des gens*. Les Publicistes modernes entendent par Droit des gens, cette sorte de loix, de rapports, ou de règles que les Monarchies & les Républiques observent entre elles par un consentement tacite, & qui fait la base de leurs intérêts & de leurs traités. Mais les anciens ne savoient pas définir, ni distinguer avec tant de subtilité; ils appelloient également Droit des gens, & celui que les particuliers suivoient dans la plupart de leurs contrats, & celui qui avoit lieu de République à République, parce qu'ils voyoient l'un & l'autre découler du même principe, & porter sur un fondement unique, le consentement tacite des peuples. Nous verrons bientôt que ce Droit des gens, ou Droit public si on l'aime mieux, étoit très-connu en Italie, quant à sa substance, & même assez scrupuleusement observé.

Cependant les Constitutions des peuples anciens avoient un vice général, l'incertitude de la Souveraineté; de-là l'instabilité du Gouver-

nement, qui causa dans presque toutes les Républiques d'Italie des troubles infinis. Je ne dis pas que les droits de la Souveraineté fussent inconnus; on voit, par un très-grand nombre d'exemples que ces peuples favoient très-bien quelle étoit l'essence de l'autorité publique, & quels hommages lui étoient dûs. Mais souvent il pouvoit y avoir lieu de douter qui étoit le Souverain. Autant qu'on en peut juger, il ne paroît pas que la Monarchie absolue & héréditaire fût établie en aucun lieu d'Italie; trop d'exemples attestent le contraire. Les Rois étoient élus par le suffrage, ou tout au moins par le consentement de la multitude; ils consultoient même le peuple dans les affaires importantes & périlleuses. Il n'est pas aisé d'appercevoir quelle étoit alors la nature du gouvernement. Celui que les Grands avoient usurpé par artifice ou par violence, ne pouvoit être regardé comme une Aristocratie proprement dite, fondée sur des loix ou sur une possession longue & paisible. De son côté, le Gouvernement populaire ne

fut jamais si libre ni si stable, que l'autorité d'un chef suprême, ou d'un Sénat ne s'y fît sentir de tems en tems ; enforte que , presque toujours les Gouvernemens furent mixtes. On voit néanmoins , assez constamment , l'une des trois formes de Gouvernement s'élever sur les débris de l'autre , & presque toutes les Républiques d'Italie passer dans le même-tems , & selon la gradation naturelle du pouvoir monarchique , à l'autorité des nobles , & de celle-ci à la constitution populaire.

Tous les Mémoires sur l'ancienne Italie s'accordent particulièrement sur ce point , que ses premiers habitans furent d'abord gouvernés par des Rois ; & telle fut certainement la première forme du Gouvernement chez toutes les nations du monde , quelle qu'ait été leur origine. Les Toscans eurent des Rois , aussi-bien que les Sabins & les peuples du Latium. Comme chaque Cité, chaque Bourg même , formoit un Gouvernement séparé & indépendant , il est clair que ces Rois ne possédoient pas de forts grands Etats :

mais on voyoit, assez communément, plusieurs Etats obéir à un seul & même Roi. La Souveraineté d'une Cité ou d'un peuple, étoit un moyen de se faire élire Chef & Seigneur de quelque autre contrée, & c'est peut-être le cas de ce Porsenna, que l'Histoire nous représente comme un Roi très-puissant. Quand Denis l'appelle Roi des Toscans, cela veut dire probablement qu'il étoit suivi de plusieurs nations Toscanes, quoique originairement il ne fût que simple Roi de Chiusi. Ainsi vit-on les Rois de Rome s'emparer, par différens stratagèmes, du commandement de certaines Cités Latines, qui ne laisserent pas de se regarder encore, deux siècles après, comme indépendantes des Romains. Tolumnius, Roi de Veies, jouissoit en même-tems de la Seigneurie des Fidenes, Cité libre & très-indépendante des Veïens. C'étoit exactement comme les Visconti, Seigneurs de Milan, les Castruccio, Seigneurs de Luques, les Cane & Martin de la Scala, Seigneurs de Verone, & comme tant d'autres petits Princes & Ty-

rans du Bas-Empire , qui , avant Charles-Quint , tâchoient de se procurer la Souveraineté de plusieurs Cités ou Républiques , avec lesquelles ni Milan , ni Luques , ni Verone , n'avoient rien de commun. Ces Rois étoient ou purement électifs , ou du moins obligés d'obtenir le consentement exprès de la Nation , & quelquefois les parens succédoient. Il paroît même qu'en général le peuple n'avoit pas une si grande aversion pour le gouvernement monarchique ; mais les Grands & les Nobles , dont les personnes & les possessions étoient le plus exposées aux caprices du Souverain , n'oublieroient rien pour allumer chez le peuple la haine du nom du Roi & l'amour de la liberté. En abolissant la Royauté , les Grands se flattoient non-seulement de vivre avec plus de sûreté & de licence , mais encore de jouir d'une plus grande autorité. Ils croyoient de plus écarter l'inconvénient de voir tomber le pouvoir suprême dans les mains de quelque Aventurier , tel qu'un Tarquin à Rome , tel qu'un Arif-

rodeme à Cumes. Il est difficile de décider par quelle Nation & par quelle Cité la révolution commença : mais dans le cours du troisieme siècle de l'Ere Romaine , tous les Peuples , à l'imitation du premier, quel qu'il fut , celui-ci pour un motif, celui-là pour un autre, expulserent successivement les Rois , ou cessèrent d'en élire ; & toute l'Italie , comme si ç'eut été un signal donné , vit changer par-tout la forme du gouvernement. La haine des Rois & l'enthousiasme de la liberté saisit toutes les Nations Italiennes , au point que , si quelque Cité vouloit continuer ou reprendre l'usage de créer un Roi , elle étoit déshonorée , insultée & abandonnée au besoin. Les Veïens , lassés des brigues & des factions qu'occasion-
noit chaque année la création d'un nouveau Magistrat , ou plutôt pour se défendre avec plus d'avantage contre les Romains , qu'ils avoient alors sur les bras , prirent le parti de rétablir la Royauté. Ils tombèrent aussi-tôt dans un tel mépris , & les autres Peuples de la Tos-

Liv. lib. 5.
c. 1.

cane les prirent si fort en aversion ; que , contre tous les principes de politique , & même contre l'obligation de se secourir mutuellement , qui étoit de style ordinaire entre les Peuples de la même nation , ils les laisserent porter seuls le fardeau de cette guerre sanglante , dans laquelle ils furent écrasés. Cependant un siècle auparavant , Porfenna régnoit sur ces mêmes Nations , ayant plus d'un Peuple à ses ordres , & jouissant de la plus grande considération. Les Annales Romaines nous apprennent encore , que les Confédérés du Latium , qui , dans un tems , avoient reconnu pour Seigneurs les Chefs & les Rois de Rome , renoncèrent à l'amitié des Romains , lorsqu'ils les virent livrés à la tyrannie des Décemvirs , déclarant hautement qu'ils ne vouloient plus d'alliance avec une Cité qui cessoit d'être libre. Enfin , dès le commencement du quatrième siècle , l'Histoire Romaine ne fait presque plus mention de Rois ; on n'en voit dans aucun Etat d'Italie ; & si , dans la suite , quelques Nations reprirent l'usage de créer un

Roi à l'occasion d'une guerre, cette dénomination ne signifioit rien de plus que celle de Dictateur ou de Capitaine général, tels qu'en créaient les autres Républiques. La Noblesse ou le Sénat, fut dès-lors le centre de l'autorité & de l'administration publique; & l'Ordre qui, dans l'origine, avoit tenu le milieu entre le Roi & le peuple, devint le Chef suprême du Gouvernement. Il est vrai que les premiers Magistrats étoient élus par les suffrages du peuple assemblé: mais tous les honneurs & tout le pouvoir retomboient nécessairement sur la tête des Grands; ils réunissoient la voix active & la voix passive; la première, parce qu'il leur étoit fort aisé de s'en rendre maîtres; la seconde, parce qu'ils étoient les seuls éligibles, nul plébéien n'étant assez hardi pour aspirer aux charges civiles ou militaires. Et dans quel état n'a-t-on pas vu le pauvre & le plébéien accablés par les riches & les nobles? Ces derniers sont oppresseurs de leur nature. D'ailleurs, le Corps du Sénat, essentiellement composé de patriciens & de nobles, étoit en pos-

session de traiter de la guerre & de la paix ; les plus grandes affaires passeroient par leurs mains. Il falloit donc que la constitution des Républiques inclinât beaucoup plus vers l'aristocratie que vers le gouvernement populaire. Au reste , il n'étoit pas de Cité si chétive & si mal-constituée , qui n'eût son Conseil public ; c'est-à-dire , une espèce de Sénat. Tite Live fait mention , non-seulement du Sénat de Naples , de Capoue & de Cume , mais encore de celui de Nole , de Piperno , de Tusculum , de Tivoli , de Veies & autres , dont il parle si positivement , qu'il n'est pas permis de douter de leur existence. Il est clair que toutes les Républiques avoient un Ordre de Citoyens distingué du peuple , dans les mains desquels étoient les rênes du Gouvernement. Mais le Peuple , que les Grands avoient si fort animé contre la tyrannie , ne tarda pas d'ouvrir les yeux sur sa position ; il comprit qu'il n'avoit fait que se donner plusieurs maîtres au lieu d'un. Il voulut jouir à toute force de cette liberté , dont les Patriciens & le Sénat ne lui fai-

soient embrasser que l'ombre. Dès que la multitude eut fait sentir ses forces, les Grands furent obligés de reculer; & quoiqu'ils ne laissent pas de disputer le terrain, il fallut pourtant céder au Peuple l'autorité souveraine. Alors les Nobles furent maltraités & tyrannisés à leur tour. Tite-Live observe qu'au tems des guerres Carthagiноises ou environ, le Peuple, par une sorte d'épidémie, qui gagna toutes les Républiques d'Italie, se mit à poursuivre la Noblesse; il rapporte d'autres exemples semblables dans la troisième Décade de son Histoire. Cependant l'ordre des Grands conserva toujours la plus grande partie de l'autorité. Le gouvernement populaire, variable & tumultueux de sa nature, n'est pas capable de se conduire par lui-même; au lieu que la Noblesse, qui délibère avec plus de maturité, & opère avec plus d'union, peut, dans tous les tems, balancer le parti du peuple, & même l'emporter insensiblement. Il résulteroit de-là que le Gouvernement de toutes les Cités éprou-

voit des révolutions continuelles, & qu'on y jouissoit bien rarement de cette égalité, qui est le but des Etats libres. L'autorité principale, après avoir été balotée par les deux factions, finissoit par se reposer sur la tête de quelqu'un, que le peuple confirmoit par faveur, & le Sénat par ressource, & qui, sans titre, ou avec le titre de Magistrat suprême, étoit regardé comme Chef du gouvernement. C'est ainsi que nous voyons de tous côtés plusieurs personnages exercer le pouvoir suprême sous différentes dénominations. Un Manlius, Chef des Latins, un Accius Tullius, Principal des Volsques, un Herennius Pontius, Principal des Samnites, un Calavius, Chef des Campaniens, un Valerius, un Camille, un Fabius, Principaux de Rome. Il faut même convenir que, dans tous ces Etats libres, il ne s'est rien fait d'utile ni de grand, soit au dedans, soit au-dehors, que lorsqu'un seul Citoyen disposoit à son gré de toutes les volontés. Cette autorité presque souveraine, qu'un seul homme acquéroit sur une Nation, passoit

fort souvent du pere au fils. Comme dans la famille des Pontiens chez les Samnites, & dans celle des Calaviens chez les Campaniens. Pendant plusieurs générations, ces deux familles donnerent des Chefs au Gouvernement. Mais il faut aussi convenir que le remede se tournoit souvent en poison; & ce même pouvoir, qui fut d'abord le lien des différens Ordres de l'Etat, devint bientôt l'étendard de la faction, & une source de discordes & de tumulte. Il étoit rare que le fils d'un personnage illustre trouvât le peuple assez favorable, pour exercer de son consentement l'autorité de son pere. L'espoir de succéder, fondé sur plus d'un exemple, l'en rendoit communément indigne. La présomption & l'orgueil, dont on préserve si difficilement les enfans des Grands, ne leur permettent pas de s'instruire dans l'art de captiver l'estime & l'amour des Peuples. Les enfans prétendoient néanmoins succéder à leur pere & à leur aïeul, le plus souvent contre l'ordre établi par les Loix. Ils comptoient sur les parti-

fans , que les richesses & le crédit de leur famille ne manquoient pas de leur attirer ; mais , par la même raison, ils ne manquoient ni de rivaux, ni de contradicteurs. Au moyen de quoi les peuples voyoient reparoître les anciennes discordes sous des noms différens , & sous une forme encore plus terrible ; car les dissensions populaires n'approchent jamais de la fureur qu'une personne trop puissante inspire à tout un public , ni de l'acharnement avec lequel les familles & les Chefs de faction se disputent ou s'arrachent le commandement. Et ne fait-on pas combien le choc des prétentions du neveu d'Amilcar Barca & de l'opiniâtre opposition d'Hannon & des siens , fut fatal à Carthage ? De semblables débats faillirent coûter la liberté aux Toscans. On vit toute cette Nation en mouvement & en armes pour les discordes civiles des Arétins, qui furent les premiers à poursuivre la famille trop puissante des Licinius , & à vouloir la chasser de la Cité. On sent bien que celle-ci , accoutumée aux douceurs

de la primauté , ne la céda pas sans résistance. Il fallut même qu'un Consul Romain s'y transportât , & se rendit médiateur entre les Licinius & le peuple d'Arezzo : remede critique pour les Etats républicains ! Ces troubles étoient sur-tout le partage des grandes Cités , situées dans un territoire fertile , ou à portée de la mer , & de s'enrichir par le commerce. Aussi voyons - nous que le gouvernement de la plupart des Cités de la Campanie , de l'Etrurie & des villes maritimes de la grande Grece , étoit le plus tyrannique & le plus orageux. Souvent même on les vit passer volontairement sous une domination étrangere , par impuissance de s'accorder sur la forme du gouvernement. Tant de maux venoient de l'abus des richesses & de l'envie qu'elles excitoient. Par la raison contraire , les Volsques & tous les peuples Latins , les Marfès , & généralement les Samnites & les Liguriens , selon tous les Mémoires du temps , furent beaucoup moins sujets à la tyrannie & aux révolutions du gouvernement. Ces

Liv. lib. 10.
init. p. 724.
728.

Etats conserverent long-tems leur liberté & leur indépendance, parce que la nature du pays favorisoit beaucoup moins l'inégalité des fortunes : écueil où viennent constamment se briser les Etats libres.

CHAPITRE IX.

Causes externes des révolutions ; droit public ; causes & effets de la guerre ; équilibre maintenu long-tems entre les Peuples d'Italie.

LES révolutions, qui tourmentoit ces Républiques, n'étoient pas toujours l'effet du vice intérieur de leur constitution. Souvent elles procédoient d'une cause externe & des vicissitudes de la guerre. Ces causes agissoient en différentes manieres sur les Gouvernemens, & produisoient par conséquent des effets divers ; tour-à-tour elles élevoient & abaissoient les Etats. Il faut éclaircir ceci le plus brièvement qu'il sera possible.

La

La distinction des Républiques guerrières & des Républiques commerçantes, n'étoit pas fort usitée chez les anciens Italiens. Ce n'est pas que le commerce ne fût plus florissant dans certaines Cités que dans d'autres : mais la guerre étoit la profession essentielle à toutes. Il est vrai que les Cités riches & marchandes ne tiroient pas de leur propre sein autant de soldats que les autres Villes : la délicatesse générale ne permettoit guères d'y armer la jeunesse : d'ailleurs les arts & le commerce leur procuroient les moyens de soudoyer des soldats étrangers. Mais je ne vois aucune de ces Villes, pas même la délicieuse Capoue, ni l'opulente Thurium, ni la riche Tarente, faire la guerre avec des troupes uniquement composées d'étrangers. On voit encore les nations Italiennes donner presque toujours le commandement de leurs armées à des Capitaines nationaux. Il ne faut excepter que les Tarentins, exception qui fait la honte de celui qui, le premier, introduisit l'usage contraire ou qui l'établit par une Loi.

Strab. lib.

L'expédient ne fut pas heureux : les Tarentins ne s'aggrandirent pas , & leur liberté n'en fut ni plus entière ni plus durable , enforte que tout ce qu'ils s'étoient proposé dans l'élection d'un Capitaine étranger n'eut aucun effet : il n'y eut de réel que l'opprobre dont ils se couvrirent en se méfiant de leurs propres talens. Avant Pyrrhus ils s'étoient déjà servis , en deux occasions différentes , du Spartiate Cléonime , & d'Alexandre , Roi d'Epire. Ce dernier , entr'autres , beaucoup plus occupé de son aggrandissement que des projets de Tarente , y causa de très-grands changemens. C'est à-peu-près ce que fit ensuite Pyrrhus dans la plus grande partie de l'Italie. Il faut observer ici que toutes les révolutions qui agitoient les Etats de cette contrée , où est aujourd'hui le royaume de Naples , avoient leur cause dans les événemens de la Grece & de la Sicile.

Strab. lib. 6. p. 76.
Diod. sic. lib. 14.

Denis, Tyran de Siracuse, conçut un jour le dessein de se former un état en Italie , & quoiqu'il échouât , il ne laissa pas de jeter d'abord la discorde & le trouble dans plusieurs Républiques , & plus particulièrement

chez les Bruttiens & les Lucaniens, qui, à cette époque, furent divisés en deux nations, & ne se réunirent plus. Au reste, il est si vrai que la plus grande partie des nations Italiennes étoient guerrières par principes de Gouvernement, que toute l'attention des Législateurs se portoit sur les Ordonnances militaires. Non-seulement chaque Communauté, en particulier, avoit ses Ordonnances & ses Statuts pour entreprendre & soutenir les guerres avec ses propres armes; mais toutes les Communautés de la même nation étoient encore unies entr'elles par une ligue perpétuelle, afin de rendre plus sûre la défense commune, & l'attaque plus avantageuse. Nous avons déjà remarqué ailleurs, que chaque nation se subdivisoit en plusieurs peuplades ou Communautés qui avoient leurs Loix particulieres, & ne dépendoient nullement les unes des autres. En cent endroits des antiquités Italiennes, il est fait mention des douze Dynasties des Toscans. T. Liv. lib. 25 init. lib. 10 p. 137, & lib. 2. p. 692 Les Bruttiens étoient encore divisés en douze Républiques & peut-

E ij

être davantage, aussi-bien que les Lucaniens & les Samnites. Les Volscs & les autres peuples du Latium se gouvernoient, chacun dans sa Cité & dans son canton, sans reconnoître, pour l'administration civile, ni Chef suprême, ni Magistrat général, ni Sénat. Mais, dans les affaires plus importantes, on assembloit les Députés de chaque peuple, pour délibérer sur le parti le plus convenable & le plus utile à la Nation. Ces diètes générales se tenoient ou régulièrement en certain tems, ou, selon le besoin, dans quelque temple fameux & commode. Les plus renommés pour ces sortes d'assemblées, furent le temple de la Déesse Volturne, chez les Toscans, & la forêt sacrée de Férente chez les Latins. C'étoit-là que l'on terminoit les différends qui pouvoient naître parmi les peuples de la Ligue : on y cherchoit les moyens de prévenir les guerres intestines ; peut-être y faisoit-on aussi des Réglemens pour le commerce. Mais on y traitoit surtout de la guerre & de la paix, & de tout ce qui avoit rapport aux Puissances étrangères. Lorsque l'assem-

Dionys. Ha-
lic. & Liv.
passum in
Dec. 1.

Liv. lib. 7.
p. 600. Che-
ver. lib. 3.
p. 914.

blée étoit requise d'envoyer des secours à quelques Républiques du dehors, ou de prendre les armes pour une Cité du dedans, les Députés de chaque canton opinoient pour ou contre. Si la guerre proposée n'étoit pas d'une importance générale, ou si elle ne pouvoit être avantageuse qu'à certaines Cités ou cantons en particulier, les seuls intéressés s'unifesoient. Souvent on laissoit le fardeau de la guerre à celui qui en avoit la fantaisie : il étoit loisible à chaque Communauté de la faire à ses dépens : le pire qui pût arriver à celle qui n'adhéroit pas, c'étoit d'être livrée à ses propres forces. Mais si l'intérêt ou le péril étoit commun, sur le champ la guerre étoit résolue d'un commun accord, & l'on tâchoit en même-tems de multiplier les alliances & les confédérations. Les Cercles d'Allemagne, les Provinces-Unies & les Suisses, sont aujourd'hui l'image de ce Gouvernement, & je ne comprends pas comment un politique moderne a pu avancer que les Républiques *fédératives* furent inconnues à l'antiquité. Les résolutions prises

dans ces diètes nationales, & le choix qu'on y faisoit des Capitaines parmi tous les peuples, ou seulement parmi ceux qui avoient résolu la guerre, furent la cause des premiers changemens dans les Etats. Celui qui étoit déclaré Chef de l'entreprise, attiroit à soi la principale autorité de toutes les Cités ou Bourgades de la nation. De plus, sa propre patrie, ou pour mieux dire la Cité, qui étoit regardée comme la cause de la guerre, devenoit, pour-ainsi dire, la capitale de la nation : sa réputation & son autorité croissoient en raison des succès de la guerre commencée. Et pour peu que le Capitaine fût heureux dans les premières expéditions, sa puissance alloit toujours en augmentant avec celle de la Cité. On demandera peut-être quels effets si considérables la réputation militaire pouvoit produire : les voici. Les Etats neutres ou indécis, les Etats ennemis eux-mêmes, s'associoient volontairement, ou se voyoient contraints de se liguier avec le vainqueur, & de contribuer, par conséquent, de leurs propres forces, à des entreprises nouvelles, c'est-à-dire à

l'accroissement de sa puissance & de sa grandeur. L'histoire des Rois de Rome fournit un exemple frappant de cette progression. Tarquin Ier., devenu Roi & maître de Rome, & par-là-même des peuples Latins, suscita la guerre aux Toscans; ceux-ci ayant été battus dans les premières journées, consentirent de s'unir à lui & le reconnurent pour leur Chef. Au moyen de la jonction & des secours des Toscans, il attaqua les Sabins & les força d'entrer dans la même Ligue, dont les Membres se multiplièrent au point, que ce Roi, qui ne fut d'abord à Rome qu'un simple aventurier, se vit enfin maître d'un Etat beaucoup plus vaste que celui de la République Romaine, trois cents ans après. Mais cette grandeur étoit passagère : la supériorité qu'une République acquéroit sur toutes les autres, par la valeur & la prudence de son Roi ou de son Chef, ne pouvoit être durable. Les Généraux Grecs, appelés par les Tarentins, en font la preuve. Quoiqu'ils fussent à la tête de plusieurs peuples, toute leur autorité dépendoit de leur

succès ; elle étoit journaliere comme les armes. La grandeur même des Chefs nationaux ne s'affermissoit jamais au point de devenir stable & permanente , parce que n'étant , comme de raison , ni héréditaire ni transmissible , elle passoit perpétuellement d'une personne & d'une ville à une autre. L'ambition des particuliers , & la jalousie qui régnoit entre les Cités d'une même Nation , ne permettoient pas que l'Empire se perpétuât , ni dans la même famille , ni dans la même Cité. De-là vient que nous voyons les Peuples de la même confédération , & particulièrement les Toscans , jouir tour-à-tour de la considération & de la prééminence ; tantôt élevés , tantôt abattus , ils éprouvent en particulier toutes les vicissitudes de la fortune. Parmi des Etats si différents , si voisins & si bornés , où dominoit le gouvernement populaire , les troubles & la guerre naissoient à tout moment. Outre les sujets de querelles , familiers aux Etats limitrophes , comme l'usurpation réciproque des confins , l'asyle donné aux

bannis, & les reproches éternels de Jurisdiction violée, les échanges qu'ils faisoient continuellement entr'eux, dans le tems des foires & des fêtes, en produisoient une infinité d'autres. Quelques-unes de ces fêtes étoient communes, non-seulement aux Peuples du même nom, comme Toscans, Ombriens ou Samnites, mais encore à diverses Nations qui étoient en droit ou en possession de s'y rendre. Les Latins & les Sabins, par exemple, avoient, en commun, le Temple de la Déesse Feronia, fréquenté des deux Nations, autant par esprit de commerce que par motif de Religion. Les deux sexes accouroient en foule aux pieds de ces autels de l'idolâtrie : les femmes pour satisfaire je ne fais quel penchant à la dévotion, ou par curiosité, & les hommes pour faire leurs échanges, ou pour étaler leurs armes & leurs harnois. Les jalousies & les défis de la jeunesse, les grossieretés, les insultes & les débats inévitables dans ces sortes d'assemblées, composées presque en entier de ces personnes qui ne

Dion. Ha-
lycarn. lib.
3. c. 8.

courent aux fêtes & aux solemnités que pour se divertir & s'enivrer : cette confusion excitoit quelquefois les plus grandes rumeurs dans un canton ; & l'intérêt qu'y prenoient sur le champ les Concitoyens des divers partis , allumoit souvent le feu de la discorde & de la guerre dans les Républiques. Souvent même des Magistrats ambitieux , ou des particuliers mécontents , donnoient le branle à ces sortes d'émeutes , en semant les soupçons & la jalousie parmi cette populace crédule & volage (1). Quand on voit dans l'Histoire toutes ces Nations & Cités voisines perpétuellement armées les unes contre les autres , il est difficile d'imaginer des tems plus malheureux , ni des Peuples plus guerriers. Je n'assurerois pas cependant que toute personne en âge de combattre y prît bien volontiers les armes au premier signal. Quoique le patriotisme fut alors dans toute sa force , les Magistrats n'arrachotent pas si souvent les ha-

(1) Telle fut l'origine de la fameuse guerre des Volſques , dont Marius Coriolan, banni de Rome , fut le chef. *Tit. Liv. lib. 2. Plut. in Coriolan.*

bitans à leurs foyers & à leurs champs, sans employer quelque-fois l'autorité coactive, fortifiée des motifs de religion. C'est du moins ce qu'indiquent les Loix sacrées des peuples Toscans, Latins & Samnites, faites à l'occasion des guerres importantes & périlleuses.

Liv. lib. 48
p. 348. &
lib. 9. pag.
774.

Mais pour déterminer la nature de ces maladies politiques, & leur degré de malignité, il faut consulter la philosophie de l'esprit & du cœur, avec laquelle on discerne la plupart des actions humaines, & les événemens les plus compliqués. Aujourd'hui la multitude des arts & des sciences, le commerce devenu si libre & si régulier parmi toutes les nations, & tant d'autres causes se réunissent pour bannir l'oïveté & l'ennui, qu'il est presque impossible que quelqu'un ne trouve pas à s'amuser. Et cet esprit de tranquillité, de soumission & de paix qu'inspire la religion, les exercices & les sublimes méditations qu'elle propose, suffiroient pour rendre, non-seulement tolérables, mais infiniment précieux les intervalles que nos fonctions

laissent vacants. Cependant il n'est pas moins vrai , que les hommes en général braveront volontiers les plus grands périls , & supporteroient plutôt les plus rudes travaux , que l'ennui d'une vie tranquille & trop uniforme. Et d'où vient cette manie de médire, qui possède les personnes même les moins vicieuses ? D'où peut venir cet usage antique & universel de se demander à chaque rencontre : *que dit-on de nouveau ?* si ce n'est de la disette de l'esprit , & de l'impossibilité morale de trouver d'autres matières d'entretiens. Il falloit donc que ces anciens peuples imaginassent quelques ressources contre l'inaction & l'ennui. L'instinct social portoit les habitans du même canton à former entr'eux des assemblées , & la part que chacun avoit ou prétendoit avoir au Gouvernement , leur en fournissoit toujours le prétexte & l'occasion. Nous voyons à ce sujet que , dans le premier & le moyen âge de Rome , les habitans des Cités d'Italie , logés fort à l'étroit , & n'étant point à l'aise dans le particulier , aimoient beaucoup à

s'assembler sur les places, dans de vastes galeries, ou dans les édifices publics. Or, qu'on imagine comment ces assemblées, composées d'hommes agrestes, libres & hardis, pouvoient se passer de censurer les Commandans, d'apostropher les peuples voisins, d'exhaler leur amour pour la nouveauté, & de tracer mille plans de réforme, pour la guerre & pour la paix (1). La rivalité nationale, ce caractère féroce qui sembloit être alors le partage de la liberté, ou enfin l'appât du butin, mettoit continuellement ces peuples aux prises les uns avec les autres,

(1) On voit, par l'Histoire de tous les tems, que tous ceux qui ont voulu introduire la souveraineté ou la tyrannie dans les Villes libres, ont tâché de divertir le peuple par des spectacles, la noblesse par les fêtes, les parures & le faste, & tous en général par la misère & le luxe, afin que les travaux & les occupations domestiques ne permissent à aucun de se mêler des affaires publiques. Il n'est pas moins évident que dans ces tems anciens, la manière d'être & les mœurs, également éloignés du luxe & de la misère, rendoient les observations politiques inévitables, & entretenoient la fermentation dans les Etats.

& les hommes s'étoient si fort accoutumés aux fatigues & aux périls de la guerre , qu'ils avoient perdu de vue tous les maux qu'elle entraîne. Ils n'étoient sensibles qu'à l'aiguillon de la gloire & à l'attrait du pillage : à-peu-près comme ces joueurs déterminés , à qui le souvenir des gains passés, ou l'espoir d'une autre chance , dérobe tous les inconvéniens du jeu. On devoit d'autant moins s'étonner de voir ces peuples si fort adonnés à la guerre , qu'elle étoit absolument nécessaire à la plupart. Comment auroient-ils subsisté dans un terrain ingrat & stérile , tel qu'étoit en partie celui des Volsques , des Latins & des Liguriens ? Et de plus , le nombre excessif des habitans leur permettoit-il de vivre long-tems dans les bornes étroites de leur pays ? Il falloit donc guerroyer & piller , pour n'être pas affamé. On peut se rappeler ici la fameuse réponse de Brennus aux Ambassadeurs de Rome : ceux-ci lui demandoient quelle injure les Gaulois avoient reçue des Chiufins pour leur faire si cruellement la guerre : » Point

Plut. in Ca-
millo.

„ d'autre , répondit Brennus , que
„ de vouloir occuper un pays trop
„ vaste pendant que le plus petit
„ leur suffit , & d'en refuser une por-
„ tion à nous étrangers , qui sommes
„ beaucoup trop nombreux & très-
„ pauvres. C'est le même tort , ô
„ Romains , qu'eurent jadis avec
„ vous ceux d'Albe , de Fidenes &
„ d'Ardée , & qu'ont aujourd'hui
„ les Veïens , les Capouans & plu-
„ sieurs peuples d'entre les Falis-
„ ques & les Volsques , dont vous
„ prétendez partager les possessions.
„ S'ils résistent , vous les faites es-
„ claves , vous ruinez & rasez leurs
„ Villes , & tout cela ne vous paroît
„ ni injuste ni déraisonnable ; mais
„ vous suivez hardiment cette an-
„ cienne Loi qui adjuge toujours aux
„ plus forts , tout ce qui se trouve
„ entre les mains des plus foibles ;
„ Loi qui régit tous les êtres , à com-
„ mencer par Dieu lui-même , & à
„ descendre jusqu'aux animaux , à
„ qui l'instinct dit aussi que le fort
„ doit être beaucoup mieux parta-
„ gé que le foible. » Si Tite-Live
& Plutarque ont tiré ces particu-

larités des anciens Mémoires de Rome & de la Toscane, je conviens qu'il n'en faut pas davantage pour être convaincu que le droit public des anciens Italiens étoit barbare & sauvage. Mais dans quelle partie & dans quel âge du monde, vit-on jamais des nations assez polies & assez modérées, parmi lesquelles, la plus puissante en hommes, en armes, en argent, n'ait pas prétendu faire la loi aux états moins étendus & moins puissans? Or nos anciens ne faisoient rien de plus, si ce n'est qu'ils y mettoient plus de simplicité, qu'ils étoient féroces avec franchise, & que leur courage excluait toute espèce de ruse; & comme ils ne rougissoient point de déclarer le motif qui leur faisoit prendre les armes, ils n'étoient point réservés sur les bravades & les défis, & ils vantoient sans façon leur force & leur bravoure. En raisonnant même d'après l'instinct de la simple nature, pourroit-on condamner un peuple fier & courageux, qui, plutôt que de périr de faim, iroit forcer d'autres nations à lui faire part de leur su-

persu ? Il ne feroit en cela que se prévaloir du Droit naturel, qui rend tout commun lorsque le besoin est extrême. Mais, à dire vrai, rien n'est plus difficile que de contenir les hommes dans les bornes de l'équité ; & par conséquent les débats, les guerres, les disputes, & généralement toute espece de contestations, supposent presque toujours des torts & des injustices.

Gardons-nous cependant de croire que le caprice des chefs ou la fougue du peuple les fit voler aux armes, sans aucun égard à cette Loi commune connue chez eux, aussi bien que parmi nous, sous le nom de droit des gens. L'attaque n'y étoit point si brusque, qu'elle ne fût précédée de quelques démarches régulières ; les moyens les plus efficaces de pacification étoient d'abord employés, & les Gaulois eux-mêmes, à qui l'Histoire fait avancer des maximes si sauvages, ne s'étoient jettés sur Rome que par un motif en quelque sorte respectable. Ils ne purent voir sans indignation les Envoyés Romains prendre les armes,

& se joindre à leurs ennemis ; c'étoit choquer en effet toutes les règles concernant les ambassades , & cependant ils n'en vinrent aux hostilités qu'après avoir pressé la République de punir ces violateurs du Droit des gens. Et toutes ces Ordonnances , toutes ces formalités *féciales* dont étoient revêtues les menaces & les déclarations de guerre , aussi bien que les traités de paix , de confédération ou de capitulation , tous ces Réglemens qui ont procuré tant d'éloges à l'équité Romaine , n'étoient-ils pas communs aux autres Etats d'Italie ? Les Romains furent peut-être ceux qui les observerent avec le moins de franchise. Les Historiens même de Rome conviennent , en plus d'un endroit , que si les Romains avoient gardé de leur côté cette foi inviolable , qu'ils exigeoient des autres peuples , la souveraineté de l'Italie ne seroit pas tombée dans leurs mains.

Rien de plus simple que le style de leurs actes publics. Ils concluoient les paix , les alliances & les vassalités dans les termes les plus simples &

Dion. Ha-
licar. lib. 2.
c. 8.

Liv. lib. 8.
in fine.

les plus directs. Les expressions recherchées ou trop subtiles en étoient absolument bannies. Au lieu de par-chemin & d'archives, ces actes étoient gravés sur des tables, sur des bafes & sur des colonnes de bois, de pierre ou de métal, qui placées dans des lieux publics, & la plupart dans les temples, frappoient constamment les regards du peuple. On ne voit pas même que l'interprétation des traités ait jamais fait naître la méfintelligence entre deux nations. Un sophisme ne fuffisoit pas pour faire rompre un accord. Les ambassades se faisoient aussi avec bien moins de solemnité & d'appareil que de nos jours. Lorsque le cas le requéroit, les Ambassadeurs se transportoient respectivement avec moins de tems & de façon qu'il n'en faut aujourd'hui pour envoyer des couriers. D'ailleurs dans ces Gouvernemens libres & presque tous populaires, on pouvoit aisément se prévaloir des correspondances qui s'entretenoient, soit entre parens de différentes nations, soit entre les marchands

Dionys. lib.

3. c. 4.

Polyb. lib.

3. c. 26.

Liv. lib. 2.
4. & 6.

qui séjournèrent successivement en différens Etats, pour l'économie de leur négoce : les uns & les autres y faisoient les fonctions de nos Ministres & de nos Résidens à la Cour des Princes. En un mot, quoique les expédiens que suggéroit le génie du tems, pour le maintien de la paix, & des traités, ne laissassent pas d'être souvent inutiles ou négligés; quoique les guerres fussent très-fréquentes alors, c'est à-dire, tant que les Etats conserverent une certaine égalité géographique, & ces mœurs primitives, dont nous avons donné l'esquisse, cependant il y a tout lieu de croire que les guerres étoient beaucoup moins ruineuses & moins cruelles, qu'elles ne le furent lorsque les Aigles Romaines se mirent à déchirer & à dévorer tous les peuples. Denys d'Halycarnasse, dont il ne faut point s'écarter quand on traite des antiquités d'Italie, peut fixer nos idées sur la nature des guer-

Lib. 3. c. 8. res d'alors : » La guerre, dit-il, exci-
» tée entre ces peuples (les Latins)
» dura cinq ans entiers; ce fut une
» espèce de guerre civile, & qui se

„ fit à la maniere des anciens , en
 „ ce que aucune de leurs Cités ne
 „ fut emportée d'assaut , ni démolie ,
 „ ni réduite en servitude , ni affli-
 „ gée d'aucune calamité considéra-
 „ ble. Ces peuples se jetoient les
 „ uns sur les autres , au moment de la
 „ maturité des grains ; & après avoir
 „ saccagé le pays , ils ramenoient
 „ leurs troupes chez eux , & échan-
 „ geoient les prisonniers. „ Ceci est
 confirmé par une infinité d'autres pas-
 sages du même Auteur , de Tite-Live
 & de Plutarque. Ces Historiens , en
 nous racontant comment les guerres
 chez les premiers Romains se ré-
 duisoient à une espece de brigand-
 age , font voir très-clairement que
 la rustique bravoure de ces peuples
 n'étoit point cruelle , & par consé-
 quent nullement destructive. Un Gé-
 néral Romain voulant animer ses sol-
 dats à la poursuite des Gaulois , re-
 gardés comme des ennemis étrangers
 & barbares en comparaison des na-
 tions Italiennes : „ Vous vous arrê-
 „ tez ! s'écria-t-il ; croyez-vous P.
 „ combattre en Italie , où la victoire
 „ change aussi-tôt vos ennemis en

Liv. lib. 7^a

P. 592.

» camarades ? Ceux-ci sont des fau-
» vages indomptables : il faut que
» leur sang ou le vôtre soit épuisé. »
Paroles décisives en faveur des guer-
res anciennes ; quoiqu'elles fussent
opiniâtres & sanglantes , les effets
destructeurs se terminoient au champ
de bataille ; la fureur finissoit avec
le combat. Il est clair qu'ils n'avoient
en vue que la victoire , & nullement
la destruction.

Si la condition des esclaves avoit
été dans ces anciens tems ce qu'elle
fut sous les Empereurs Romains ,
& quelque temps auparavant , ou
ce qu'elle est encore aujourd'hui dans
les Gouvernemens despotiques d'O-
rient & d'Afrique , la destinée des
nations Italiennes eût été trop dé-
plorabile. L'ennemi étant , pour-ainsi-
dire , toujours à la porte , & ces
nations ne cessant presque jamais
de se harceler les unes les autres ,
à chaque instant on étoit menacé de
l'esclavage. Mais outre qu'il est dif-
ficile d'imaginer un grand nombre
d'esclaves parmi les nations dont la
plupart étoient laborieuses , fruga-
les & fort éloignées du faste & du

luxe, il y a tout lieu de croire que la plus grande partie des esclaves étoit composée d'étrangers & de barbares, ou que du moins ils furent plus multipliés par les mariages faits entre ces esclaves mêmes, que par les captures réciproques. D'ailleurs il est bien évident qu'alors la servitude domestique étoit supportable. Les esclaves n'avoient point encore à essuyer ce superbe dédain avec lequel ils furent traités par les derniers Romains qui, se regardant comme les dominateurs naturels de l'univers, ne voyoient, dans cette foule d'esclaves, qui leur arrivoient de toute part, que des animaux, ou tout au plus des êtres d'une espèce fort inférieure à la leur, à qui ils pouvoient prodiguer, sans ménagement, les coups & les outrages. Mais chez les anciens le traitement des esclaves différoit peu de celui des égaux (1). Ils étoient sur le

(1) Alors on traitoit les esclaves avec beaucoup d'humanité; le service qu'ils faisoient ne les empêchoit pas de vivre en commun avec leurs Maîtres; & la plus grande peine que l'on infligeât à l'esclave

même pied que sont aujourd'hui les ouvriers auprès de certains maîtres de la campagne, ou les servantes auprès de nos bonnes & compatissantes demoiselles. Ce qui le démontre, c'est la permission accordée aux peres de vendre jusqu'à trois fois leurs enfans. Qui ne seroit révolté contre l'inhumanité des premiers Législateurs Romains, si la servitude n'eût été extrêmement douce? Ou si l'on veut supposer qu'il étoit rare de voir les peres en venir jusqu'à vendre leur propre sang; quel besoin y avoit-il de faire une loi si précise sur cet article? Tout porte donc à croire que, chez les anciens Italiens, la servitude ne lésoit guere plus l'humanité que l'usage actuel des domestiques. Etre esclave n'étoit regardé comme un mal, que relativement à

qui avoit failli, étoit de lui attacher au col cette piece du char où l'on place le timon. Il étoit promené dans cet état & donné en spectacle à tout le voisinage; ensuite de quoi, étant réputé infidele par ceux de la maison & par les voisins, il étoit appelé *Forcifer*, parce que le bois attaché à son col s'appelloit fourche, *forca*.

ce sentiment si naturel à l'homme, qui lui fait préférer la liberté & l'indépendance domestique à l'esclavage le plus doux & le plus paisible.

J'apprécie de même les dommages que pouvoit causer le génie belliqueux de ces peuples. Comme la fin la plus prochaine de toutes les guerres étoient de faire du butin, chacun des peuples belligérans avoit intérêt à ne pas dévaster entièrement les campagnes de leurs voisins. L'espérance de profiter des récoltes de l'ennemi, empêchoit d'annéantir sa culture. Après une victoire signalée, lorsque les vaincus étoient contraints de recevoir la paix à des conditions onéreuses, le peuple vainqueur ajoutoit à ses propres Etats, la portion de terrain enlevée aux vaincus. Il faut convenir que cette manière de châtier les vaincus, devoit occasionner de grands troubles & de violens débats, & j'ai peine à comprendre comment une nation qui se voyoit ravir une portion de son territoire, pouvoit ensuite égaliser cette perte, & la répartir géométriquement sur

tout le corps de la République (1) : Peut-être, lorsque cette coutume subsistoit , la fréquence du cas fit-elle imaginer un expédient qui ne nous est pas parvenu , ou plutôt il faut avouer qu'il étoit fort rare que les peuples fussent réduits au démembrement de leurs pays , & que pour l'ordinaire les suites de la guerre étoient moins funestes. Communément le vainqueur se contentoit de faire quelque *vilenie* au vaincu. L'avilissement de son ennemi attestoît suffisamment sa supériorité. L'humiliation la plus usitée , étoit de faire passer les vaincus , demi-nuds , sous le joug , & après les avoir couverts

(1) Il étoit extrêmement rare que les deux Républiques belligérantes n'eussent fait antérieurement quelque traité de paix ou d'alliance ; c'est pourquoi , en style de guerre , les ennemis étoient appelés *Defectores* ; c'est-à-dire , parjures ou rebelles , dans le sens de Florus , lib. 1. *rebellavere sapè Sardi*. Or , ce préjugé d'infidélité & de rebellion , faisoit que les vainqueurs im-
posoient toujours quelque peine aux vaincus , que ceux-ci ne manquoient pas de faire retomber sur les auteurs prétendus de la rebellion.

d'opprobres, de les renvoyer chez eux sans armes & sans bagages. Les nations Italiennes avoient tellement la manie de faire cet affront à leurs riva-les, que souvent elles en négligeoient les avantages les plus essentiels de la victoire ; & nous verrons , dans le Livre suivant , les Samnites se perdre , & toute l'Italie avec eux , pour n'avoir pas su se priver de ce spectacle , très-vain en lui-même , mais qui étoit la folie du temps. Ces particularités corrigent un peu l'aridité des anciens Mémoires , & ne font point hors d'œuvre. Dans le cours même de cet ouvrage , nous aurons occasion d'observer des faits très-ressemblans à ceux que nous venons de noter. Quinze cents ans après les temps que nous décrivons , on sera très-surpris de voir revivre au milieu des révolutions , des invasions , des saccagemens & du massacre , positivement les mêmes coutumes & les mêmes usages qui régnoient en Italie , avant que la fortune des Romains eut changé la face du monde. Ces coutumes sauvages , & cette bravoure agreste , qui faisoient que

chaque peuple d'Italie prétendoit surpasser tous ses voisins , ou du moins ne céder à aucuns , contribuerent , peut-être plus que toute autre cause , à maintenir l'égalité. Il est vrai qu'il n'y eut aucun tyran , ni aucune nation , tant soit peu prédominante , qui ne présuma , qui n'essaya même d'assujettir les Etats adjacens , & ne s'arrogea l'Empire d'Italie. Mais aussi il n'étoit aucun peuple assez indolent & assez foible pour ne pas s'opposer à l'agrandissement d'un voisin déjà trop puissant : & lorsque l'inégalité de force n'est pas extrême , l'opiniâtreté à ne point céder , devient une arme aussi puissante que la ferme résolution de vaincre. D'ailleurs les Etats qui ne se croyoient pas en sûreté avec leurs propres forces , se fortifioient contre un voisin trop puissant , de l'alliance avec quelques nations plus éloignées & moins suspectes. C'est ainsi que les Tiburtins , pour soutenir leur considération parmi les autres Républiques du Latium , formèrent une ligue perpétuelle avec les Gaulois qui habitoient en-deçà de

l'Apennin. Les Arpinates, lassés des inquiétudes que leur donnoit le voisinage des Samnites, prirent le parti de s'associer avec les Romains, & quelques peuples Bruttiens en firent autant pour faire dépit aux Salentins, dont ils étoient limitrophes. Je vois que les tyrans de Sicile ont toujours été favorables aux Romains, avant même que ceux-ci se fussent étendus hors des confins du Larium. L'intelligence étoit effectivement fort avantageuse aux uns & aux autres. Toutes les fois qu'ils avoient guerre avec les Campaniens, les Lucaniens, les Bruttiens, les Tarentins & les Républiques de la grande Grece, ils étoient respectivement en état de faire une puissante diversion. Il est vrai qu'un accord formel entre eux, n'eût pas été plus fatal aux nations interjacentes, que cette haine implacable dont celles-ci étoient animées les unes contre les autres. Souvent elles se firent, par animosité, de plus grands maux que ne leur en auroit fait le plus violent usurpateur. Quoi qu'il en soit, avant cette secousse su-

rieuse qui renversa de fond en comble tous les Etats d'Italie , la balance tenue alternativement par un parti ou par l'autre , se soutint fort long-temps en équilibre ; les forces réciproques étoient si souvent comparées , qu'aussi-tôt qu'elles prépondéroient d'un côté , on tâchoit de les contrebalancer de l'autre. Il n'étoit certainement pas possible que toutes ces Républiques se soutinssent exactement au même degré de puissance : mais lorsque la réunion de plusieurs peuples rendoit un Etat trop puissant , les autres , avertis du danger , faisoient tous leurs efforts pour ramener les forces & la considération au parti opposé. Ainsi cette égalité impossible dans le détail , se maintenoit du moins entre deux nations rivales qui étoient chacune à la tête d'une puissante ligue. Si la crainte de s'attirer sur les bras un ennemi trop supérieur empêchoit de se déclarer ouvertement , on avoit recours à d'autres expédiens. Par une maxime du droit public , généralement adoptée , il étoit défendu à toutes les Républi-

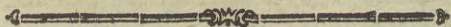
ques qui avoient fait entre elles quelques traités de paix ou d'alliance, d'envoyer des troupes auxiliaires à quiconque seroit en guerre avec l'une de ces mêmes Républiques. Mais ces pactes n'enchaînoient que l'autorité publique, & il étoit libre à tout particulier d'aller chercher le profit ou la gloire dans les armées des autres peuples. On devine aisément que les Chefs ne pressoient pas leurs jeunes gens d'aller à la solde de celui dont la puissance & l'agrandissement faisoit ombrage. Tite-Live rapporte les perquisitions faites par les Romains en pareil cas : quelques soldats, qui avoient servis contre eux, leur donnerent des soupçons, & ils voulurent s'assurer s'ils avoient pris les armes de l'autorité publique ou de leur propre mouvement. On voyoit souvent des peuples rester neutres, & jouer le rôle de médiateurs, non-seulement pour goûter les douceurs de la paix, & pour les procurer aux autres, mais afin de mieux observer l'issue de la guerre, & de pouvoir opposer des

Liv. lib. 4.
p. 70. & lib.
6. p. 498.

troupes fraîches au vainqueur, en cas qu'il fût d'humeur de pousser plus loin ses conquêtes. En un mot, tout ce que l'ambition ou l'équité suggerent à la politique moderne, pour la sûreté respective des Etats, fut connu & usité chez les anciennes Républiques d'Italie : à cela près que de nos jours le Gouvernement étant plus restreint & plus gêné, même dans les Démocraties, les affaires exigent des pratiques mystérieuses qui produisent presque toujours la lenteur ; au lieu qu'anciennement les Gouvernemens ayant une marche libre & facile, tout s'y faisoit avec plus de fougue & de franchise. Quoi qu'il en soit, les affaires d'Italie furent conduites de façon que la plupart des peuples conserverent leurs Etats & leur liberté pendant près de trois siècles. Depuis la chute des Toscans, causée par l'invasion des Gaulois jusqu'à l'année 450 de la fondation de Rome, il ne se fit, dans cette contrée, ni changement, ni conquête remarquables. Il n'y eut que les Samnites qui parurent

prendre la supériorité sur les peuples
d'alentour, & qui menacerent du
joug une grande partie de l'ancienne
Italie.





LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

*Réflexions générales sur les causes de
la Grandeur Romaine.*

LES matieres que nous venons de traiter dans le Livre précédent, excitent naturellement la curiosité du Lecteur sur les causes de la grandeur Romaine. On se demande avec une sorte d'anxiété, par quel moyen Rome, au milieu de tant de républiques florissantes, & parmi lesquelles elle ne joua, même longtemps, que le second rôle, a pu s'accroître au point de surmonter tous les Etats d'Italie, & d'engloutir tous les Royaumes du monde connu. Aussi ne voyons-nous aucun ancien traiter de l'Histoire Romaine sans jeter quelques réflexions sur les causes des prodigieux succès de cette république ; & parmi les modernes,

qui d'après les mémoires anciens, ont remanié les mêmes faits, quel est celui qui ne s'est pas approprié une partie des idées de Polybe, de Saluste, de Tite-Live, de Tacite, de Plutarque, en y ajoutant quelques réflexions arbitraires? Deux écrivains célèbres se sont appliqués particulièrement à l'examen de cette question. Mais ni le secrétaire Florentin, dans ses discours sur la première décade de Tite-Live, ni Montesquieu lui-même, dans les considérations sur les causes de la grandeur & décadence des Romains, n'ont trouvé la véritable origine de la grandeur Romaine. Le premier réussit très-bien à censurer les modernes sous prétexte de louer l'antiquité; & comme il connoissoit à fond les Gouvernemens de son tems, il les tance quelquefois on ne peut pas mieux. Mais avec toute son astuce & sa sagacité, ou cet écrivain n'avoit pas des notions suffisantes, ou il a négligé d'observer que les affaires, & la maniere de les traiter, étoient absolument uniformes dans toutes les Cités d'Italie, & que par

conséquent il reste toujours à décider pourquoi les Romains parvinrent plutôt à ce point de grandeur qu'aucun autre peuple italien. Montesquieu, qui a trouvé l'art de dire tant de choses solides, utiles & intéressantes en si peu de mots, passe néanmoins trop légèrement sur les premiers siècles & les premières conquêtes des Romains, & tombe, par là-même, dans le défaut du Florentin. La difficulté ne consiste pas à savoir comment les Romains, devenus maîtres de l'Italie, transfèrent les autres Nations; mais comment ils sont parvenus à dominer dans l'Italie même. Or, cette question n'est point traitée dans Montesquieu, ou ce qu'il en dit n'est qu'une indication vague, dont la concision de son style augmente encore l'ambiguïté. La principale erreur ou prévention, commune à Machiavel, à Montesquieu & aux autres Spectateurs des révolutions de Rome, est de présupposer qu'elle fut portée à ce haut point de grandeur, par la direction de ses Loix fondamentales, & par la force de

ses propres institutions. Mais la supposition est évidemment gratuite. On ne voit exactement rien, ni dans les constitutions particulieres de Rome, ni dans la marche de son gouvernement, qui ait dû lui donner cet ascendant sur les autres États d'Italie. En effet, il n'en faut chercher la cause ni dans le choc du Sénat & du Peuple, ni dans l'union de l'autorité civile & militaire, ni dans l'amour de la patrie, ni dans cette passion extrême pour la gloire, qui fut un si puissant aiguillon pour les Capitaines & les soldats, ni dans cette vénération singuliere pour l'apparente sainteté de leur Religion, qui commandoit la piété aux magistrats même & aux Grands, & les remplissoit tous de cet enthousiasme si décisif dans les combats. Aucune de ces causes ne fut tellement propre aux Romains, qu'elle n'agît également chez les autres Peuples d'Italie. On est encore moins fondé à soutenir, que la coutume d'abattre les Cités vaincues, d'envoyer des Colonies, & d'aggréger les Peuples subjugués, fût une

politique particulière aux Romains. On ne peut pas ignorer, d'abord, que la coutume d'envoyer des Colonies étoit universelle & très-ancienne, puisque c'est à cet usage que Rome elle-même doit sa naissance, selon l'opinion générale. D'ailleurs, quand vit-on jamais un Peuple assez humain pour s'abstenir de détruire des Cités rivales, & sur-tout des Cités voisines, livrées à sa discrétion ? Enfin, quel est le Prince ou l'Administrateur assez mal-avisé, qui ne tâche d'accroître sa population & ses forces, en attirant les Etrangers par des privilèges, par les commodités de la vie, & par l'appât d'une meilleure fortune (1) ? Il est vrai que la rigi-

(1) C'est la fierté & la gloire qui rendent quelquefois les Peuples si chiches du droit de Cité ou de bourgeoisie à l'égard des Etrangers, ce qui n'arrive gueres aux Etats foibles & sans nom. Cette idée ne vient, que lorsque des glorieux succès ont fait éclore la présomption dans tous les esprits avec un goût décidé pour la fumée ; & encore cela n'arrive-t-il que dans les Démocraties, (à Athenes, par exemple,)

dité de la discipline contribua singulièrement à l'élévation des Romains. Mais quelle étoit l'origine de cette discipline admirable ? D'où la tirèrent-ils ? Quand est-ce qu'ils y furent initiés ? N'a-t-on pas vu que tous les Peuples du Latium, tous les Samnites, les Sabins & les Toscans avoient un Code militaire absolument semblable à celui des Romains ; que tous ces Peuples étoient également adonnés aux armes, & que l'on voyoit par-tout les Réglemens les plus propres à diriger le choix & la levée des troupes ? Je fais bien que les Historiens Romains, forcés de louer la discipline militaire de quelques Peuples voisins ou rivaux, s'efforcent d'en

Liv. lib. 4.
p. 348. Vide
supra c. 8.
& 9.

parce que dans les Monarchies & dans le gouvernement des Nobles, on aime toujours voir le nombre des Sujets libres s'accroître. Ce fut même une disposition contraire qui entraîna, à la longue, la ruine de Sparte & d'Athènes. Il faut observer ici, que les plus forts accroissemens qui se feroient à Rome, par aggrégation de vaincus & d'étrangers, arriverent sous le gouvernement des Rois & des Patriciens.

rapporter la gloire à leur patrie , comme si les autres Nations n'a-voient pû se former que dans les guerres qu'elles eurent à soutenir en qualité d'ennemies ou d'alliées des Romains. Mais ce n'est-là qu'une jactance , puisqu'il n'y a pas la moindre preuve que les Latins aient jamais rien appris des Romains, & que ceux-ci conviennent , au contraire , tenir des autres peuples , particulièrement des Samnites , la plupart de leurs principes sur la guerre (1). D'ailleurs , quelle est la Nation dont l'Histoire présente des excès pires que ceux de Rome , où nous voyons une armée se laisser battre & mettre en fuite , pour déshonorer son Général , des garnisons tourner leurs armes contre des Villes alliées & tranquilles , dont la défense leur étoit confiée , & tant d'autres ameutemens de trou-

(1) *Majores nostri arma atque tela militaria à Samnitibus sumpserunt , & quod ubique apud Socios aut Hostes idoneum videbatur , cum summo studio domi exequabantur.*
Cesar apud Sallust. in Catilina.

pes & rebellions de Colonies qui remplissent les Annales de ce Peuple ? Tant que Rome ne fit la guerre qu'en Italie, les soldats & les Capitaines, qu'on lui opposa, furent très-rarement inférieurs aux siens ; & si, dans les derniers siècles, les armées qu'elle envoya hors d'Italie, se trouverent mieux disciplinées que celles des Rois d'Asie & des autres Puissances de l'Europe & de l'Afrique, elle ne dut cet avantage qu'aux désastres divers & multipliés, que les Peuples Italiens lui firent essuyer. Si l'apprentissage fut heureux, on peut dire qu'il fut très-long & très-rude. Ce ne fut point assurément des circonstances & des occasions qui se présentèrent plusieurs siècles après la fondation de Rome, que naquirent toutes ces Ordonnances, regardées comme la base & le plus fort lien de la discipline militaire : la plupart ne doivent leur existence qu'à la brutale ambition de quelques Capitaines ; & au lieu de tant louer ce Peuple pour avoir excellé dans l'art de rendre les soldats & les officiers subal-

Vide infr.
c. 2.

Horat. lib.
3. Ode 3.
Liv. lib. 2.
c. 60.

ternes soumis aux Commandants ; on devroit être surpris de voir les Loix du commandement & de la subordination s'y affermir si tard (1).

Nous sçavons même que la maxime, tant célébrée chez les Poëtes & les Politiques, de ne jamais racheter les soldats prisonniers, ne fut admise & pratiquée comme règle fondamentale, que lorsque la supériorité de Rome étoit déjà décidée en Italie. A l'égard des affaires civiles & des usages intérieurs, nous y voyons une populace mutine & séditieuse, abandonner la culture des champs, & s'exposer à mourir de faim pour faire dépit aux Grands ; ceux-ci dédaigneux, oppresseurs & cruellement usuriers. La chasteté & la pudeur, chantées magnifiquement à la vérité, mais si mal observées des deux sexes, que même, dans les plus beaux siècles, il se passe peu d'années qui

(1) Tite-Live, dans le cinquième Livre, dit à propos de la guerre de Veies : *Tunc edictum ne quis injussus pugnaret*. Cet Edit ne fut rendu qu'après l'année 350 de la fondation de Rome.

ne soient marquées par la défloration de quelqu'une des Vestales, quoique le nombre en fût limité à quatre ou six, & que le châtiment fût terrible; les femmes, si mécontentes de leurs maris, qu'un jour, au rapport des Historiens Romains, elles conspirèrent pour les empoisonner tous, sans exception; les Loix les plus graves & les plus utiles, violées ou éludées aussi-tôt que promulguées; enfin, l'intérêt particulier ne cessant jamais d'attenter, ou de mettre des entraves à la chose publique. Je ne nie pas que les Romains eussent des parties admirables; mais j'ose affirmer, qu'en mettant de côté les idées & les préjugés de Collège, nous serons pleinement convaincus que ce Peuple ne l'emporte en aucun genre, à quelle autre nation qu'on le compare. Les anciennes Républiques Grecques ou Italiennes, celles qui se releverent après Charlemagne, & chez les Suisses, & chez d'autres Peuples, dont le gouvernement fût libre dans un tems, ou l'est encore aujourd'hui, chacun de ses Etats n'offre, ni

moins de vertus, ni plus de défauts que les Romains, considérés même dans leurs plus beaux jours.

Il faut donc partir de principes plus vrais & plus directs, pour déterminer les causes de la grandeur Romaine. Cette République, qui, parmi tant de Nations, plus anciennes, plus puissantes, & peut-être mieux constituées, se saisit de la Principauté en Italie, & subjuguait la plus grande partie du monde; Rome, dis-je, ne fut dans l'origine (1) qu'un misérable Bourg du Pays d'Albe. Romulus, homme courageux & entreprenant, voulut se former un Etat, soit qu'il fût entraîné par son propre génie, soit qu'il fût enhardi par les connoissances acquises dans les Pays qu'il avoit parcouru. La grossièreté des tems favorise ces sortes de projets: ils se présentent naturellement à l'esprit de quiconque sent sa supé-

(1) Soit que le nom de Rome vienne de celui du Fondateur, soit que ce dernier ait tiré son nom de la Ville même, dont il jeta les fondemens, ce qui est le plus probable.

riorité sur ce qui l'entoure ; avec du courage & de l'esprit , il est difficile de ne pas s'y livrer. Il ne vit pas de moyen plus court que de se mettre à la tête des bandits , des banqueroutiers & des mécontents , quelquefois si nombreux dans les Républiques & dans les gouvernemens mixtes. Peut-être saisit-il le moment de quelque guerre ou discorde civile parmi les Albaniens , & le parti vaincu se retira , sans opposition de la part du Vainqueur , dans le Bourg qui portoit déjà , ou qui ne tarda pas de porter le nom de Rome. Quoi qu'il en soit , il est certain que les commencemens de cette République furent violens , ignobles , & j'ose même dire , infâmes. Les Historiens Romains ne laissent là-dessus aucun doute ; & si le jugement des Etrangers , qui écrivirent dans les pays que les Romains n'avoient pas encore soumis , nous étoient parvenus , on y trouveroit des choses bien plus révoltantes.

Dionys. Halic. in præm. antiquit.

Ce fut d'abord le local qui fournit à Romulus & à ses successeurs les moyens de s'aggrandir , sans

qu'ils eussent besoin d'employer l'injustice ni la violence. Rome étoit située au centre de la contrée qu'habitoient les Toscans, les Sabins & les Latins : les uns riches, magnifiques & déjà corrompus en grande partie par le luxe ; & les autres, ou pauvres par la nature du sol, ou rustiques & austères par leurs propres institutions. Les premiers Rois de Rome emprunterent des Toscans la partie des arts & des mœurs qui pouvoit s'adapter à leur état, & allécher la stupide curiosité des Sabins & des Latins, & ne retinrent de la sévérité de ceux-ci que ce qu'il en falloit pour ne pas rebuter les autres ; à-peu-près comme Mahomet, qui, tant de siècles après, composa son Code religieux & politique de la doctrine des Chrétiens hérétiques, des Juifs & des Payens, au point qu'il pouvoit trouver des Disciples dans toutes les Sectes. C'est dans cette vue que les premiers Rois de Rome donnoient des jeux & des spectacles imités des Toscans. Tous les Historiens de Rome ont observé que les ornemens

de la Magistrature, les cérémonies de la religion, & les édifices publics très-magnifiques, relativement à la grossièreté de ces tems, étoient le fruit des leçons de la Toscane. Ces moyens, si puissans sur le vulgaire, attiroient à Rome un grand nombre d'hommes & de femmes, qui accouroient de tous les Bourgs, Sabins & Latins, où la petitesse des Cités & la sévérité des mœurs rendoient ces fêtes plus rares & plus mesquines (1). Le concours étoit

(1) Denys raconte, liv. 6. c. 1. que l'ini-miété entre les Romains & les Latins, étant sur le point d'éclater, il fut publié de part & d'autre, qu'il étoit permis aux femmes d'une Nation, mariées dans l'autre, de retourner dans leur patrie ou de rester auprès de leurs maris. D'un très-grand nombre de femmes latines, mariées à Rome, il n'y en eut presque pas une qui préféra de retourner dans son Pays, & les Romaines au contraire, mariées dans les Cités latines, abandonnant leurs maris, revinrent toutes à Rome, à deux près; ce qui fait voir, dit l'Historien, combien le séjour de Rome plaisoit aux femmes: c'est qu'apparemment on y donnoit plus fréquemment des fêtes & des spectacles. Les hommes y étoient peut-être plus ga-

encore grossi par cette espèce d'hommes que l'on voit en tout tems & en tous Pays, se jeter dans les Cités qui naissent ou qui s'étendent, sous l'espoir d'y faire fortune. Les grandes familles même du voisinage, Latines, Toscanes & Sabines, qui avoient le dessous dans les guerres civiles, ou que d'autres motifs dégouttoient du gouvernement & du séjour natal, se transportoient avec leurs richesses & leurs cliens dans la nouvelle Cité, où ils étoient as-

lans, & par conséquent plus agréables aux femmes. Or, ce qui rendoit le séjour de Rome si cher aux femmes, y attiroit certainement les hommes d'un certain âge & d'un certain caractère, & la population croissoit toujours d'autant. Il fut convenu entre les Romains & les Latins d'élever, à frais communs, un Temple à Diane. Servius Tullius, dit Tite-Live, liv. 1. c. 45. fit si bien, par ses artifices, & ses fourberies, que le Temple fut bâti à Rome, de préférence à toute autre Cité du Latium. Le vulgaire superstitieux en tiroit de vains pronostics pour l'avenir; mais un avantage certain & présent, c'étoit l'affluence de Peuples, que ces fameux sanctuaires attiroient à Rome.

surés

furé d'être accueilli, & de parvenir aux honneurs. On fait que les Tarquins, qui procurerent de si grands avantages à Rome, étoient sortis de Tarquinie, ville Toscane, qu'ils abandonnerent, lassés de tous les affronts que la Noblesse orgueilleuse du pays leur faisoit essuyer. La famille *Claudia* sortit aussi du Liv. lib. 1.
Plut. in num. pays des Sabins, par rapport aux discordes civiles, & vint s'établir à Rome, suivie, dit-on, de plus de cinq mille parens, amis & clients. Ces événemens, & sur-tout les larcins, les insultes & les courses, dont un ramas d'aventuriers, de vauriens & de banqueroutiers, ne pouvoit guères s'abstenir, durent faire détester les Romains. Mais la haine même qu'ils excitoient, bien loin d'abattre leur Etat, contribuoit puissamment à l'étendre, parce que, dès l'origine, le peuple s'y familiarisa avec les armès, & fut dans la nécessité de se tenir constamment sur la défensive.

Si quelques peuples limitrophes, Toscans, Latins ou Sabins, avoient réuni leurs forces contre Rome, il

n'est pas douteux que celle-ci auroit été promptement détruite & renversée ; mais comme l'intérêt que l'on prend aux dangers & aux pertes d'autrui est communément foible & stérile , les excès des Romains n'armoient que les peuples offensés personnellement. Rarement la ville maltraitée pouvoit - elle soulever , en sa faveur , les Cités de sa Nation , situées à une certaine distance. Ceux d'Arezzo & de Volterre , par exemple , ne s'inquiétoient guere du sort des Veïens , & ceux de Pipernum ou d'Anagni s'embarrassoient fort peu des affaires d'Antium ou de Tusculum ; & lorsqu'enfin , réveillés par la proximité du danger , ils voulurent opposer une digue au torrent , il n'étoit plus temps. Il faut remarquer que les premières hostilités des Romains , & les premières guerres qu'ils eurent à soutenir contre les peuples qui cherchoient à se venger d'eux , les mettoient dans le cas de faire sans cesse des progrès. Outre qu'elles les forçoient de pourvoir efficacement à leur propre sûreté ,

elles étoient encore un aiguillon très-puissant pour leur faire commettre de nouvelles violences & de nouvelles rapines, en leur fournissant le prétexte de se venger à leur tour des offenses qu'ils recevoient de l'ennemi. De-là une progression infinies de petites conquêtes, qui rendirent enfin Rome si puissante, qu'elle pût se comparer aux plus grands Etats d'alentour. Lorsqu'elle étoit battue, ce qui ne pouvoit manquer de lui arriver quelquefois, ces accidens ne faisoient qu'irriter son courage, & l'exciter à de plus grands efforts : elle ne tarδοit pas de réparer ses pertes par des entreprises plus heureuses. Je ne crois pas pouvoir donner une idée plus juste de la fortune de Rome, qu'en la comparant à celle de certains Négocians, qui commencent avec rien, comme l'on dit, & s'enrichissent précisément, parce qu'ils n'avoient rien en commençant. Forcés de vivre d'abord d'industrie, & de mettre successivement à profit toutes les petites sommes qu'ils épargnent, quelque riches

qu'ils deviennent , ils conservent toujours l'habitude de la frugalité & de la parsimonie. Toutes les fois que l'occasion de gagner se présente , ils ne peuvent s'empêcher de la saisir. C'est ainsi que l'on voit des familles ne cesser , pendant long-tems , d'entâsser , jusqu'à ce que d'énormes richesses y introduisent enfin l'oisiveté , la mollesse & l'orgueil , qui les font décheoir peu-à-peu , & les replongent dans l'indigence.

Il est vrai que Rome fut très-bien se ménager des secours & s'en prévaloir : ses voisins , malgré toute l'envie qu'ils lui portoient , furent obligés de faire société d'armes avec elle. Les peuples du Latium divisés , comme nous l'avons dit , en quatre Nations principales , les Volsques , les Eques , les Erniques , & ceux qu'on appella du nom particulier de Latin , étoient perpétuellement aux prises les uns avec les autres ; & si leurs guerres interminables n'alloient pas jusqu'à les épuiser & les détruire , il en résultoit un affoiblissement général , qui faisoit qu'aucun d'eux ne pouvoit ac-

quérir une supériorité tant soit peu durable. Les Romains, toujours mêlés dans ces guerres, volontairement ou par force, en tirèrent deux avantages très-considérables, & qui naissoient des causes mêmes qui paroissoient d'abord leur devoir être fatales. Occupant eux-mêmes une partie du Latium, ils auroient dû, à raison du local, être regardés comme membres de la nation, & faire partie de ce qu'on appelloit l'Etat Latin en général; mais soit à cause de la nouveauté & de la bassesse de leur origine, soit à cause des violences qui caractérisèrent leurs commencemens, leurs propres Annales déposent qu'ils étoient haïs, méprisés & rejetés du corps national; & quoique dans la suite, enflés de leurs succès, ils ayent refusés, par orgueil, de s'unir aux autres peuples, il est certain que dans l'origine, ce fut plutôt par nécessité que par fantaisie, qu'ils firent bande à part. Les autres peuples, au contraire, composant une Nation puissante & nombreuse, pouvoient tous faire cause commune, ou du moins

la plupart pouvoit s'unir d'intérêts. Il est vrai que parmi ces différentes Républiques, d'une seule & même Nation, les jalousies étoient inévitables. Et de-là résultoient deux obstacles à l'aggrandissement & aux conquêtes : l'un par la difficulté de concerter les guerres, de combiner les opérations, & d'élire un Général parmi tant de Communautés distinctes ; l'autre, par l'impossibilité de distribuer la conquête proportionnellement & à la satisfaction de tous les membres de la ligue. Il en résulroit encore que la plupart des Confédérés n'avoient qu'un très-petit intérêt à s'associer aux entreprises les plus importantes. Qu'étoit-ce, en effet, que l'inquisition d'un Bourg ou d'un Château pour les Ombriens ou Toscans en général ? Devant être réparti sur dix ou douze Républiques, il n'en pouvoit échoir à chacune d'elles qu'une très-petite portion, & bien plus petite encore à chaque particulier, entre lesquels il falloit la subdiviser. Et voilà ce qui donnoit aux Romains le plus grand avantage sur

toutes les Républiques limitrophes ou voisines. Premièrement, la direction des guerres qu'ils faisoient en société leur échût presque toujours, parce que si les Bourgs Latins contenoient en général un plus grand nombre d'habitans que le territoire de Rome, & partant levoient plus facilement des troupes que les Romains, ceux-ci néanmoins obtenoient plus aisément le commandement, parce que Rome, en particulier, formoit, sans contredit, une Communauté plus considérable qu'aucun des peuples Latins ou Erniques, dont elle soutenoit ordinairement le parti. D'ailleurs, la moindre augmentation de territoire étoit d'un grand relief pour les Romains, parce que si tous les Citoyens n'avoient pas une portion égale & proportionnée dans la division des terres enlevées aux vaincus, l'inégalité tournoit toujours au profit des Grands & des Nobles, ou de ceux qui tenoient les rênes de l'Etat, ce qui suffisoit pour les animer à d'autres entreprises. Afin de conserver cet avantage

suprême, qui résultoit de l'union & de la concentricité de tous les intérêts, les Chefs du Gouvernement s'opposèrent toujours à la formation des Colonies assez nombreuses & assez importantes pour avoir part au commandement. Le Sénat & le Peuple discuterent spécialement & avec beaucoup de chaleur, ce point de politique, lors de la prise de Veies. Après ce long & mémorable siège, il fut question d'envoyer dans la Place une partie du Sénat

Liv. lib. 5.
c. 24.

& du Peuple. Si cet avis eût passé, il est certain qu'il formoit un obstacle invincible à la future grandeur de Rome, s'il n'eût entraîné sa ruine.

A cet avantage s'en joignit un autre, qui fut peut-être la vraie & l'unique cause de la fortune immense des Romains, quoiqu'en apparence leur condition dût en être pire. Il faut convenir que l'assiette de Rome ne pouvoit être moins propre à la construction d'une Cité grande, forte & régulière. Ce n'étoit ni une plaine que l'on pût entourer de fossés & de murs, ni

un mont fortifié par la nature, au point de pouvoir être gardé & défendu par une poignée de monde. C'étoient six ou huit basses collines, fort près l'une de l'autre, & dont l'espace, praticable sur chacune d'elle, n'étoit ni suffisant pour une peuplade nombreuse, ni facile à défendre contre ceux qui se seroient établis sur les autres. Enfermer d'abord toutes ces collines dans une seule enceinte, eût été une entreprise folle, & d'autant moins concevable, qu'un million d'habitans eût à peine garni un tel espace; & quoique les Romains se fissent du Mont Capitoie une espèce de Château ou de Citadelle, le Sénat & le Peuple comprirent bientôt que le courage des Citoyens étoit l'unique rempart qui pût le défendre. Aussi, dès les premiers mouvemens de guerre, ils envoyoient sur-le-champ les armées combattre en rase campagne; ils sentoient combien il étoit important d'aller chercher l'ennemi avant qu'il s'approchât des portes. La *couarde* populace étoit toujours tentée d'abandonner cette Ville,

Liv. lib. 5.
c. 51.

& d'aller s'établir dans quelque autre Cité plus sûre & mieux fortifiée. Rome , prise par les Gaulois , & délivrée avec tant de peine , avoit tellement effrayé la multitude , qu'il fallut tout l'ascendant du vaillant & immortel Camille pour la contenir & la rassurer. Les Chefs de l'Etat , connoissant mieux leurs véritables intérêts , & déterminés à ne jamais abandonner le premier Siège de la République , tinrent toujours l'ennemi le plus loin des murs qu'il fût possible ; & c'est sur ce plan qu'ils travaillèrent , sans relâche , à reculer les frontières.

Il est certain qu'une armée composée de Citadins , comme sont ordinairement celles des petites Nations , songe toujours aux postes avantageux , qu'elle peut gagner en cas d'événement ; & si le soldat sent derrière lui des rochers ou des places fortes , au premier désordre il prend aisément la fuite. Au contraire , le défaut d'asyle , ou la foiblesse des ressources , rend les armées fermes & inébranlables sur-le-champ

de bataille. J'estime que le plus judicieux éloge, que le fameux Commentateur de la première Décade de Tite-Live ait fait de la politique des Romains, est d'avoir observé qu'ils rendirent leurs troupes excellentes pour les batailles en plein champ, attendu que de toutes les opérations militaires, les batailles rangées sont les plus décisives. Il faut cependant faire attention que toutes les armées commandées par les Romains, & généralement tous les Peuples qui habitoient des Bourgs, comme les Latins & les Samnites, étoient dans le même cas, & c'est probablement ce qui leur donna, dans la guerre, cette supériorité sur le reste de l'Italie. N'ayant les uns & les autres, pour bastion & pour tranchée, que la bravoure, le travail & l'industrie, ils devinrent nécessairement très-forts & très-adroits dans les batailles rangées (1). C'est peut-être à cela qu'ils dûrent aussi l'usage

(1) *Quâ pugnandi arte (in aciem) Romanus excellat*, Liv. lib. 3.

particulier de fortifier leurs camps, qui formoient, pour-ainsi-dire, des citadelles portables sur toutes les frontières. Les Romains, dont l'établissement étoit plus moderne, purent profiter des exemples d'autrui, s'approprier les méthodes avantageuses, & les faire pratiquer chez eux avec plus de vigueur. Un préjugé superstitieux, dont ils firent, par nécessité, la Loi fondamentale de leur gouvernement, augmentoit encore la force des leçons qu'ils prenoient des autres peuples. C'étoit une opinion répandue généralement, que le Dieu Terme, des Romains, ne s'arrêtoit jamais : on voit bien que cela étoit imaginé tout exprès pour relever le courage des soldats dans un désastre, & leur faire regarder comme infâme, toute paix qui ne seroit pas avantageuse. Une ville mal fortifiée, & nullement en état de soutenir un siège, ne fut-ce que par la disette d'eau, étoit évidemment perdue sans ressource au moindre signe de foiblesse, & voilà la véritable origine du génie conquérant des Romains, & de leur

intrépidité dans les défaites. Il n'est pas douteux que les premiers succès dûrent enfler prodigieusement le cœur de ce Peuple grossier & idiot, & lui inspirer, pour les guerres suivantes, le courage le plus opiniâtre. La sûreté ayant fait cesser ensuite le besoin de conquérir & de reculer les frontieres, il fut remplacé par l'ambition des Grands & des Magistrats, lesquels, par avarice, ou par émulation de gloire, poussèrent constamment le Peuple à des entreprises nouvelles, & les soutinrent vigoureusement, soit par une certaine férocité, que l'habitude avoit tourné en nature, soit pour ne point paroître dégénérés de leurs ancêtres. Voici donc en peu de mots l'Histoire des Romains, & je soutiens qu'il n'y en a pas d'autre (1). Ils furent, dans le principe,

(1) Ce que dit M. de Montesquieu au Chapitre 18 de *ses considérations sur la grandeur & décadence des Romains*, me paroît assez vague. Je n'y vois qu'une assertion plus spécieuse que satisfaisante. » Voici, dit-il, en un mot, l'Histoire des Romains. Ils vainquirent tous les Peuples

guerriers & conquérans par nécessité. Leur génie belliqueux se soutint par l'habitude & par la force des premières impressions ; il en résulta, je ne fais quelle vertu mâle & féroce, qui forma le caractère national ; les vices des particuliers, l'ambition, l'avarice & l'envie tinrent ensuite lieu de vertu, & produisirent les mêmes effets, jusqu'à ce qu'enfin, subissant le sort commun à tous les Empires, celui des Romains s'écroula sous le poids de sa propre grandeur.

Quoi qu'il en soit, les Romains eurent une peine infinie à prendre le dessus ; je ne dis pas seulement en Afrique, en Macédoine & en Asie, ce qui n'étoit pas difficile

» par leurs maximes ; mais lorsqu'ils y furent parvenus, leur République ne put
 » subsister, il fallut changer de gouvernement ; & des maximes contraires aux
 » premières, employées dans ce gouvernement nouveau, firent tomber leur grandeur. » Mais quelles furent ces maximes ? Quand & comment les Romains les adopterent-ils ? C'est ce qui ne me paroît point suffisamment expliqué par le célèbre Président,

après la conquête de l'Italie ; mais ces petites Nations Italiennes leur coûtèrent, elles seules, cinq cents ans de fatigues & d'efforts : & si l'on attribue certains succès des Romains à la nature du pays, ou à la nécessité, mere de l'industrie & de la valeur, il faut avouer aussi qu'une grande partie fut l'ouvrage de la fortune, ou plutôt de cette Providence impénétrable, qui abaisse les plus fiers Potentats, & élève quelquefois les êtres les plus vils à nos yeux. Il est certain que quatre cents ans après la fondation de Rome, ou, si l'on veut, après le tems auquel on rapporte communément son commencement, les Romains étoient bien loin d'aspirer à l'empire du Monde, & même de l'Italie ; ils ne pouvoient pas seulement se regarder comme les Principaux de la Nation Latine, & il y a grande apparence, que leurs possessions ne s'étendoient, d'une part, que jusqu'à Saint Marin, & du côté de la Toscane jusqu'à Viterbe (1). Mais

(1) C'est ce qu'on doit évidemment in-

un événement qui, de sa nature, ne paroïssoit avoir aucun rapport avec les affaires de Rome, leur ouvrit, contre toute vraisemblance, une carrière plus vaste, & les mit dans le cas de faire des conquêtes plus importantes.

CHAPITRE II.

De la guerre entre les Romains & les Samnites, & de quelques particularités qui l'accompagnèrent.

LES Sidicins, petite Nation de l'Aufonie, située entre le Latium,

férer des septieme, huitieme & neuvieme Livre de Tite-Live, où, parmi d'autres faits, il est dit expressement, qu'après l'an quatre cent de Rome, les Latins tenoient leurs Dietes générales dans la forêt sacrée, appelée *Ferentina*, où l'on croit qu'est aujourd'hui Saint-Marin; *Cluvier*, p. 915. Et que les Toscans tenoient également leurs Assemblées ou Parlemens dans le temple de Volturne, qui, certainement, ne pouvoit être fort éloigné du lieu où est aujourd'hui Viterbe; puisqu'il étoit situé entre Bolsene, Cere, Tarquinie, Falere & Veies. *Idem*, 564.

le Samnium, & la Campanie, furent attaqués par les Samnites, on ne fait pas trop pourquoi. Ne se croyant pas en état de résister, ils réclamèrent l'appui des Campaniens & l'obtinrent. Les Samnites, montagnards endurcis aux fatigues, & faisant très-peu de cas des habitans de la plaine; indignés d'ailleurs de voir les Campaniens prendre entr'eux le parti des Sidicins, saisirent cette occasion pour se porter en droiture dans le riche pays de la Campanie. Ces hommes efféminés, dont le destin étoit de passer à jamais sous le joug étranger, n'imaginèrent pas seulement pouvoir faire face à la terrible Nation des Samnites; ils implorèrent, sans délai, le secours des Républiques voisines du Latium, qui seules pouvoient les défendre. Mais les Peuples du Latium, affoiblis par différentes batailles perdues contre les Romains, se trouvoient hors d'état d'entreprendre une guerre nouvelle contre les Samnites. Les Campaniens prirent donc le parti d'envoyer des Ambassadeurs à Rome, chargés d'abord de demander des secours

sous le titre d'alliance , & avec des pouvoirs secrets pour faire de plus grandes offres , en cas que les premières demandes fussent rejetées. Les Romains étoient alors alliés & amis des Samnites ; soit par respect pour la Justice & pour la foi publique , soit qu'ils eussent pénétré la commission secrète des Envoyés de Capoue , soit que par un manège , familier à tous ceux qui sentent le besoin que l'on a de leur appui , ils affectassent de la résistance pour en tirer de plus grands avantages , ils déclarerent ne pouvoir point se liguier contre les Samnites , attendu l'alliance & l'amitié qui subsistoient entr'eux. Les Ambassadeurs , usant alors du pouvoir qu'ils avoient reçu , livrerent les Campaniens & leur pays à la discrétion des Romains. Si vous ne voulez pas nous défendre , en qualité d'amis & d'alliés , dirent-ils , regardez nous , dès ce moment , comme vos sujets , & défendez des possessions dont nous vous abandonnons la souveraineté. Il faut convenir que le remède étoit violent , & dicté évidemment par

cette rage si commune entre deux Nations voisines & rivales. Les Campaniens ne se mettoient point à l'abri de la violence des Samnites, ils ne faisoient qu'attirer dans leur Pays un Patron dangereux, dont la protection ne pouvoit être gratuite. L'accord le plus défavantageux avec les Samnites eût été bien moins fatal aux Campaniens, que cette prompte tradition de leurs Pays & de leurs personnes. Mais ce n'est pas le dernier, ni peut-être le premier exemple des conseils précipités & funestes que suivent les Républiques, quand elles sont aigries par les hostilités, & aveuglées par une haine fanatique contre leurs voisins. Cependant les Romains, si rigides Observateurs de la foi publique, lorsque la violation ne procuroit que peu ou point d'avantages, ne poussèrent pas la délicatesse, jusqu'à demeurer fideles au pacte qui les lioit avec les Samnites. Leurs scrupules disparurent devant l'acquisition d'une si belle contrée, qui valoit pour le moins tout ce qu'ils avoient rogné sur la Toscane

& le Latium, pendant l'espace de quatre siècles. Voici donc deux Peuples, également ambitieux & guerriers, qui vont se porter les plus rudes coups. Quel que soit le vaincu, sa chute doit ébranler tous les autres Etats d'Italie. La guerre dure soixante-trois ans, en y comprenant de très-courtes treves, & avec des succès si divers, que les Samnites, qui succomberent à la fin, s'étoient vus sur le point d'abattre, pour longtemps, la puissance de Rome. Ils n'avoient que deux partis à prendre aux Fourches Caudines, passer au fil de l'épée les Légions Romaines, ou les renvoyer généreusement & sans leur faire aucun affront, comme le sage Erennius Pontius le conseilloit. Ils préférèrent follement un parti mitoyen, qui fut d'accorder aux soldats Romains la vie & la liberté, en les couvrant d'opprobre & d'ignominie. Cette faute ne fut pas moins fatale aux Samnites eux-mêmes, qu'aux autres Etats d'Italie. Ils mirent les Romains, qui se voyoient à deux doigts de leur perte, dans le cas de se relever, & de

parvenir à la suprématie. Le poids de cette guerre, immense par lui-même, & qui paroissoit au-dessus des forces de Rome, étoit encore augmenté par d'autres embarras non moins fatigans. Les Peuples considérés avoient deux inconvéniens à craindre, le premier, d'être enveloppés dans la ruine des Romains, en cas que les Samnites fussent vainqueurs, comme il y avoit grande apparence; l'autre de voir les Romains devenir trop considérables en Italie, supposé que les secours de leurs Alliés les missent en état de triompher. En conséquence, la plupart rompirent les Traités d'amitié & d'alliance faits avec les Romains. Les Latins sur-tout, qui ne regardoient qu'avec des yeux d'envie, Rome, devenue presque une Cité principale & maîtresse, ou peu s'en falloit, de leur pays, crurent la circonstance très-favorable pour humilier les Romains, ou du moins pour obtenir part aux honneurs de la République. Ils députerent donc à Rome, pour demander au Sénat, qu'à l'avenir l'un des Consuls fût

* Le texte
portegli ac-
cordi padri,
 sans doute
 par allusion
 au *Patres*
conscripti.

Liv. lib. 7.
 p. 100.

Liv. lib. 8.
 p. 117.

tiré de la Nation Latine. Mais ces *Peres madrés* * tenoient déjà, invariablement, pour l'indivisibilité de l'Etat; & les victoires nouvellement remportées sur les Erniques inspiroient tant de présomption aux Romains, qu'ils n'avoient garde de plier devant un Peuple, qu'ils étoient déjà en possession de traiter supérieurement. La demande des Latins fut donc rejetée avec indignation & dédain. Rome eut le courage ou la témérité, de combattre à la fois deux Peuples, dont l'un avoit des forces supérieures aux siennes, & l'autre étoit pour le moins son égal. Mais ne fait-on pas que les difficultés & la détresse enfantent des prodiges. C'est au milieu des plus grands périls que l'orgueil s'irrite & s'enflamme. Deux ou trois incidens donnerent du relief aux armes Romaines dès le début de cette guerre. Le commandement des troupes destinées contre les Latins échut à Marcus Manlius, qui fit battre & décoller impitoyablement un fils honnête & vertueux, parce qu'entraîné par une de ces circon-

tances qui sont hors de toutes les regles, il avoit attaqué & vaincu, An de Rome
430.
 contre les ordres de son pere, un escadron ennemi. Quelques années après, Papyrius Cursor, créé Dictateur contre les Samnites, homme dur & impérieux, & non moins ambitieux qu'inexorable, n'exempta qu'à peine des verges & de la hache, le vaillant Quintus Fabius, commandant sous lui la Cavalerie, ou son Lieutenant Général. Cependant Quintus n'avoit commis d'autre crime que celui de combattre sans ordre, & de remporter, en l'absence de Papyrius une victoire importante. On ne sauroit croire combien ces deux exemples, plus recommandables par les suites, que louables en eux-mêmes, contribuèrent à l'affermissement de la discipline militaire. Rien n'étoit plus essentiel, sur-tout dans une guerre où Rome hasardoit son existence. Dans An. 440.
 le même tems la hauteur intraitable & l'excessive ambition d'Appius Claudius, qui sembloit vouloir bouleverser tous les ordres de la Cité, en augmenta les forces intérieures fort

à propos ; c'est-à-dire au moment de cette double guerre , dans laquelle Rome s'épuisoit par ses prospérités mêmes & par les victoires. Cet Appius , devenu vieux & peu propre à la guerre , s'obstinoit à exercer les emplois civils , afin de disputer encore , en ce genre , de réputation & de crédit. Il vouloit tout réformer , & bravant la haine & l'envie de ses égaux , de la Noblesse & du sénat , il remplit la Cour d'hommes obscurs & avilis , ce qui rendit , aux Etrangers & aux Plébéiens , l'espoir de s'ennoblir , aux esclaves celui d'avoir un jour part au gouvernement , & augmenta par conséquent , dans la Ville , la population , le mouvement & l'activité (1). Le Censeur Appius , au moyen de cette popularité extrême

(1) *Appius Claudius in censura libertinos quoque in Senatum legit : Herculis Sacerdotes pretio corrupit , ut sacra herculeas servos publicos edocerent. . . . viam usque Brundisium lapide stravit. . . . Anienem aquam in urbem induxit , censuram solus omni quinquennio obtinuit , Sext. aur. de vir illustr. c. 34.* Voyez aussi Tite-Live. l. 9. c. 29.

& inouïe dans la Maison Claudia, fit achever un aqueduc prodigieux, ainsi que la fameuse voie qui porte encore son nom. On peut considérer ces deux ouvrages comme l'essai des embellissemens de Rome. Ces monumens ont mis le nom d'Appius Claudius au-dessus de celui de tous les Capitaines qui combattirent dans la guerre du Latium & du Samnium; & il est certain que la construction en fut très-avantageuse à Rome, qui n'étoit, pour-ainsi-dire, qu'ébauchée. La circulation y devint plus libre & la subsistance moins pénible.

CHAPITRE III.

Progrès des Romains; Révolutions dans les affaires d'Italie, après la guerre des Samnites.

LES conquêtes des Romains, ou plutôt la réputation qu'ils s'étoient faite dans la partie orientale de l'Italie, les connoissances militaires

qu'ils poussèrent si loin pendant la guerre des Samnites, augmentèrent considérablement leur puissance. Ils furent d'abord beaucoup plus en état de résister, & purent bientôt après imposer le joug aux Ombriens, aux Toscans & aux Gaulois Cisalpins. Telle étoit même la certitude & la vitesse de leur marche, que peu d'années après qu'ils eurent porté leurs armes hors du Latium, ils touchoient déjà au moment de soumettre toute l'Italie à leur obéissance, quand un nouvel orage, parti de l'extrémité de la grande Grece, les repoussa dans leurs anciennes limites, & leur fit craindre même de ne pouvoir les conserver. Dans le cours de cette guerre, où l'on vit les Samnites, ensuite les Lucaniens, & successivement tous les Peuples de la contrée se soulever contre les Romains, Tarente ne se déclara point. Peut-être avoit-elle été secrètement un des principaux mobiles; mais elle conserva toujours les apparences de la paix & de la neutralité, à l'égard des deux Nations belligérantes. Elle attendoit

au sein du repos, des plaisirs & des fêtes, quel seroit le sort de cette guerre. Cependant les Samnites chanceloient; les Tarentins commencèrent à craindre pour leurs propres Etats, & ne voulurent pas rester à la discrétion du Vainqueur. Ils envoyèrent donc des Ambassadeurs à l'un & à l'autre Peuple, pour tâcher de les ramener à la paix. Ils menacerent même les Romains d'une nouvelle guerre, s'ils n'évacuoient le pays. Mais ceux-ci, qui avoient presque dompté & soumis les fiers Samnites, se moquerent des Tarentins, plus riches que valeureux. Dans ces entrefaites, un vil artisan souleva le Peuple de Tarente, & plusieurs navires Romains étoient déjà pris & coulés à fond, que l'on ne se doutoit presque pas à Rome qu'il y eût aucune hostilité de ce côté-là. Mais les outrages que la fureur de ce Peuple fit essuyer aux Ambassadeurs Romains, envoyés pour demander raison de tout ce qui venoit de se passer, leverent tous les doutes. Rome comprit qu'il ne falloit plus

songer à la réconciliation ni à la paix. Les Tarentins, selon leur usage de soudoyer des Capitaines étrangers, chargerent Pyrrhus de la conduite de cette guerre. Ce Roi, dont les Etats étoient fort bornés, alloit volontiers exercer chez les autres son ambition & son génie entreprenant. L'Italie vit peut-être alors, pour la première fois, ce que peuvent l'autorité & la réputation d'un Chef unique, sur tout en matière de guerre, & par conséquent, combien la Monarchie a de grands avantages sur les autres formes de gouvernement. Pyrrhus, qui n'avoit aucun des droits de la pleine Souveraineté, & qui n'étoit au fond qu'un soldat de fortune, & un simple Capitaine à la solde d'une République, jetta bientôt l'alarme & la terreur dans un Etat, déjà très-vaste & affermi sur d'anciens fondemens, par des victoires récentes. Outre les Tarentins, on vit les Lucaniens, les Bruttiens & les Samnites se ranger sous les ordres de Pyrrhus. Les derniers, quoiqu'abattus & prodigieusement affoiblis par tant de défaites, de-

vinrent , sous ce Général , plus terribles aux Romains , qu'ils ne l'avoient été , peut-être , avant leurs désastres. Mais si les Samnites & leurs adhérens étoient animés contre les Romains , de la haine la plus opiniâtre , ceux-ci , enorgueillis par des succès multipliés , opposèrent l'intrépidité à la fureur , & résolurent forrement de conserver le fruit de leurs victoires. Les Romains sentoient fort bien , que la moindre cession de leur part alloit faire prévaloir Pyrrhus & le substituer à la conquête de l'Italie ; pour se la réserver , ils s'opiniâtrèrent à ne vouloir entendre aucune proposition , que Pyrrhus n'eût probablement évacué l'Italie , & repassé la Mer.

Ce fut , sans doute , la divine Providence , dont les voies sont aussi multipliées qu'impénétrables , qui voulut accorder aux Romains précisément les deux hommes qu'il leur falloit dans des conjonctures aussi scabreuses. Pyrrhus , non moins rusé que vaillant , n'auroit pas manqué de conquérir , avec l'or & les présens , ce qu'il ne pouvoit em-

porter avec le fer & les armes ; & sans l'austere vertu de Fabricius & de Curius Dentatus , Rome étoit perdue , toute l'Italie même passoit sous le joug de ce Prince étranger. Mais , ce qui n'est pas moins surprenant , c'est que des personnages si vertueux aient eu si peu d'imitateurs , & que ce soit précisément à cette époque que finit la frugalité romaine. Cinq cents ans de modération & de sobriété ne purent empêcher l'abus des richesses introduites à Rome par la prise de Tarente. Cependant les Romains n'étoient point encore sortis de l'Italie ; ils n'avoient fait aucune expédition sur mer , excepté quelques courses , à la manière des Pirates , telles qu'en faisoient alors tant d'autres Républiques Italiennes & Grecques. Mais une aventure assez semblable à celle des Capouans , rapportée un peu plus haut , ouvrit aux Romains une route nouvelle pour arriver à la grandeur. Il faut même convenir que leurs forces maritimes rendirent l'Etat de l'Italie plus stable , & qu'elles y amenèrent l'abondance , en éta-

blissant la communication avec de nouveaux greniers.

Dans le tems (ou environ) que la guerre de Pyrrhus finit en Italie, certains soldats Campaniens, connus dans les histoires de Sicile & de Rome, sous le nom de Mamertins, avoient été envoyés en garnison à Messine. Ces Défenseurs, devenus tyrans, voulurent jouir, sans obstacle, des richesses, des femmes, & de la jeunesse de Messine. Ils comploterent à cet effet, & ayant tué les Chefs du gouvernement & les Principaux de la Ville, ils se mirent à la saccager, comme si elle eût été prise d'assaut, s'appropriant tous les effets, massacrant une partie des Citoyens, & abusant de l'autre au gré de leur fureur. Cependant assiégés & vivement pressés par le Roi Hiéron, avec lequel, aucun des Etats de Sicile ne pouvoit se comparer, ils étoient sur le point de porter la peine de la plus atroce des trahisons. Déjà même ils délibéroient sur les moyens de se soustraire à la vengeance. Ils balançoient entre Carthage & Rome; enfin, ils

Polyb. lib.

envoyèrent des Ambassadeurs aux Romains, offrant de leur remettre Messine, s'ils vouloient se hâter de la délivrer. Les Romains, qui, peu d'années auparavant, avoient puni sévèrement leurs propres soldats pour un attentat pareil, commis contre les habitans de Reggio, ne rougirent point d'accorder leur protection à cette bande de scélérats, qui leur offroient une si belle occasion d'entrer en Sicile, & d'arrêter les progrès des Carthaginois. Cette expédition coûta beaucoup de sang aux Romains, & fut l'origine de cette haine implacable qu'ils conçurent contre Carthage. La première guerre Punique fut la conséquence immédiate des opérations de Rome en faveur des Mamertins; mais elle en recueillit les fruits plusieurs années après. C'est par-là qu'elle devint Maîtresse, ou peu s'en falloit, des riches & fertiles isles de Sicile & de Sardaigne, lesquelles, à cette époque, firent partie de l'Italie.

Cependant, la plupart des Etats d'Italie étoient encore libres, en

effet, ou ne portant le joug des Romains que sous le nom d'Alliés & d'amis, ils étoient disposés à le secouer toutes les fois que l'occasion s'en présentoit. Mais le nom de Rome devint si grand dans ces guerres lointaines soutenues avec tant de constance contre les Africains, & terminées enfin avec avantage, qu'il imprimoit la terreur à toutes les Nations voisines, & les retenoit dans l'obéissance. Ces peuples regardoient les Romains, sinon comme leurs Maîtres, du moins comme des Supérieurs dont l'amitié leur étoit honorable. Ils les suivirent & les seconderent dans leurs expéditions, par considération & par respect. Un mouvement que firent alors les Gaulois Transalpins, unis aux Liguriens, consumma l'autorité que les Romains commençoient à prendre sur les autres Peuples d'Italie. Il faut toujours se rappeler qu'alors ce nom d'Italie embrassoit à peine la moitié des Provinces qu'il comprend aujourd'hui. La plupart des Peuples d'Italie, étant donc accoutumés à regarder les Gaulois comme

les ennemis communs de la Nation, se firent moins de peine de joindre leurs forces à celles des Romains, de marcher sous leurs enseignes, & de se mettre ainsi authentiquement sous la direction & la dépendance de Rome. Cette guerre contre les Gaulois, qui parut d'abord terrible & périlleuse, fut terminée heureusement au bout de quelques années. Ce qui fut ajouté aux Etats de la République ne mérite pas cependant beaucoup d'attention ; & quant à l'or, extrait des dépouilles de l'ennemi, on savoit déjà, par expérience, qu'il n'étoit pas suffisant pour rendre un Etat infiniment supérieur aux autres. Mais une circonstance essentielle de cette expédition, c'est le dénombrement des Nations qui y contribuèrent, & la connoissance que prirent les Romains de leurs forces actuelles. Cette armée de six cents mille hommes, dont nous avons parlé dans le premier Livre, fut mise sur pied dans cette occasion. C'est néanmoins contre cette multitude effroyable qu'Annibal ose marcher, n'ayant

pas plus de vingt mille hommes, du moins à la descente des Alpes. Il est vrai qu'à son arrivée, tous les Gaulois, Transalpins & Cisalpins, se révolterent. Les Insubres se joignirent spécialement aux troupes Carthagoises, & après les fameuses batailles de Trébie, de Trasimene & de Cannas, les Samnites, les Campaniens, les Lucaniens, les Bruttians, en un mot, la plus grande partie des Confédérés, ou Sujets des Romains, furent à la dévotion des Carthagois. Les Capouans, entr'autres, se flatterent, non-seulement d'égaler les Romains, mais de les surpasser. Ils comptoient subjuguier l'Italie par les armes de l'Afrique, & rester les maîtres après le départ d'Annibal. Mais, la fortune, qui fit balancer quelque tems l'Italie entre Annibal & Rome, ayant retiré sa faveur, l'intrépidité ou le destin des Romains, les délivra bientôt de cet ennemi, qui fut contraint de s'en retourner en Afrique; ils furent même plus puissans que jamais, & devinrent maîtres absolus de l'Italie.

Polyb. lib.
2. P. 127.

CHAPITRE IV.

Etat politique de l'Italie, après qu'elle fut subjuguée par les Romains.

TOUTES les Nations soumises à la domination des Romains, n'étoient pas dépendantes au même degré. Les unes se gouvernoient, comme auparavant, par leurs propres Loix. Les autres suivoient des Loix mixtes, ainsi que les Colonies : elles se conformoient en partie au droit particulier des Romains & conservoient en même-tems quelques-unes de leurs Loix & Coutumes, avec les mêmes institutions qu'elles avoient étant libres ; & celles-là s'appelloient communément Municipales, attendu que les Cités qui portoient le nom de Colonies étoient composées, en effet, d'anciens habitans & de nouveaux colons envoyés par les Romains. Mais les Cités municipales, ainsi que les Colonies, étoient gouvernées, quant

A Gill. lib.

16. c. 13.

Sigon. de

jure ital. lib.

2. c. 7.

Gruch. de

Comit. Rom.

lib. 2.

Maffei Ve.

rone illustr.

lib. 5.

au civil, par des Magistrats élus par la Communauté même, ou par un Conseil public; qu'on appelloit Sénat ou College de Décurions. Il y avoit une troisieme classe de cités, dont la condition étoit pire. Cette classe comprenoit, & les villes qui n'ayant pu se gouverner par elles-mêmes, à cause des dissensions domestiques, demanderent, à l'exemple de Capoue, des Magistrats & des Loix aux Romains, & celles qui n'ayant pu obtenir la paix à des conditions moins dures, perdirent tous leurs droits, & furent réduites à la condition de Province conquise, sous le gouvernement d'un Magistrat envoyé de Rome; & les unes & les autres étoient appellées Préfectures. Cependant, quoique le droit civil ou privé des Villes municipales, Colonies & Préfectures différât plus ou moins, leur condition étoit égale, en ce que, pour le général & pour le particulier, elles devoient dépendre de Rome, à je ne fais combien d'égards. Je ne parle pas de l'obligation de contribuer aux armemens de Rome.

par un nombre quelconque de fantassins & de cavaliers ; de fournir même , selon les circonstances , des vivres , de l'argent , & autres choses nécessaires à la guerre ; ces charges , quand les rapports sont observés , sont les moindres qu'un Souverain puisse imposer à ses vassaux. Je n'examinerai pas même si elles ne supportoient pas en outre des taxes & des impositions de quelqu'autre espece. Il suffira de dire qu'en mille manieres, chaque Communauté, & chaque Italien en particulier , devoient être sous la dépendance des Citoyens Romains. Ceux-ci partageoient exclusivement entr'eux , la souveraineté , & dispofoient par conséquent de tout ce qui peut intéresser & tourmenter ; ils protégeoient les uns , persécutoient les autres , & faisoient le bonheur ou le désespoir des sujets. Cette dépendance des Italiens étoit d'autant plus triste , que le poids en augmentoit sans cesse. Le gouvernement de Rome devenant de jour en jour plus populaire , le dernier Plébécien s'estimoit , avec raison , fort au-dessus du plus illuf-

tre Patricien des autres Cités, soit parce qu'ayant voix active & définitive dans les élections & dans la législation, le Plébéien concouroit, du moins indirectement, aux décrets concernant la guerre & la paix; soit parce que les dignités de la République, devenant insensiblement communes au peuple, tout homme de la lie, tant soit peu hardi & remuant, pouvoit, à la faveur des circonstances, devenir Tribun, Préteur, Consul, Général des armées, & réunir, par conséquent, tous les moyens de faire le bien & le mal, comme le plus grand Roi. On comprend aisément combien les Italiens desiroient fortement d'être associés à de si beaux droits. A mesure que l'empire de Rome s'étendoit, les peuples devenoient plus avides du droit de Cité; & à dire vrai, les raisons de le demander & d'y prétendre augmentoient dans la même proportion; puisque Rome ne fit des conquêtes hors de l'Italie qu'avec les bras des Confédérés Italiens, dont les secours formoient plus de la moitié des armes Romaines.

nes (1). Mais plus les Etats de Rome s'agrandissoient, plus les Romains devenoient dédaigneux, altiers & difficiles à communiquer cette portion de la Souveraineté à des peuples qu'ils regardoient comme leurs sujets & leurs esclaves. Les justes prétentions des Alliés n'étoient point inconnues. Les Grands de Rome, intéressés à ne pas laisser croître le nombre de leurs compétiteurs, & à ne pas souffrir que l'autorité tribunitienne, déjà prédominante, se fortifiât encore de cette troupe de Citoyens adoptifs, mettoient tout en œuvre pour ôter aux peuples d'Italie le desir & l'espoir de devenir Romains. Aussi avoit-on recours à toutes sortes de moyens. Quand on ne pouvoit obtenir le droit de Cité, légitimement & dans les regles, on employoit l'artifice & la ruse. Plusieurs se faisoient esclaves d'un Citoyen Romain, sous la

Liv. lib. 23.
c. 22.

(1) *Petebant enim eam civitatem, cujus imperium armis cuebantur, &c. Duplici munere se militum, equitamque fungi, &c. Vell. Paterc. lib. 2.*

condition expresse d'obtenir , au terme convenu , la bourgeoisie avec la liberté. D'autres restoient pendant quelque temps à Rome à la faveur d'une fausse origine, d'un nom déguisé, ou de quelque artifice semblable , & se faisoient inscrire dans le dénombrement du Censeur. Attendu que les Citoyens de certaines villes privilégiées , comme celles du Latium (1) , obtenoient plus facilement le droit de Cité, les habitans des autres Villes d'Italie s'y transportèrent en foule. Ces détours produisirent une infinité de titres litigieux. Les Tribunaux de Rome retentissoient des débats qu'occasionnoit la vérification. Il arriva même que tel qui avoit obtenu , non-seulement le droit de Cité, mais encore le Consulat, comme Perpenna, fut convaincu d'usurpation & dé-

(1) Le Droit du *Latium*, si fameux aux septieme & huitieme siècles de Rome, étoit, pour le dire en deux mots, un droit de bourgeoisie du second Ordre, tenant à-peu près le milieu entre les Sujets de Rome & les Citoyens. Voyez, *Sigon. de Jure Italio*, & *Gruch. de comit. roman. lib. 1.*

gradé, ce qui répandoit l'incertitude & la confusion dans toute l'Italie, & aggravoit la triste condition des Villes municipales, parce qu'outre l'embarras que formoient, dans l'administration de la justice, tous ces prétendus privilèges de bourgeoisie Romaine, par lesquels on tâchoit de se soustraire aux Ordonnances, les terres se dépeuploient généralement par le départ d'une partie des habitans, qui se dépaysoient, afin de se rapprocher de Rome pas à pas, & de pouvoir enfin se faire inscrire au nombre des Citoyens. Les Communautés en étoient par conséquent plus grevées, & les charges publiques n'en devenoient que plus pesantes. Les Samnites envoyèrent un jour des Ambassadeurs au Sénat, pour se plaindre de l'émigration de leurs habitans. Ils exposèrent, qu'au moyen de ces privilèges, qui facilitoient l'obtention du droit de Cité, on comptoit plus de quatre mille familles du Samnium établies à Fregelles, sans parler des autres Cités latines. Le Sénat tourmenté par les plaintes des

Municipaux , fatigué par le désordre même , & peiné d'ailleurs de voir le droit de bourgeoisie devenir si commun & si fort abusif , cherchoit vainement les moyens d'y remédier. Enfin , les discordes éternelles entre le peuple , ou plutôt entre les Tribuns & le Sénat , après avoir causé une infinité de révolutions intestines dans la République , furent encore l'origine d'une révolution générale dans toute l'Italie.

CHAPITRE V.

*Négociations , Guerres & Révolutions ,
par lesquelles les Peuples d'Italie
acquirent le droit de Cité Romaine.*

UNE des innovations que Caius Gracchus , à l'imitation de son frere Tiberius , essaya d'introduire pendant son Tribunat orageux , fut d'admettre les nations Italiennes au droit de bourgeoisie , & d'en étendre la concession jusqu'au pied des

Alpes (1). Mais accablé par la faction des Patriciens , & la plupart de ses projets avec lui , celui-ci s'évanouit. Marcus Drusus s'étant fait élire Tribun du peuple , pour soutenir & défendre les Grands , contre lesquels le Consul Philippe , totalement populaire , s'emportoit violemment , imagina de fortifier son parti , en remplissant la place d'une troupe nouvelle. En conséquence , il offrit aux peuples du Latium , & de toute l'Italie , le droit de bourgeoisie , avec la faculté de voter dans les Comices. Il y avoit alors un puissant Italien du pays des Marses , appelé Popedius Silon , qui , d'abord principal de sa nation , devint bientôt chef de tous les autres peuples , prétendans au droit de bourgeoisie Romaine. Silon allant à Rome , suivi d'une multitude , armée sous cape , fut rencontré par Cneius Domitius , noble Romain. Celui-ci demande , chemin faisant , où va cet essain. Nous

Fréh. lib.
71. c. 30. 31.

(1) *Dabat civitatem omnibus italicis : extendebat eam pene usque ad Alpes.* Vell. Paterc. lib. 2.

allons à Rome, répondit Popedius, appelés par les Tribuns pour prendre possession du droit de bourgeoisie. Alors Domitius lui représente avec douceur, qu'il vaudroit infiniment mieux attendre de la libéralité & de l'indulgence du Sénat le privilège offert par un Tribun violent & séditieux, & qu'outre que la tentative pourroit très-bien être vaine, la possession n'en seroit jamais assurée ni tranquille. Popedius, ébranlé par ce discours, retourna sur ses pas avec toute sa suite, se flattant que le Sénat alloit s'occuper en effet des satisfactions que lui & ses adhérens attendoient. Dans ces entrefaites le Tribun Marcus-Drusus périt au milieu des embûches de ses ennemis, & les Italiens s'aperçurent bientôt qu'ils s'étoient nourris de fausses espérances. Non-seulement les peuples n'arrivoient point au terme désiré, mais tous les troubles de Rome, plus fréquens alors & plus terribles que jamais, n'aboutissoient qu'à constater l'aversion des Romains pour ces sortes de demandes. Un certain Quintus-Va-

rius , homme de néant , mais assez beau parleur , proposa & fit passer une loi , qui déclaroit ennemi de la Patrie quiconque auroit promis la Bourgeoisie aux peuples confédérés , & ordonnoit de lui courir *sus*. Les Chevaliers Romains furent les instigateurs & les promoteurs de cette Loi. Leur objet étoit de tourmenter les Patriciens & les Grands , & de faire croire que c'étoit de leur consentement que Drusus avoit excité les peuples à solliciter le droit de Cité ; imputation d'autant plus absurde , que Drusus lui-même n'avoit encouru le mépris & les disgraces des Grands , que pour avoir donné cet espoir aux Italiens. Néanmoins , les Chevaliers étant pour lors en possession de l'autorité judiciaire , la loi de Varius déterminâ l'exil & l'expulsion des Citoyens les plus vertueux & les plus estimés. Le respectable Metellus-Pius fut de ce nombre , & toutes les familles de Rome furent plongées dans la tristesse & dans toutes les horreurs des proscriptions (1). Enfin Varius lui-

(1) Cicéron , dans les trois livres de

même fut condamné , & devint une des victimes de sa propre loi. La part qu'il avoit aux brigues actuelles n'étoit pas difficile à prouver , & l'on savoit assez qu'il fomentoit sourdement les prétentions des peuples. Cependant les Italiens , furieux de voir que les Romains se jouoient pour-ainsi-dire de leurs réquisitions , & que , bien loin d'y avoir égard , ils s'en faisoient un prétexte à leurs débats domestiques , proscrivant & exilant quiconque étoit seulement soupçonné de favoriser les prétendants , résolurent d'essayer si les menaces & la force ouverte , ne fléchiroient pas l'orgueil & la fierté de leurs maîtres. Ils se liguerent donc , & prenant Corfoue pour le siège principal & pour le centre de la confédération , ils l'appellerent la ville Ita-

Oratore , fait souvent mention de ces troubles , & l'on peut remarquer , en particulier , que le célèbre Orateur M. Crassus , dont Cicéron lui-même fait le panégyrique , au troisième Livre de l'Ouvrage cité , mourut , pour-ainsi-dire , violemment , sous ce turbulent Consulat de Marcius Philippe.

lique , comme qui diroit capitale des peuples Italiques. Ils affectèrent de créer deux Consuls : cinq cents Sénateurs furent élus parmi les plus nobles d'entre eux : ils nommerent aussi des Préteurs, dont une partie fut envoyée pour gouverner les différentes Cités , & une partie fixée à Corfoue même, pour le maintien du bon ordre & de la police. La guerre commença par le massacre de tous les citoyens Romains, qui se trouverent dans Ascoli , & du Proconsul Quintus Servilius. Ce Magistrat ne fit pas réflexion que lorsque les bornes de la crainte & du respect sont franchies, les menaces & les bravades sont vaines ou fatales à celui qui les emploie. Au lieu de calmer les esprits par la douceur & l'indulgence, il les aigrit & les révolta par des réprimandes aussi vives que déplacées. Alors toute l'Italie ne forma plus que deux Républiques que l'on vit courir aux armes, & se choquer avec fureur. Il ne s'agissoit pas , entre elles , de la possession d'un canton ou de quelque petite Province : elles combat-

toient

roient pour l'Empire du Monde : puisqu'il n'est pas douteux que, si la confédération eût prévalu, elle auroit prétendu réformer & gouverner à sa fantaisie, comme il arrive toujours dans les guerres civiles. Peut-être eût-elle transféré le siege de l'Empire à Corfoue, où donnant la chasse aux anciens, tout au moins aux principaux citoyens, elle eût pû s'emparer de Rome & de tout son territoire. Il n'eût pas même été difficile de forcer les Provinces étrangères, soumises aux Romains, à passer sous la domination des Marses & des Samnites, chefs de la faction Italique ; attendu que les mêmes soldats, vainqueurs des Romains, comme je les suppose, fortifiés d'ailleurs de l'expérience acquise dans le cours d'une guerre opiniâtre, & de la réputation que donne infailliblement la défaite d'un parti puissant, auroient été plus que suffisants pour contenir les autres peuples dans l'obéissance. Mais quoique les forces de la ligue parûssent d'abord supérieures à celles de Rome, par le nombre & par le courage

féroce de ces peuples , que les richesses & la prospérité n'avoient point encore amollis , comme les Romains , l'issue de cette horrible guerre ne répondit pas au début. Elle se termina comme la plupart des rebellions & des guerres civiles , où l'on voit que le parti qui a de son côté la présomption du droit & la possession authentique de l'autorité souveraine , prévaut toujours à la longue , parce qu'il a mille moyens de réparer ses forces , & d'affoiblir ou de diviser celles des conjurés. Les Latins & les Toscans furent assez heureux pour n'être pas enveloppés dans la révolution. Les premiers, déjà possesseurs d'un privilège , qui les faisoit jouir à demi du droit de bourgeoisie Romaine , ne crurent pas devoir risquer un avantage certain ; & les seconds , outre leur mollesse naturelle & leur humeur pacifique , se trouvoient trop éloignés du gros de la ligue & des peuples qui en formoient les principales forces ; la Toscane étant séparée du théâtre de la guerre par le Latium, qu'il eût fallu traverser dans

fa plus grande largeur, pour arriver au poste le plus prochain de la confédération. Cependant les Latins, les Toscans & les Ombriens, quoique tous Romains en apparence, voyoient avec plaisir le soulèvement des autres peuples, parce que, au fond, les confédérés soutenoient, à leur propre péril, la cause de toute l'Italie. Il n'étoit pas difficile de prévoir que les Romains, pour peu que cette guerre devînt fatigante & ruineuse, ne manqueroient pas d'user de libéralité envers tous ceux qui n'auroient pas encore pris les armes. En effet, le Consul Lucius César, mis en déroute, & voyant les Rebelles prendre, partout, le dessus, se hâta de donner une loi par laquelle tous les droits de bourgeoisie Romaine étoient accordés aux Cités non rebelles. Outre que cette loi renforça beaucoup le parti des Romains, par la jonction de plusieurs peuples qui soutinrent dès-lors les intérêts de Rome, comme les leurs propres, elle fut une puissante amorce, pour la plupart des confédérés, lesquels se hâ-

terent de conclure leur traité particulier avec les Romains, sous l'espoir d'obtenir le grade des Latins & des Toscans. Dès ce moment on vit la ligue s'affoiblir de jour en jour, chaque peuple envoyant de son côté des Ambassadeurs pour savoir à quelles conditions ils se rendroient. Il est peu de Livres que les amateurs des antiquités de l'Italie, doivent plus regretter que la huitieme Decade, où Tite-Live, racontant toutes les guerres & les négociations des peuples Italiens, décrivait, sans doute, avec la plus grande exactitude, leurs usages, leurs forces, & la forme de leur gouvernement.

Vell. Paterc.
lib. 2. p. 18.

Cependant Rome, délivrée de cette guerre après tant de pertes & d'échecs, fut obligée d'accorder aux mécontents tout ce qu'ils demandoient avant la rebellion. Enfin, l'an 665 de sa fondation, un décret du Sénat accorda le droit de Cité Romaine à tous ceux qui avoient mis bas les armes. Mais, d'un autre côté, les dommages causés par cette guerre furent immenses & irréparables. Il y périt trois cents mille

hommes, la fleur & l'élite de la jeunesse. Les circonstances dans lesquelles les peuples italiques négocierent successivement avec Rome, rendirent ces révolutions beaucoup plus funestes, & par l'événement le privilège d'être aggrégés à la Capitale, coûta la moitié plus cher aux Confédérés. Au plus fort même de la guerre Italique, Rome portoit dans son sein le germe d'une maladie plus terrible. Marius & Sylla, l'un à la tête du peuple, l'autre du Sénat, ne visioient à rien moins qu'à renverser de fond en comble cette République, où l'ambition & la perversité, réprimées jusqu'alors par les projets de l'ennemi, avoient été maintenues dans une sorte de calme, depuis la sédition des Gracches. Enfin, on en vint à une guerre ouverte, où la République divisée en deux partis, consumoit misérablement ses forces. Les avantages que le célèbre & féroce Marius remporta d'abord à la tête du peuple, réduisirent le Sénat aux expédiens, qui furent d'offrir, comme nous avons dit, le droit de Cité,

du moins à une partie des peuples soumis & alliés, afin de se les attacher & de voir, en même tems, à quel prix il pourroit désarmer les plus échauffés & les plus opiniâtres. Sylla, pour lors occupé en Orient contre Mithridate, avoit tellement abattu ses antagonistes avant de quitter l'Italie, que les troupes qui restoient à Cinna méritoient à peine le nom d'armée; & Marius, réduit à la misere, uniquement occupé du soin de cacher & de sauver sa vie, se tint fort heureux d'être reçu de Cinna, & d'entrer dans son parti. Cependant Marius, apprenant que les Samnites, c'est-à-dire, les peuples ligués, que l'on désignoit sous le nom de Samnites, parce que ceux-ci étoient les Principaux de la faction; Marius, dis-je, apprenant que ces peuples n'étoient pas contents des offres du Sénat, les fit solliciter de s'unir à lui, en leur représentant, qu'ils n'avoient pas de moyens plus sûrs pour obtenir une satisfaction pleine & entiere. Le Traité fut bientôt conclu, & Marius, fortifié des mécontents d'Italie,

n'eut pas beaucoup de peine à rentrer dans Rome, & à s'en rendre Maître absolu. Il est certain que toutes les Cités italiques eurent beaucoup de part aux cruautés de Marius, sans excepter même celles qui avoient paru les plus dévouées à la faction des Grands. Cependant les Samnites n'eurent pas long-tems à se réjouir de la protection de ce Marius, qu'ils avoient si bien servi. Sylla, vainqueur de l'Orient, revint à la tête d'une armée nombreuse & bien affectonnée, avec laquelle il eut bientôt écrasé le parti de Marius, & au milieu des violences qu'il exerça sur ses propres Concitoyens, il n'oublia pas de tirer la plus cruelle vengeance des peuples qui avoient aidé ses Compétiteurs à se relever. Parmi toutes les cruautés de ce Dictateur tyrannique, une des plus atroces est celle qu'il commit à l'égard de ces huit mille infortunés, tant Marses que Samnites, massacrés sur la place de Rome dans une matinée. Sylla en donna l'ordre avec autant de sang froid, que s'il avoit été question du supplice juridique

de sept ou huit assassins. Ainsi les Colonies & toutes les Municipalités d'Italie eurent infiniment à souffrir des révolutions de cette guerre civile, & les moins maltraitées ne laisserent pas d'être fort malheureuses. A la fin, malgré les farouches Loix de Sylla, qui privoient les Samnites du droit de Cité, toutes les Nations Italiennes, avec des distinctions très-légères, furent mises en possession de ce privilège, parce que les dispositions du Tyran ne subsisterent pas aussi long-tems qu'il fut Dictateur.

Il est vrai, que tout ce qu'on appelle aujourd'hui Lombardie, n'étant point alors compris sous le nom d'Italie, la meilleure partie de cette Province se trouva exclue des droits de la Capitale. De-là vient la discorde des Auteurs qui ont voulu creuser l'histoire de ces cantons. Leur manière d'être, sous la domination des Romains, n'est point aisée à déterminer. Cependant, environ vingt ans après Sylla, Jules-César, ayant obtenu le gouvernement des Gaules Transalpines & Cisalpines, se mit

à flatter l'espoir des Cisalpins , & les excita à demander d'être traités comme les autres Italiens. César alloit , par conséquent, à son but par deux chemins. Au moyen des nouvelles prétentions des Gaulois , il augmentoit dans Rome les discordes & les séditions , à la faveur desquelles il prétendoit arriver à l'autorité suprême. De plus, les marques de protection & de bienveillance qu'il donnoit à ces peuples, multiplioient chaque jour ses forces & le mettoient en état d'accabler ses rivaux. Je croirois volontiers que beaucoup de Particuliers , & même beaucoup de Communautés des Gaules, ainsi que du pays des Veneres, obtinrent, sous César, les privilèges Romains ; mais la brièveté de son regne laissa l'opération imparfaite. Peu d'années après, lorsque la mort du dernier Dictateur eut fait passer l'autorité suprême dans les mains des Triumvirs, ou plutôt d'Octavien César & de Marc-Antoine, tous les peuples situés en deçà des Alpes, obtinrent pleinement ce qu'ils desiroient. Les Triumvirs s'y

prêterent d'autant plus volontiers ; qu'ils se mettoient par-là à l'abri des mêmes dangers qui leur avoient frayé la route de l'Empire. Ils sentoient trop combien un Gouverneur ou un Vice-Consul, commandant des armées à si peu de distance de Rome , pouvoit être fatal. Ils estimerent , que le parti le plus sage étoit de supprimer cette charge , en aggrégeant au corps de l'ancienne Italie , des pays que la nature destinoit, sans doute, à ne former qu'une seule & même nation , » quand » elle posa la barriere des Alpes entre nous & les peuples d'Allemagne » & des Gaules.

CHAPITRE VI.

Conséquence de cette union de toutes les Cités & de tous les Peuples d'Italie , ne formant plus qu'un seul Corps national avec les mêmes droits & privilèges.

LES Villes d'Italie devoient naturellement se féliciter d'avoir enfin

obtenu les droits & les privilèges que comportoit la bourgeoisie Romaine, & ce ne fut probablement qu'avec la plus grande douleur que les anciens Citoyens se virent forcés de partager, avec tant de compagnons, ce qu'ils regardoient comme leur propre apanage. Passer, d'un côté, de l'état de sujet à celui qui procure une portion de la Souveraineté, & de l'autre, communiquer à une douzaine de surnuméraires, ce qui faisoit le partage de cinq ou six, c'étoit-là certainement de quoi donner aux uns la plus grande joie, & de fortes mortifications aux autres. Cependant, tout bien considéré, on voit que la révolution tourna entièrement à l'avantage de Rome. Le chemin des honneurs ouvert aux Italiens, amplifia prodigieusement ses Etats, & la retint ensuite sur le penchant de sa décadence. Au contraire, la ruine de l'Italie commença proprement à cette époque, d'où il sembloit qu'elle dût monter au plus haut degré de gloire & de puissance. Je n'appelle pas la ruine de l'Italie, les ravages

causés en tant de contrées, d'abord par la guerre des Confédérés, & ensuite par celle de Modene & de Pérouse. Ces calamités, quoique très-affligeantes, eurent au moins des bornes; & avec la paix, deux générations pouvoient réparer amplement, doubler même, la population, & rétablir les campagnes & les Bourgs. Mais la ruine de l'Italie venoit d'une maladie interne & continue, plus lente, à la vérité, que les fureurs de la guerre, mais peut-être plus funeste; je veux dire, le changement arrivé dans les Coutumes, dans les mœurs, & dans l'état politique de l'Italie. Ceci a l'air d'un paradoxe, & l'on trouvera sans doute étrange de me voir mettre en principe, qu'à dater de Jules-César & des premiers Empereurs, l'Italie ne cessa de marcher vers sa ruine. Il faut donc reprendre les choses de plus haut.

Les victoires remportées dans les guerres Samnitiques & Puniques n'eurent pas plutôt affermi la Souveraineté de Rome en Italie, & décidé sa prééminence sur toutes les

Puissances du monde, que tous les Citoyens trouverent, chacun en particulier, différens moyens de s'enrichir. Les richesses durent bannir de Rome ces vertus, dont l'antique pauvreté étoit la source & la base. Entr'autres vices introduits par les richesses, on peut remarquer la délicatesse, l'amour de l'oisiveté & des plaisirs, & le relâchement de la discipline militaire, totalement abandonnée des Citoyens même les plus illustres & les plus respectés. Une seule digue arrêtoit les progrès d'un désordre aussi essentiel, c'étoit la simplicité des habitans des Municipales & des Colonies nouvellement enrôlées. Ces hommes venoient fort à propos à Rome pour la soutenir & l'étayer; peut-être même auroient-ils pû la réparer par les fondemens, s'ils l'eussent entrepris avant qu'elle fût parvenue à ce degré de corruption, où il ne s'agissoit plus que de reculer sa chute. Ces nouveaux Citoyens ne pouvoient acquérir la considération & les honneurs, que par l'industrie & l'activité, jadis si favora-

bles aux progrès des Romains. Il ne feroit ni vrai, ni croyable de dire, qu'après l'introduction des richesses, & avec elles du luxe & de la mollesse, aucune famille Romaine n'a rien fait de grand & de mémorable, ni bien mérité de la République & de l'Empire, par le génie & par les talens. Mais il est très-vrai que les Etrangers, c'est-à-dire, les Italiens, puisque le droit de Cité s'accordoit rarement & difficilement hors de l'Italie, contribuerent infiniment à ranimer les vertus des Romains, & à ralentir sa décadence, dont les progrès auroient été, sans doute, plus considérables & plus rapides, sans les exemples aiguillonnans de ces nouveaux & vertueux Emules. Scipion l'Africain, si célèbre dans l'Histoire Romaine, avoit d'abord poussé si loin l'indulgence à l'égard des soldats qu'il commandoit en Espagne, que ses Légions amollies n'auroient jamais eu la force de soutenir la supériorité acquise sur les Carthaginois, ce qui faisoit manquer à Rome l'Empire du monde. Mais la jalousie de ce Ca-

pitaine, éveillé par le crédit que le premier Caton devoit principalement à la sévérité de ses mœurs, fut un aiguillon très-puissant, pour lui faire entreprendre le rétablissement de la discipline. D'ailleurs tous les Mémoires sur les affaires de Rome font assez voir combien cette République, dont la corruption étoit déjà fort avancée, se prévalut de l'austère vertu de ce même Caton, qui étoit, à la fois, grand Capitaine, grand Orateur, grand Philosophe, ajoutons grand politique & grand économe. Il paroît que le caractère des Romains étoit dès-lors incapable de réunir, dans le même sujet, des qualités si sublimes & si variées. Mais Caton, né & formé à Tusculum, loin des délices de la Capitale, vint à Rome muni d'une vertu mâle, & plein de cette ardeur naturelle à quiconque abandonne son petit pays, pour se jeter dans une sphere plus vaste. Les Romains n'avoient pas encore oublié les mœurs primitives, au point de blâmer ces vertus, qui paroissoient autrefois être leur par-

tage. Par conséquent, Caton ne tarda gueres de parvenir aux charges & aux premières dignités. Ses succès durent exciter une salutaire émulation & faire marcher à l'envi sur ses traces. Si le concours & les exemples des Provinciaux ne furent d'abord, à Rome, que d'une simple utilité, lorsque le luxe n'y faisoit que de naître, avec le tems, ils devinrent absolument nécessaires, quand on vit, outre les vices des Nobles, le peuple se dépraver entièrement dans l'oisiveté, dans les brigues, dans les spectacles, dans les fêtes & dans ces festins publics, que les Grands étoient en usage de donner en différentes occasions. Tous les soldats, tirés de cette populace, étoient donc une bien foible ressource. Aussi les habitans de la Cité & du territoire de Rome, ne composoient plus les principales forces militaires. Les Marses, les Appuliens, les Vestiniens, & les Lucaniens, d'autant meilleurs soldats qu'ils avoient été autrefois les plus courageux & les plus terribles ennemis des

Romains , devinrent le nerf des Légions. Il ne fut pas difficile aux Citoyens riches & de famille illustre , tant Patriciens , que Plébéiens (1) , de se maintenir en possession de la plus grande partie des dignités militaires & civiles ; plusieurs même s'y firent un grand nom. Sylla , Pompée & César , étoient à la vérité , natifs & originaires de Rome ; mais d'autres Capitaines , de famille étrangère , brillèrent en même-tems , & s'élevant des derniers grades militaires , aux premiers emplois & même au Généralat , ils soutinrent , pour la défense & l'agrandissement de la République , des guerres très-importantes , & furent enfin la cause des progrès que firent , dans la milice , & Sylla , & César , & tous les grands Capitaines de cet âge. Marius & Sertorius , Généraux illustres & même essentiels , avant

(1) Car l'Ordre Plébéien n'excluoit point encore la Noblesse , puisque dans les derniers tems de la République les distinctions de noble Patricien & de noble Plébéien sont si fréquentes.

que leur propre ambition & la jalousie de leurs rivaux les eussent poussés à la révolte & aux guerres civiles, étoient natifs de deux petites villes d'Italie, admises récemment au droit de bourgeoisie. Or, l'un & l'autre tenoit de l'éducation mâle qu'ils reçurent dans leur patrie, ce courage féroce, & cette discipline rigide, qu'ils communiquèrent à la milice Romaine, ainsi qu'à cette jeune noblesse, qui faisoit, sous eux, apprentissage de bravoure & de sagacité. Au tems de Cicéron, on comptoit également d'autres Généraux remarquables, né dans la basse ou dans l'élévation, au sein de quelques Villes Municipales, ou de quelque une des Colonies; & Cicéron lui-même est une preuve frappante des services que les parvenus rendirent à cette République, non-seulement dans les opérations de la guerre, mais dans tous les arts de la paix. Pour ne plus revenir sur cette matière, parcourons un moment les Annales de Rome, depuis la fin du gouvernement républicain. Nous verrons

une foule d'hommes nouveaux , sortis de toutes les Cités & Bourgades d'Italie , s'appliquer utilement aux affaires de l'État; soutenir, presque seuls, la discipline militaire, la dignité du Sénat, la splendeur & la culture des Lettres; renouveler & rétablir, autant qu'il est possible, la modestie & l'antique gravité des mœurs : pendant que les descendans des plus anciennes & des plus nobles familles croupiroient au sein de l'indolence & de l'oïfiveté, s'énervoient dans les plus sales débauches, & prodiguoient brutalement à César les adulations les plus viles & les plus dégoûtantes. Mecene, Toscan d'origine; Marcellus Epius, de Capoue; Vibius Crispus, de Verceil; Trasæa Pætus, Padouan; Cassius Severus & Pomponius Secundus, Veronois; Cecina, de Vicence : tous ces illustres du premier siècle de l'Empire Romain, rencontrèrent peu d'égaux au Sénat & à l'armée, parmi les familles les plus nombreuses & les plus distinguées de Rome. Outre ceux-ci & plusieurs autres, dont l'origine seroit difficile à déchi-

frer, Vespasien, dont l'Empire avoit si fort besoin, pour se rétablir de tous les maux que lui avoient fait les vices des premiers Césars, & la guerre récente entre Othon & ce Vitellius, si gâté & si malheureux; ce grand Empereur, dis-je, naquit dans un petit Village près de Rieti. Parmi tant d'Ecrivains Latins, qui font la gloire de Rome, du siècle de César & de celui de Trajan, il en est à peine deux ou trois Romains de naissance. Le plus novice Littérateur fait, qu'Ennius, Virgile, Horace, Catulle, Ovide, Tite-Live, Cornelius-Nepos, Velleius Paterculus, & les deux Plines, quoique nés en Italie, n'étoient Romains, ni d'origine, ni de Nation. Il est vrai que leurs talens & leurs ouvrages furent magnifiquement récompensés. Rome les combla d'honneurs & de richesses; & les Cités Italiennes devoient par conséquent être bien fieres de voir leurs propres enfans parvenir aux charges de Rome, & surpasser en puissance & en dignité, les plus grands Princes des autres Nations. Mais

Sueton. in
Vespas. c. 2.

le peu de gloire & de fumée que procuroit aux Cités de l'Etrurie, par exemple, aux Bourgs du Latium, du Samnium ou des Bruttians, la fortune de leurs habitans, devenus Préteurs, Consuls de Rome, Gouverneurs d'une Province, ou Ministres d'un Empereur, fut payé bien cher. Bientôt leurs terres furent désertes, & leurs habitations anéanties. Cette facilité de s'avancer & de parvenir attiroit à Rome des Italiens de toutes conditions. Le riche, parce qu'au moyen de ses trésors il se flattoit d'arriver promptement à la plus haute fortune; le pauvre & l'homme du peuple, parce qu'ils espéroient y gagner & s'y enrichir, considérant Rome comme une vaste mer où la pêche devoit être plus facile & plus abondante: en effet, les seules dissipations des hommes opulens pouvoient alimenter une multitude immense. De tant d'hommes qui s'expatrioient, pour venir à Rome, on en voyoit fort peu revenir dans la maison de leurs peres, y porter leur fortune, & ramener dans le

pays la population & l'abondance. C'est une expérience constante ; il est encore très-rare que les Provinciaux après avoir réussi dans les emplois , dans les arts , dans le commerce , & s'être , par conséquent , enrichis dans les grandes villes , reviennent s'établir avec leur famille dans leur pays natal. Le préjugé contraire , tout étrange & tout pernicieux qu'il est , ne laisse pas de dominer. Dès qu'un Seigneur , un Citadin , un Bourgeois jouit d'un peu plus de revenu qu'il n'en faut pour vivre à l'aise dans sa province ou dans son village , il ne fait pas résister à la tentation d'aller s'établir dans la Capitale. Après quoi il est persuadé que , le plus grand service qu'il puisse rendre à son pays natal , est d'attirer auprès de lui ses compatriotes , de les protéger , de les pousser dans le chemin de la fortune , d'ajouter enfin lui-même de nouvelles acquisitions au patrimoine de ses peres , & d'étendre ses possessions primitives autant qu'il est possible. Ce qui , bien loin d'être favorable à ce pays en général , tend également à le

ruiner, soit parce que les habitans en sont tirés directement par l'appât d'une protection nouvelle, dont ils comptent se prévaloir dans les grandes Cités; soit parce que les acquisitions que les familles transplantées font dans leurs pays originaires, ne peuvent qu'ôter insensiblement les moyens de subsister au reste des Bourgeois, lesquels se dépouillent volontairement, ou par force, de leurs médiocres possessions, & s'en vont chercher fortune ailleurs, en exerçant, pour l'ordinaire, quelque'un de ces arts du luxe Citadin, peu honnêtes, & presque toujours inutiles.

Il est vrai que l'excessive étendue des possessions avoit déjà commencé la ruine de l'Italie, avant même que les Municipalités & les colonies vissent leurs Citoyens élevés aux premières charges, & enrichis dans les emplois de Rome, ou dans la Cour des Empereurs, accroître leurs champs héréditaires, & acquérir de nouvelles métairies. A mesure que Rome reculoit en tous sens, ses frontieres sur les

Plutar.
Gracchus.

in

débris des autres Républiques d'Italie, les Citoyens puissans s'agrandissoient, & découvroient chaque jour de nouveaux moyens de s'emparer des terres des Peuples vaincus ou soumis aux Romains, sous quelque autre titre. La Loi Licinienne & beaucoup d'autres, publiées & établies pour limiter la quantité de terrain que chaque Citoyen devoit posséder, éludées d'abord avec art & souplesse, furent méprisées dans la suite & violées ouvertement. Tant de préparatifs, tant de rumeurs Tribunitiennes pour la division des terres, n'aboutirent à rien, ou n'eurent que des effets passagers. Tiberius Gracchus, trouva dans les tablettes de son frere Caius, une observation qui le déterminâ, plus que tout autre motif, à donner la Loi agraire. Cet écrit de Caius portoit, que dans son voyage de Numance, il avoit vu, en traversant la Toscane, le pays absolument dégarni d'hommes libres, & à la place de ceux-ci une troupe d'esclaves, c'est-à-dire, de laboureurs serfs, qui cultivoient ces terres, bien ou mal,

au profit des Patriciens, ou d'autres Citoyens opulens. Or, si du temps de Gracchus, où l'on suppose que Rome, nullement corrompue, conservoit ses institutions dans toute leur vigueur, les Loix, touchant les possessions des Citoyens, étoient si mal observées, qu'on imagine ce qui arriva, après que les riches eurent triomphé des efforts prodigieux que firent les Gracches, pour modérer leur cupidité, & après que Sylla eut totalement abattu les droits du pauvre, & détruit à jamais ce reste d'égalité, qui, de fait ou de droit, avoit subsisté jusqu'alors. Les favoris de ce Dictateur tyran, commencerent à envahir artificieusement, ou à force ouverte, toutes les possessions qui leur convenoient, donnant la chasse aux propriétaires & les obligeant de fuir çà & là, dans les Municipales & dans les Colonies d'Italie. Quiconque n'a pas oublié totalement ses livres classiques, peut se rappeler que les deux Roscius, l'un assassiné, & l'autre accusé de parricide, furent, par contre-coup, les victimes de l'avidité & de la scélératesse

d'un favori de Sylla, qui vouloit s'emparer des possessions d'un bourgeois d'Ameria. Enfin, l'un à l'imitation de l'autre, tout Citoyen puissant, les créatures des Triumvirs, puis celles d'Auguste, ensuite celles de ses successeurs, devinrent bientôt autant de *Syllaniens*, & ne se piquèrent pas de plus de modération. En sorte que par le départ, tant de ceux qui alloient volontairement à Rome, pour y vivre oisivement des largesses publiques, ou pour briguer des emplois, que de ceux qui étoient obligés de fuir devant le pouvoir arbitraire & la violence, la plus grande partie de ces contrées, qui, deux siècles auparavant, contenoient un peuple si nombreux, & levoient de si puissantes armées, étoient devenues, selon l'expression du Géographe, des possessions de simples particuliers (1). Il est un texte de Tite-Live, fort célèbre & vraiment remarquable. En parlant du

Liv. 6. p. pays des Volsques, d'où sortoit au-

507.

(1) Τ τεμεν πολυχνια, νυν σεχαμαι κτλαιο
αδιεταν. Strabon, liv. 6. pag. 507.

trefois , dit l'Historien , des armées si nombreuses , preuve indubitable de l'immense population de cette contrée , il nous apprend que de son tems , ce même pays n'étoit plus qu'un désert , où l'on ne rencontroit que des esclaves Romains & quelques soldats. Ce qu'il dit incidemment des Volsques & des Eques , étoit également le sort de la plus grande partie du Samnium , de la Lucanie & des Bruttiens , ainsi que l'assurent Strabon , contemporain Lib. 5. & 8. de Tite-Live. Je fais bien , que tant passim. de colonies envoyées par Sylla , & sur-tout par Auguste , font imaginer , qu'un si grand nombre de soldats , distribués & établis en diverses contrées de l'Italie , devoient repeupler le pays , & compenser l'action des causes énoncées. Mais si nous examinons , & la maniere de former ces colonies , & l'issue qu'elles eurent pour la plupart , nous verrons que ce nom de colonie , dont il étoit si fort question dans toute l'Italie , contribua beaucoup moins qu'on ne pense , au rétablissement général. Il faut d'abord ob-

Aul. Gell.
lib. 16. c. 13.
Tacit. ann.
lib. 14. c. 27.
Maffei Ve-
ron. illustr.
lib. 5.

server , que Rome accordoit souvent le titre & le droit de colonie , sans envoyer ni Soldats , ni Licentiés , ni des habitans d'aucune autre es-
pece , & uniquement parce que plu-
sieurs Cités municipales , pour faire
leur cour aux Princes , ou pour s'as-
similer davantage à la Capitale ,
demandoient d'être érigées en Co-
lonie , quoique dans le principe ,
la condition des Municipaux fût esti-
mée plus avantageuse. Quant aux
Colonies composées de Romains ,
proprement dits , on fait que du tems
même de la République , quoique le
bas peuple sollicitât les Loix agraires
avec tant de chaleur , il en étoit
cependant fort peu qui voulussent
se prévaloir de cet avantage rem-
porté sur leurs adversaires , se faire
inscrire pour les Colonies , & re-
noncer aux tumultes de la place &
aux délices de la Cité , pour se sé-
questrer dans de tristes villages , &
s'y condamner volontairement au
travail : ou s'ils se déterminoient à
partir , ils se hâtoient de vendre leur
portion de terre au plus bas prix , &
s'en retournoient à Rome. De ma-

niere que cette division des terres , dont la sanction avoit coûté tant de peines & d'efforts aux Magistrats populaires , tendoit moins à rétablir l'égalité , qu'à rendre la disproportion des facultés plus énorme. L'opération se réduisoit à porter la portion qu'on enlevoit à un riche Citoyen , sur un autre , qui ne l'étoit pas moins , & dont l'opulence augmentoit d'autant. C'étoit bien pis encore dans les Colonies militaires , très-nombreuses en effet au siècle de Sylla & de César. Premièrement , les terres assignées aux vieux soldats , qu'on envoyoit en Colonie , étoient enlevées , non aux riches Patriciens de Rome , comme l'ordonnoient les Loix agraires , mais aux Propriétaires Municipaux qui les habitoient & les cultivoient de leurs mains : ce qui ne pouvoit s'exécuter qu'au très-grand dommage des Communautés Italiennes , & à la désolation des Particuliers , ainsi que l'assure le *Mélibée* de Virgile. En second lieu , les soldats envoyés en Colonie , après avoir tyrannisé & maltraité les paysans , consumé en prodiga-

lités & en débauches tout ce qu'ils avoient de mobilier & de comptant, ne tarديوient pas de dilapider le prix de leurs portions de terrein, sur l'espoir de reprendre les armes, & de se refaire dans une guerre civile, qu'ils regardoient comme une ressource assurée (1). Telle est l'histoire des *Coloniens* de Sylla, sur laquelle Catilina combina ses projets si vastes & si connus. Sous les Césars, la soldatesque ne devint pas plus empressée de quitter la lance pour la bêche, & de renoncer à la licence & aux dissolutions introduites parmi les Légions dès le commencement des guerres asiatiques & civiles, pour reprendre la simplicité & les dures occupations de la vie rustique. Il est donc très-probable qu'ils cherchent aussi à convertir en argent comptant les terres qu'on leur avoit assignées pour récompense. Un pas-

Annal. lib.
25. C. 27.

(1) *Plerique Syllani milites, largius suo usi, rapinarum & victoria veteris memores, bellum civile exoptabant..... ex Syllanis colonis quibus libido atque luxuria nihil reliqui fecerat. Salust. in Catili.*

sage de Tacite fait bien voir ce que
 c'étoit que ces Colonies sous les
 Empereurs du premier siècle. » En
 » Italie, l'antique territoire de Pouz-
 » zole fut érigé en Colonie, & tira
 » sa dénomination de Néron. Ta-
 » rente & Antium furent assignées
 » aux vieux soldats, mais ils ne les
 » peuplerent pas; plusieurs s'en re-
 » tournant dans les Provinces où
 » ils avoient fait la guerre; les au-
 » tres, ne pouvant s'accoutumer au
 » joug du mariage, & ne sachant
 » point élever des enfans, laissoient
 » leur maison sans postérité. Le mal
 » venoit de ce qu'on n'envoyoit
 » pas, comme autrefois, des Lé-
 » gions entieres avec des Tribuns,
 » des Centurions & des soldats de
 » chaque Ordre, afin qu'au moyen
 » de l'union & de l'amitié, il se for-
 » mât d'abord une espece de Répu-
 » blique; mais allant à leur desti-
 » nation par pelotons, sans se con-
 » noître & sans s'aimer, & comme
 » un assemblage d'hommes tirés de
 » différens mondes, ils faisoient plu-
 » tôt nombre que Colonie ». Or,
 si les soldats n'étoient pas contens

du séjour de Tarente & d'Antium, qui étoient alors les plus florissantes & les plus délicieuses Cités d'Italie, comment les Colonies auroient-elles pu prendre racine dans ces Bourgs désolés & déserts, & dans ces campagnes, où la disette d'hommes étoit infiniment plus sensible? De-là vient que les terres, qui ne restèrent pas absolument désertes, furent insensiblement réunies par les Tenanciers, & composèrent enfin ces vastes possessions, que les riches achetoient de main en main, & qu'ils faisoient cultiver par des esclaves. Abus le plus destructeur que l'on puisse imaginer, par deux effets inévitables, qui sont d'une part, la diminution sensible des fruits de la terre, laquelle divisée en petites portions, & cultivée par les Propriétaires & les Bourgeois, devient, sans contredit, plus féconde; & de l'autre, la dispersion de la plus utile espèce d'hommes, tels que les payfans de condition libre, & les Bourgeois à mince fortune. Aussi Pline observa, & cela dans le cours du premier siècle de l'Empire Ro-

main , que les vastes possessions avoient ruiné l'Italie. Mais nous sommes tellement accoutumés à regarder comme heureuse & florissante, toute Nation qui , de plusieurs Provinces , compose un seul Royaume , sur-tout si sa position & ses forces intérieures la font juger à l'abri d'une invasion , & si par ses productions, ou par la facilité du Commerce , elle peut fournir à tous ses besoins , que , malgré tout ce qui a été dit , la plupart des Lecteurs ne pourront se persuader la décadence & le misérable état de l'Italie , sous César & Auguste. Il est vrai que la fécondité de l'Egypte , de tant de Provinces d'Afrique voisines de la mer , & des isles de Sicile & de Sardaigne , pouvoit suppléer au défaut des campagnes d'Italie abandonnées ou mal cultivées , ou changées en parcs , en forêts plantées régulièrement , & en jardins ravissans & dispendieux. Les levées de soldats qui se faisoient dans toutes les Provinces , remplissoient le vuide que laissoient les soldats Italiens, dont le nombre di-

minuoit sensiblement même sous les premiers Empereurs. A l'exception des cohortes prétoriennes, on en voyoit très-peu dans les Légions. Les Esclaves, que l'on tiroit en grand nombre des pays barbares, & qui étoient ou retenus à Rome, ou envoyés à la culture des campagnes, obtenoient la liberté, & compensoient, en partie, le tort infini que faisoit à la population l'inexprimable abus du célibat. Ayons donc quelque égard pour ces réflexions spécieuses & pour le préjugé dominant; & différant le tableau des effets qui devinrent ensuite plus sensibles, ainsi que des funestes conséquences de tous les vices moraux & politiques que nous avons indiqués, laissons encore appeler fortunée cette Italie, pendant qu'elle fut le siège & le centre des forces de Rome : d'autant plus que ce vaste Empire, qui, du temps même d'Auguste, s'affaisoit déjà sous le poids de sa masse, ne laissa pas de subsister long-temps encore par sa grandeur même & son immensité.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Du Gouvernement de l'Italie sous les premiers Césars.

QUICONQUE est persuadé de cette maxime, que la Démocratie ne peut subsister que dans d'étroites limites, & parmi des Citoyens médiocrement nombreux, imaginera facilement, quel dût être l'état politique de l'Italie & de l'administration de Rome, lorsque toutes les Villes & tous les Bourgs devinrent, pour-ainsi-dire, membres d'une seule Cité, & que plusieurs millions de personnes avoient droit d'assister à la création des Magistrats, & à la formation des Loix. Mais il étoit impossible que le gouvernement de Rome subsistât long-temps en cet état. La guerre servile, qui succéda presque immédiatement à la tyrannie de

Sylla, & qui, sous la conduite de Spartacus, tourmenta l'Italie d'une maniere plus terrible encore que l'Anarchie, ne permit pas de songer à la réforme (1). Peu de tems après, l'union, ou plutôt la conspiration de Crassus, César & Pompée, mit dans les mains de trois hommes toute la puissance qu'un nombre infini de Citoyens devoit partager. Ce Triumvirat ne fut pas plutôt dissout par la mort de Crassus, que la jalousie réciproque de César & de Pompée, & la guerre ouverte qu'ils se firent ensuite, vinrent augmenter l'irrégularité & la confusion du gouvernement. La brièveté de la Dictature de César étouffa le dessein qu'il avoit peut-être conçu, de rétablir l'ordre dans la République, en lui donnant une forme quelconque. Sa mort renouvella les débats civils & le trouble universel de l'Italie. Les guerres de Modene, de Perouse & de Sicile en furent la suite, ainsi que celle

(1) *Pene non levius bellum in ea, (Italia) quam Annibal moverat.* Eutrop. lib. 6. c. 7.

de Marc-Antoine & d'Octave contre Brutus & Cassius. Enfin Auguste resta seul maître de toutes choses; & quoiqu'il n'eût assurément ni le génie, ni l'activité de Jules-César, son oncle maternel & son pere par adoption, ne laissa pas de travailler heureusement à la réforme. L'exemple de son pere qu'il suivit par principes de conscience & de Religion, la connoissance qu'il put avoir de ses desseins, enfin la durée de son regne, le mirent à même de donner une forme à l'Etat, & la seule, peut-être, que comportoient ses vastes dimensions & le souvenir récent de la liberté. Je conviens que le gouvernement d'Auguste & de ses successeurs étoit despotique en un sens, puisque s'étant réservés le commandement des armées dans les Provinces & dans la Capitale, ils pouvoient, à leur gré, faire violence à tous les Ordres de l'Etat. Cependant, prescendant ici de l'abus que firent les Césars de l'autorité Impériale & des vices qui se glissent communément dans le système le mieux

combiné , il est certain que de sa nature , le gouvernement établi par Auguste fut mixte , c'est-à-dire , une Monarchie tempérée , marchant de concert avec l'autorité d'un Sénat & avec la liberté & le pouvoir populaire. En conséquence , les Italiens , en vertu des droits acquis pendant l'existence de la République , pouvoient obtenir , à l'égal des Romains , proprement dits , non seulement toutes sortes d'offices & de dignités , mais par un expédient excellent & mémorable qu'Auguste imagina , ils pouvoient , sans sortir de chez eux , donner leurs voix aux élections de Magistrats qui se faisoient à Rome. Aux approches des comices qui devoient se tenir dans la Capitale , les Décurions des autres Cités s'assembloient respectivement , & après avoir recueillis les voix , ils les envoyoient à Rome sous le cachet (1). Cet arrange-

(1) *Excognito genere suffragiorum , quæ de Magistratibus urbicis Decuriones colonici , in suâ quisque coloniâ ferrent , & sub diem comitiorum obsignata Romam mitterent.* Sueton. in Octav. c. 46.

ment, l'unique, en effet, que l'on pût imaginer pour conserver, sans confusion & sans tumulte, une ombre de Souveraineté aux Villes d'Italie, ne subsista pas long-temps, & fut probablement aboli en même-temps que les comices. Il est bien étonnant qu'un fait de cette importance n'ait été relevé que par Suétone, qui n'en parle même que très-sommairement, & que Tacite, en racontant comment Tibere transféra, du champ de Mars au Sénat, l'élection des Consuls, ne fasse aucune mention de ces scrutins municipaux. Une autre opération d'Auguste, par laquelle il divisa tout le Pays en onze Régions, ne fut pas plus durable, & même Pline, qui rapporte si distinctement cette division, insinue qu'Auguste n'y chercha que sa commodité particulière, & n'eut point en vue d'en faire une règle stable du gouvernement.

Tout ce qu'on peut avancer touchant le gouvernement d'Italie, en se bornant à ce qui regarde simplement l'état particulier de chaque ville & territoire, parce que en

Annal. lib.
2. c. 15.

Lib. 3. c. 5.

somme elle dépendoit sans contredit, comme tout le reste de l'Empire, de la volonté des Empereurs, se réduit, par conséquent, à la faculté qu'avoient les Cités de s'administrer & de se gouverner elles-mêmes dans l'intérieur, de se créer des magistrats tirés de leur propre corps, pour juger les procès, régler la police, & lever toutes les especes de contributions & d'impôts qu'exigeoient les besoins de la Communauté ou le service du Prince. Il est vrai que l'on appelloit souvent aux Consuls, aux Préteurs & aux Préfets de la Ville de Rome, des Sentences & des Arrêts rendus par les Juges & les Magistrats Municipaux. A remonter même jusqu'au temps de la République, certaines causes célèbres étoient ordinairement jugées par le Sénat, en premiere instance. Mais ce seroit une entreprise & une digression trop longue d'aller chercher le détail de tous ces faits, à travers l'obscurité des monumens.

Après la déposition & la mort de Néron, les prétendans à l'Empire le déchirerent à l'envi, & ne

Maffei Verona. Illustr. lib. 5.

Ere vulgare. an. 68.

lui laisserent presque aucune forme de gouvernement. Il est étonnant combien les guerres civiles, qu'ils excitèrent en Italie, dévastèrent de fertiles campagnes, & ruinerent de Cités considérables & illustres. Enfin, le parti de Vespasien l'emporta; & parmi les biens infinis que fit ce Prince à l'Empire affligé, un des plus grands, sans doute, fut le rétablissement de l'ancien gouvernement Municipal. On ne voit pas même que, ni ses enfans, ni aucun autre de ses successeurs, jusqu'après la mort du divin Trajan, ayent fait en ce point, quelque changement essentiel.

CHAPITRE II.

Nouveaux Magistrats préposés par Adrien pour régir l'Italie : Louange d'Antonin Pie, & bonté nuisible de Marc-Aurele.

ON est d'abord tenté de croire, que les réformes d'Adrien furent

l'effet de son ambition , & de la manie qu'il eut de censurer les opérations de ses prédécesseurs , sur-tout celles de Trajan. Cependant , malgré les grands défauts qui obscurcirent les nombreuses verrus de ce Prince , il résulte du total de ses actions , qu'il possédoit la science du gouvernement , & qu'il aimoit la justice. Dans ses longs voyages , qui lui firent passer presque toute sa vie à parcourir l'Empire , Adrien réforma divers abus introduits dans les Provinces , & leur donna de nouveaux Statuts , dont nous ignorons la teneur & les particularités , par la négligence des Historiens. Ils n'ont pas été plus exacts à nous transmettre les opérations d'Adrien sur le gouvernement de l'Italie. Nous savons seulement , qu'étant Empereur , il exerça des emplois & des charges particulières dans plusieurs villes de cette Province. Il fut Chef du gouvernement à Naples , Préteur en Etrurie , Dictateur , Consul , Edile dans plusieurs villes du Latium. Que ce fût ostentation de sa part ou popularité , l'effet n'en fut pas moins

avantageux. Il fut plus à portée de connoître la situation de ces différens Pays, & de là l'idée qui lui vint d'y établir de nouveaux Magistrats pour les gouverner. Adrien en créa donc quatre, choisis parmi les Sénateurs Consulaires, qui furent, en quelque sorte, des Juges Souverains en Italie; établissement dont l'importance est assurément bien frappante, & dont Spartiate néanmoins, ne parle que fort légèrement, & comme en passant. Il faut bien supposer que l'autorité de ces Juges, ou Correcteurs de l'Italie, diminuât la liberté dont les Cités jouissoient antérieurement, sous leur gouvernement particulier. Mais Adrien, grand spéculateur, avoit peut-être observé que la plus grande partie des peuples, sous ce nom spécieux de gouvernement libre, étoient continuellement tourmentés par les discordes, & tyrannisés par le pouvoir excessif de quelques Grands. Il n'hésita pas de sacrifier cette apparence de liberté à leur sûreté & à leur repos. Le choix des personnages, qu'il revêtit de

In Adr. c.
21. Salm. &
Casaub. in
notis.

cette Charge nouvelle , fait présumer qu'il cherchoit , en effet , l'avantage de la Nation. Titus Antonin fut du nombre , le même qui lui succéda , & qui fut surnommé *Pius* , à cause de l'extrême bonté de son cœur. Le choix même de ses successeurs annonce quel étoit le zele d'Adrien pour le bien public , & dû effacer , dans l'esprit des Italiens , toutes les impressions de son caractère équivoque. Peu de temps auparavant , il avoit adopté Elius Verus , & l'avoit créé César , titre qui commença dès-lors à désigner le Successeur présomptif. Celui ci étant mort , il adopta Antonin , & en le déclarant son Successeur , il lui fit adopter en même-temps Marc-Aurele & le fils de cet Elius César , appelé Lucius Verus. Sous Antonin , l'ordre fut si constant , & le calme si profond , que les matériaux manquerent à l'Histoire. Preuve unique d'un gouvernement modéré & uniforme (1). Mais l'Italie fut d'au-

(1) Quoique Jule Capitolin , qui nous a laissé la vie de cet Empereur , s'étende

tant plus heureuse, qu'elle étoit sous la main de ce bon Prince, qui, pendant tout le cours de son regne, sortit très-peu de Rome, & jamais de l'Italie, pour épargner à ses Sujets les dépenses inévitables, & presque toujours immenses qu'oc-

beaucoup sur ses vertus, il ne raconte aucun fait particulier de son regne. Xilin, abrégiateur de l'Histoire de Dion Cassien, soupçonne que, dans cette partie, son Auteur est tronqué ou défectueux, parce qu'il lui paroît glisser trop légèrement sur le regne d'Antonin. Les modernes compilateurs de l'Histoire auguste, se plaignent aussi de ce que le regne d'Antonin, si digne de l'Histoire, est traité si séchement par les anciens Ecrivains. Pour moi, je ne vois pas qu'il y ait aucun reproche à faire aux Historiens d'Antonin, ni que les Mémoires de ce regne soient plus pauvres que les autres. Il est évident, ce me semble, qu'Antonin n'ayant pas fait la guerre comme Titus, ni des extravagances, ou des horreurs, comme Néron, Caracalla & Héliogabale, l'Empire n'ayant éprouvé ni mutations dans le gouvernement, ni révolutions, ni désastres, tout ce qu'on peut dire du regne d'un si bon Prince, se réduit à un simple éloge ou détail de ses vertus, & des maximes qu'il a suivies dans l'administration de l'Etat.

casionnent les voyages du Souverain, quelque modeste qu'il soit. Il paroît que les exploits de Trajan, & l'activité d'Adrien dans le régime intérieur, avoient préparé les causes de ce bonheur qu'Antonin rendit si complet. Il n'eut aucune guerre à soutenir au-dehors, ni aucun changement à faire dans l'Etat. Il n'eut à veiller qu'au maintien de l'ordre établi, & il faut convenir qu'il y réussit admirablement. Son attention & son exactitude à pourvoir à tous les besoins de l'Etat, & à rendre justice à quiconque la demandoit, furent extrêmes, au point qu'il en fut brocardé par les Courtisans (1), qui, ne pouvant plus opprimer, essayoient de jeter du ridicule sur la sévère application du Prince. Au reste, la clémence étoit sa grande vertu. Il réprima les rébellions, alors si fréquentes, & dissipa les conjurations sans verser une goutte de sang. Les Chrétiens purent professer & pra-

Julian. in
Cæs.

Jul. Capi-
tol. in An-
ton. c. 6.

Orsi. hist.
ecclef. tom.
2. lib. 3. c.
31 & suiv.

(1) Τῆς μικρολογίας Le Minutieux, ou l'homme aux petites affaires.

tiquer leur Religion en toute sûreté ; parce que ce sage payen sentoît combien le Christianisme étoit raisonnable , & de quelle importance il étoit de laisser à chacun la liberté du choix en fait de Religion. Il protégea les Lettres sans faste & sans envie. On vit fleurir , sous son regne , les Sciences les plus utiles à la société , la Philosophie & la Jurisprudence. Il favorisa beaucoup aussi l'Agriculture ; cet art , le plus noble & le plus important de tous , qu'il aimoit singulièrement , s'y étant exercé toute sa vie , sur-tout dans le temps qu'il fut l'un des quatre Juges de l'Italie. Je ne fais même s'il lui arriva , étant Empereur , de sortir de Rome pour d'autre motif que celui de visiter ses campagnes. Par ces moyens & par d'autres semblables , il arrêta les progrès de la corruption , & les mœurs introduites par le luxe & l'abondance , n'acheverent pas de se dépraver , en quoi il fut beaucoup aidé par cet amour de la simplicité , dont Adrien avoit donné tant d'exemples. Enfin , que l'on parcoure toute l'His-

toire, & l'on ne trouvera certainement aucune époque où l'Italie, depuis qu'elle ne formoit qu'un seul Etat, ait joui d'une situation plus tranquille & plus heureuse, que sous le regne d'Antonin Pie.

Marc-Aurele eut presque toutes les vertus d'Antonin & d'autres encore, qui rendirent son regne plus glorieux & plus célèbre. A la bonté, à la justice, à l'amour des Sujets, il unit la valeur & l'art de la guerre. La défaite des Marcomans, qui paroissent déjà menacer l'Italie, ainsi que l'expédition contre les Quades, tant célébrée par les Ecrivains du Christianisme & de la Gentilité, au sujet de la pluie miraculeuse qu'il obtint du Ciel, en font la preuve. C'est néanmoins cet Empereur philosophe, équitable, humain, vertueux, modele, pour-ainsi-dire, parfait d'administration, qui fut la cause de la ruine de l'Italie, & même par sa faute; tant la perfection est difficile chez les humains, & sur-tout chez les Princes (1).

(1) Julien, dans son ingénieuse & mor-
Un

Un mouvement indiscret de bonté lui fit associer à l'Empire Lucius Elius Verus, son frere d'adoption, auquel il confia une autorité égale à la sienne; & sans en être requis ni pressé, du moins à ce qu'il paroît, par son frere ni par d'autres, il donna le premier exemple de la division du pouvoir impérial; exemple de la plus funeste conséquence pour ses Successeurs. Ensuite, pour dérober aux Romains le spectacle des scandaleuses dissolutions de son frere, il imagina de l'envoyer à l'armée qui faisoit la guerre aux Parthes; seconde faute pire que la première. Non-seulement la personne d'Elius Verus fut inutile, mais elle retarda les opérations, & devint un

dante Satyre contre les Césars, les met tous fort au-dessous de Marc-Aurele le Philosophe, auquel il prétendoit, probablement, être comparé. Il faut voir, comme il cherche les raisons les plus plausibles, pour justifier les actions de Marc-Aurele, qui sont évidemment blâmables, comme d'avoir toléré les désordres de sa femme, & laissé, pour son successeur, un homme aussi mal famé qu'étoit Commode.

An. 166.

fardeau très-embarrassant pour cette armée. Son retour en Italie fut désastreux. Il rapporta de l'Orient une peste de l'espèce la plus terrible, qui emporta rapidement la plus grande partie des Citoyens de Rome, & des cultivateurs d'Italie. Fléau, que l'on auroit certainement évité, si la lenteur de sa marche, les spectacles & les divertissemens, qu'il lui falloit à chaque pas, n'eussent retardé l'expédition & le retour. Peut-être même, que sans cette multitude inutile, qu'il traînoit après lui, la contagion auroit fait moins de ravages. On ne trouve, ni dans les siècles précédens ni dans les douze suivans, aucun exemple d'une pareille mortalité en Italie. Mais Verus Auguste apporta de l'Orient une autre peste encore plus fatale à l'Empire. Pendant les cinq années qu'il y passa, sa résidence étoit à Antioche, Capitale de l'Asie, où le luxe & la mollesse Asiatique régnoient avec scandale. C'est sous ce rapport qu'Antioche se rendit si fameuse dans l'histoire ancienne, jusqu'au tems des premiers Successeurs d'Alexandre.

Le caractère de ses habitans tracé par Julien Auguste, deux siècles après, & lorsque la Religion Chrétienne y avoit déjà fait de grands progrès, peut faire juger de ce qu'ils devoient être au tems de Lucius Verus. Or, ce Prince, prodigieusement enclin au plaisir & à la débauche, s'abandonna, dans Antioche, à tous les excès, & toute sa Cour avec lui. Il revint à Rome plus dépravé que jamais, suivi d'un cortège innombrable de comédiens, de bouffons, d'eunuques, de prostituées & d'artistes en tout genre de volupté. Le bon Marc-Aurele, affligé de voir des mœurs si différentes des siennes, fut heureusement délivré d'un Colleague, qu'il avoit trop imprudemment associé au Trône. Mais, ni la mort de Verus, ni l'application de Marc-Aurele ne purent empêcher cette funeste semence, jectée à pleine main, de se développer & d'étouffer tout ce qui restoit de précieux dans le terrain de l'Italie.

CHAPITRE III.

*Comment le pur despotisme s'établit
sous le regne de Commode, au très-
grand detrimement de l'Empire.*

C O M M O D E , fils & successeur de Marc-Aurele, porta sur le Trône tous les vices de son oncle, & pas une des vertus de son pere. Cet Empereur, dont la vie ne présente, au premier coup d'œil, qu'un assemblage de cruautés & de monstrueuses débauches, fixe néanmoins l'attention des observateurs par les changemens considérables qu'il fit dans le gouvernement. Personne n'ignore, quelle étoit, à Rome, la puissance des cohortes Prétoriennes sous les premiers Césars, surtout depuis qu'Elie Séjan, Favori de Tibere, avoit réuni, dans un seul logement, toutes les compagnies, distribuées auparavant dans des quartiers séparés. Quoique le Capitaine de ces gardes du Corps,

appelé Préfet du Prétoire, fût, dans l'origine, Lieutenant de l'Empereur quand il le suivoit à l'armée, il n'avoit cependant à Rome, d'autre autorité que celle qui étoit inséparable du commandement de la première Milice de l'Etat, & du fréquent accès que sa place lui donnoit auprès du Prince. Commode augmenta démesurément le pouvoir attaché à cette charge, en ajoutant au commandement militaire une autorité civile, peu différente de celle des grands Chanceliers ou Ministres d'Etat dans nos Monarchies modernes. Perennis, l'un des deux Préfets sous Commode, ne tarda pas de s'appercevoir que son Maître étoit totalement incapable d'application, qu'il n'avoit du goût que pour le plaisir & les femmes, ou tout au plus, pour les exercices du corps. L'Empereur excelloit, en effet, à lutter avec les gladiateurs, & à combattre les bêtes. Le Préfet, mettant l'observation à profit, tâcha d'attirer à soi toute l'autorité souveraine. Il attaqua d'abord son Collegue, Paternus, par des calom-

An. 185.

Ael. Lam-
prid. in Com-
modo c. 5. &
sequent.

nies secretes, & parvint enfin à l'é-
carter, sous prétexte de le décorer
de la dignité Sénatoriale. Resté
seul, il mit toute son étude à re-
tenir Commode au sein des débau-
ches, de la fainéantise & de la bru-
talité, pendant qu'au nom du Prin-
ce, il recevoit lui-même les appel-
lations, jugeoit les procès, souscri-
voit les rescrits & conféroit toutes
les Charges. Dès-lors la Préfecture
Prétorienne embrassa toute l'admi-
nistration de l'Empire. Les fonctions
civiles & militaires en devinrent
essentiellement dépendantes. C'étoit
le Visiriat des Ottomans. Il est vrai
que Perennis, déposé & mort au
bout de trois ans, laissa le champ
libre à son ennemi. Le Prince donna
toute sa faveur à Cléandre, son Ca-
merier & rival caché de Perennis.
Il paroît que l'autorité du Préfet fut
interrompue pendant quelque tems.
Cléandre étoit un esclave affranchi,
né dans la fange, qui, à force de
servir & de flatter bassement les
passions du Prince, en avoit capté
la faveur. La préfecture du Prétoire
étoit un Office trop au-dessus de

lui. Il sentit les inconvéniens & les dangers d'y prétendre de vitesse. Pour en amortir l'éclat & rendre la disproportion moins choquante, ou pour mettre le Prince dans la nécessité de le nommer, comme quelqu'un de plus fidele & de plus intelligent, il imagina d'en faire pourvoir d'abord des hommes de néant, ou de peu de chose. En effet, après y avoir élevé plusieurs personnages de cette espece, dont les uns ne jouïrent que quelques jours & les autres quelques heures, il y monta lui-même. Cependant le succès de ses artifices fut passager. Commode, effrayé par les tumultes populaires, sacrifia Cléandre & le fit périr. La Préfecture fut vacante pendant trois ans, sans que le pouvoir attaché à cet Office en souffrît le moindre échec; parce que les intrigues & les cabales du Palais, ou plutôt du Serrail où Commode se tenoit enfermé au milieu de ses Eunuques & de trois cents concubines, n'avoient aucun but déterminé. Les Eunuques & les Favoris ne tramoient la déposition ou l'assassinat d'un Ministre

que pour élever une autre créature ; & ne songeoient nullement à innover dans le gouvernement. Cependant Commode n'eut jamais la force de reprendre son autorité confiée à tant de traîtres , ni de s'appliquer aux affaires.

Il est difficile d'exprimer à quel excès de despotisme le gouvernement fut porté, au moyen de cette Magistrature nouvelle. Les vertus de Papien & de Jule-Paul, qui en furent pourvus les premiers, avoient cependant fait espérer qu'elle seroit de quelque utilité. Mais les Préfets du Prétoire devenus seuls ministres absolus de l'autorité impériale, l'entendirent sans relâche & sans bornes. Ils employèrent , à cet effet, toutes les subtilités de la Jurisprudence , dont la manutention leur fut attribuée sous l'Empire de Commode , ou au plus tard, sous celui de Severe (1). Je ne serois pas même

(1) Voyez Geoffroy , *opera minora* (Lugdun. Batav. 1733.) *Dissert. 1. Ulpianus seu de majestate principis Romani Legibus solutâ.*

éloigné de penser, qu'ils avoient
 expressement en vue d'établir cette
 maxime, admise encore aujour-
 d'hui chez les Turcs, que le Prince
 est non-seulement Chef de l'Etat,
 mais l'Arbitre des fortunes de tous
 les Sujets. Cette voie étoit assuré-
 ment la plus courte, & les favoris
 de la Cour, les protégés & les créa-
 tures du Ministre, sur-tout les offi-
 ciers Prétoriens, au lieu de faire
 tant de circuits, d'intenter ces ac-
 cusations de lèze-Majesté, moyens
 trop communs de la tyrannie pour
 envahir les possessions des riches
 & dépouiller un ennemi, n'auroient
 eu à consulter que la fantaisie & le
 caprice. Ces maximes devinrent si
 familières, que ceux mêmes qui pas-
 soient pour timorés & pour hommes
 de bien, n'étoient pas fort scrupu-
 leux sur ces sortes d'usurpations.
 Claude, second du nom, que l'on
 s'accorde généralement à compter
 parmi les bons Empereurs, jouis-
 soit de l'héritage d'une pauvre fem-
 me dont il s'empara étant Offi-
 cier de Gallien, & la restitution
 qu'il en fit, sur le Trône, passa pour

Zonar. apud
 Tillemont.

un trait singulier de bonté. Si ces abus eurent lieu dans toutes les Provinces, il est certain qu'elles en durent souffrir infiniment, sur-tout celles qui se trouvoient sous la gueule des Prétoriens & des Officiers de la Cour.

Mais les dommages causés à l'Italie, par le pouvoir exorbitant des Favoris de Commode & des Capitaines des gardes, ne se bornent pas là. Cléandre, dont l'ame étoit encore plus abjecte que l'origine, *Lampr. c. 6.* n'oublia rien pour avilir le Sénat, qui avoit soutenu jusqu'alors l'honneur du nom Romain. Il persécuta, détruisit, ou dispersa les Sénateurs les plus vénérables & les plus respectés. Il inscrivit les hommes les plus vils, & même de race servile, non-seulement au nombre des Sénateurs, mais au rôle des maisons Patriciennes, souillant ainsi la Noblesse par des moyens inouis (1). Il

» (1) Voir des personnes de basse &
 » de vile condition reçues dans le Sénat,
 » n'étoit pas une chose nouvelle, ni sur-
 » prenante, dit Casaubon; mais il étoit
 » vraiment inoui que ces personnes fussent

menoit au même pas toutes les autres affaires, vendoit, au nom de l'Empereur, les Décrets, les Sentences, les gouvernemens des Provinces, les plus grandes Charges de l'Etat, & il est le premier, & peut-être le seul, qui, dans l'espace d'un an, ait trouvé le secret de créer vingt-cinq Consuls. Cet avilissement des Dignités civiles & de l'ordre Sénatorial & Patricien, augmenta prodigieusement l'audace & la licence de la foldatesque, & fut, en grande partie, la cause des révolutions suivantes.

Elius Pertinax, qui paroissoit si disposé à rétablir l'honneur du Sénat & de Rome, fut massacré par les soldats. Ces furieux, pour rendre la honte du nom Romain plus complete, vendirent ensuite l'Empire à Didius Julien, & le lui arracherent deux mois après. Sep-

» comptées au nombre des Patriciens, at-
 » rendu que l'usage avoit été, jusqu'alors,
 » de choisir la fleur de la Noblesse, pour
 » remplacer les familles Patriciennes qui
 » s'éteignoient. *Casaub. not. in Lampr. pag.*

» 274 ».

timius Severe, Prince vertueux dans le fond, fut cependant trop jaloux d'abaisser le Sénat. Il croyoit probablement honorer la mémoire de Commode. Peut-être aussi ne suivait-il en cela, qu'un sentiment aveugle de mépris & de dédain pour ce corps. Macrin & Héliogabale n'eurent d'autre rapport avec Severe, que la haine contre le Sénat. Alexandre Severe, l'un des meilleurs Empereurs, succéda à ces trois vils Tyrans. Il vouloit sérieusement rétablir la dignité & l'ancienne splendeur du Sénat. Mais il commit une imprudence qui rendit ses meilleures dispositions funestes à ce Corps. Par une Loi d'Auguste & par un usage constant, les Préfets du Prétoire étoient choisis parmi les Chevaliers & jamais dans un Ordre supérieur. Auguste pensoit qu'il seroit trop dangereux d'ajouter l'autorité Sénatoriale à cet Office déjà si considérable par lui-même. Mais, Alexandre Severe trouvant les Préfets du Prétoire en possession de juger souverainement toutes les causes, prérogative nouvelle qu'ils re-

noient d'une Loi ou de l'usage, s'imagina qu'il ne convenoit pas que les Patriciens fussent jugés par des personnes d'un Ordre inférieur, & donna une Loi, par laquelle il étoit ^{Tillem. art.} statué qu'à l'avenir les Préfets se-¹³ roient tirés du Corps des Sénateurs. Il eut été beaucoup mieux d'exempter les Sénateurs de la Jurisdiction Prétorienne, & de laisser le Sénat seul Juge de ses Membres. L'éclat & le nouveau poids qu'il ajouta à l'autorité, déjà exorbitante de cette Charge, produisirent deux effets également pernicioeux. Plus ces Officiers ou Préfets approchoient du pouvoir suprême, plus ils étoient tentés de s'asseoir tout-à-fait sur le Trône, & de hâter la mort de l'Empereur. D'un autre côté, le Sénat avoit tant souffert des brutalités de quelques-uns des Césars, qu'il n'avoit presque plus de force ni de consistance. Ce corps exténué, fut donc abandonné à la discrétion d'un Ministre unique, si fort intéressé à le maltraiter, & ne manquant jamais de prétexte pour le faire. Il est vrai, que l'ordre géné-

ral des choses , ni le gouvernement des Provinces d'Italie, n'en furent point altérés. Mais le Sénat , dont la condition ne pouvoit plus empirer , fut obligé de souffrir tous les attentats des Corps militaires. Son impuissance les mit dans le cas de tout ofer. Ils en vinrent au point de s'approprier l'élection des Empereurs , & l'approbation du Sénat ne fut plus comptée pour rien , ou pour très peu de chose ; ce qui porta le coup le plus fatal à l'Empire , & ruina totalement l'Italie. Chaque armée prétendit avoir le droit d'élire un Auguste , & toutes les fois que le Trône étoit vacant , les Légions se hâtoient respectivement de proclamer le Successeur , avant même de lui avoir fait prêter le serment. L'abus fut poussé si loin , qu'entre Septimius Severe & Gallien , c'est-à-dire , dans l'espace de moins d'un siècle , on compte près de vingt Empereurs.



CHAPITRE IV.

Constitution de Caracalla, infiniment préjudiciable à l'Italie. Autre Loi non moins remarquable de Gallien. Gouvernement extraordinaire de l'Italie, sous Aurélien.

A-PEU-près dans le même tems que l'exorbitante autorité des Préfets du Prétoire faisoit, pour-ainsi-dire, changer la nature du gouvernement de Rome, la condition de l'Italie, en général, empirait par une autre raison. Il est dit expressement, dans un fragment d'Ulpien rapporté dans le Digeste, que, par une Loi d'Antonin, tous les Sujets de l'Empire Romain furent déclarés Citoyens de Rome (1). Plusieurs Ecrivains attribuent cette constitution à l'Empereur Antonin Pie. D'autres ont prétendu avec plus de fon-

(1) *In orbe romano qui sunt, cives romani facti sunt. L. 22. ff. de Statu homin.*

dement, qu'elle étoit de Marc-Aurele le Philosophe. Mais on ne doute plus aujourd'hui que cette Loi ait été faite sous le regne d'Antonin Caracalla. Nous avons remarqué plus haut, comment & pour quels motifs, le droit de Cité Romaine fut accordé, après la mort de Jules César, à la Gaule Cisalpine ou Lombardie. Dans la suite Auguste parut toujours plus avare de ce privilège, à l'égard des Provinciaux (1). On ne voit pas même, pendant très-long-tems, que ses Successeurs aient été fort libéraux en ce genre, excepté Claude, dont l'indolence & la bonté furent extrêmes. Adrien, visitant en personne toutes les parties de l'Empire, eut, sans doute, occasion d'accorder la Bourgeoisie Romaine à beaucoup de Particuliers, ainsi qu'à plusieurs Villes situées hors de l'Italie; & Marc-Aurele, son neveu par adoption, l'imita peut-être en ce point, dans

(1) *Civitatem Romanam parcissime dedit*. Suet. in Octav. c. 40. Voyez aussi Dion. Cassien, l. 55.

les voyages qu'il fit pour visiter le Pays, ou pour faire la guerre. Mais Caracalla, qui vouloit s'attacher les Provinces, afin de se dédommager en quelque sorte, de la haine des Romains révoltés par ses cruautés, & qui cherchoit peut-être aussi à réparer le trésor épuisé au moyen des héritages & des legs des Citoyens dont les biens seuls étoient applicables au Prince, étendit à tous, sans distinction, le droit de Bourgeoisie, & ne lui donna d'autres bornes que celles de l'Empire. Enfin, quel que fut l'auteur & le motif de cette Loi, il est certain que l'avantage qu'elle procura aux Provinces, diminua considérablement les prérogatives de l'Italie. Cette contrée ne forma plus qu'une petite partie de l'Etat, il ne resta, par conséquent, aux Italiens, qu'une petite part aux Charges & au Gouvernement. En

An. 225.

261 & sui-
vans.

tution de Caracalla , par rapport à l'Italie, furent accélérés par un autre coup aussi fatal, que lui porta Gallien. Cet Empereur, le plus vil & le plus lâche de tous, mit l'Empire à deux doigts de sa perte. Tous les jours on apprenoit la perte de quelque Province, tantôt la rebellion de l'Egypte ou de l'Asie, tantôt la Dace dévastée par les Scites, tantôt un nouvel Auguste régnant dans les Gaules. A tant de nouvelles affligeantes, Gallien répliquoit : Hé quoi ! ne pourra-t-on vivre, ne pourra-t-on régner sans le nitre de l'Asie, sans le lin de l'Egypte, & sans les serges d'Arras ? Sentimens admirables, assurément, quand ils sont le fruit de la sévérité d'un Vespasien, ou de la sagesse d'un Marc-Aurele. Mais si Gallien eût agi conformément à cette modération, dont il faisoit parade, il pouvoit, dans le moment même, diviser l'Empire d'une matiere plus utile & plus durable, que ne le firent ensuite Dioclétien & Constantin (1). Ajoutons que

(1) Odenat, en Orient, & Postume, dans

Dieu, qui dispoſoit toutes choſes pour l'exaltation de la Religion Chrétienne, en avoit ordonné autrement. Gallien, ayant en main l'autorité légitime & principale, devoit naturellement faire la Loi à ſes Compétiteurs. Cependant il fut le plus mépriſé de tous, & parmi tant de Tyrans qui parurent ſous ſon regne, il n'y en eut pas un, ſi l'Histoire de Trebellius eſt ſincere, qui ne le ſurpaſſât dans l'art de régner. En effet, de ce nombre in-

les Gaules, déclarés chacun dans leur Département, Souverains & Auguſtes, pouvoient défendre conſtamment les Provinces Romaines, l'un contre les Germains & l'autre contre les Parthes, & reculer même les frontieres. Tous deux avoient des enfans à laiſſer pour ſucceſſeurs, leſquels, ſelon toute apparence, ſeroient bornés à défendre leurs portions de l'Empire. Il n'étoit pas même à craindre, qu'ils entrepriſſent de troubler l'Italie, attendu que l'autorité d'Odenat & de Poſtume, n'ayant pas commencé dans Rome, & n'étant pas revêtue de l'approbation du Sénat, Gallien & ſon fils Salonin, auroient joui, en toute ſûreté, de ces mêmes Provinces, qui furent enſuite aſſignées à Conſtant.

fini de Provinces qui composoient l'Empire, il ne put pas même défendre l'Italie, qu'il laissa d'abord ravager par les Barbares, & ensuite envahir par Aurélien, Gouverneur d'Illyrie, lequel ayant pris, comme tant d'autres, le titre d'Auguste, choisit Milan pour le siège de son Empire. Le moyen, dont Gallien s'avisa, pour réprimer ces révoltes, n'étoit pas propre à le raffermir sur le Trône, & donna même lieu à des révolutions encore plus funestes à l'Italie.

Il faut remarquer, que la plupart des Généraux & des Capitaines étoient Sénateurs Romains. L'usage de donner le commandement des armées aux Citoyens de l'ordre Sénatorial s'étoit, insensiblement, tourné en système politique. Il étoit même devenu essentiel, vu la quantité prodigieuse de soldats étrangers & barbares qui se trouvoit dans les Légions, & l'extrême lâcheté que les natifs de Rome & du pays Latin, anciennement l'ame & le nerf de ces armées de Conquistadors, avoient contractées au sein de l'abondance & de l'oi-

siveté. Afin de maintenir l'ascendant du nom Romain parmi le Militaire, les principaux emplois furent donc confiés aux Sénateurs & aux Patri-ciens. Il est vrai que, jusqu'au tems de Jules César, les Etrangers étoient admis aux Dignités & au Sénat, tout comme les Naturels & les Nobles. Mais ces Etrangers, nouvellement enrôlés, prenoient incessamment pour le siège commun d'un si vaste empire les sentimens les plus vifs, & ne tarديوient pas d'égalier leurs anciens en patriotisme. C'est par la crainte que cet amour ne vînt à se refroidir, que Trajan & Marc-Aurele défendirent qu'aucun Sénateur eût des possessions hors de l'Italie. Disposition qui, sans être louable à tous égards, fut néanmoins très-utile sous certains rapports. Elle éloignoit des conjurations & des révoltes, les Sénateurs qui alloient commander les Provinces & les armées, & dans le cas auquel l'un d'entr'eux vînt à monter sur le Trône, il trouvoit, dans ses possessions, un motif d'intérêt, pour-ainsi-dire, domestique,

d'aimer l'Italie, de la défendre & d'y résider. Cependant, la science militaire, cultivée par l'ordre des Patriciens, remédioit en partie au caractère mol & paresseux que le peuple avoit contracté dans la vie inutile de la Cité. Tant que les Sénateurs se maintinrent dans l'exercice des emplois militaires, la bourgeoisie de Rome fut en état de prendre les armes au besoin, parce qu'enfin toute espece d'homme peut composer une bonne armée, quand on ne manque pas de bons Capitaines. On le vit bien dans les premières années du regne de Gallien. Lorsque cet Empereur étoit dans les Gaules, occupé à réprimer quelque rebellion, un essain de barbares s'avança vers l'Italie par la route d'Aquilée. Dans le premier mouvement de terreur, qu'excita cette nouvelle à Rome, le Sénat ne vit d'autre parti que celui de faire prendre les armes aux esclaves, au moyen desquels il mit sur pied une armée en état de faire face à l'ennemi, s'il se fût approché de la Capitale. Mais l'absurde politique de Gallien, ne

laissa pas long-tems cette ressource aux Romains. Il défendit, par une Loi expresse, qu'à l'avenir, aucun Sénateur commandât les armées. Les Sénateurs y furent d'abord très-sensibles, & regarderent ce décret comme le dernier des outrages. Mais ils ne tarderent pas de s'y faire. Contens d'exercer leurs fonctions civiles, débarrassés de tous ces principes de gloire & d'ambition, ils ne songerent plus qu'à jouir tranquillement de leurs richesses énormes, avec lesquelles ils pouvoient satisfaire toutes leurs autres passions (1). Les sénateurs devenoient

(1) On ne fait, dit Aurelius Victor, si ce fut par indolence, ou par crainte, ou par aversion pour les brigues & les discordes, que le Sénat laissa échapper de ses mains, le droit de créer l'Empereur & de commander les armées, qu'il pouvoit reprendre aisément sous Tacite, attendu que l'oubli de la Loi de Gallien permettoit de renouveler les anciens Statuts de la milice & de restituer aux Sénateurs les emplois militaires. Dans ce moment les Légions y auroient consenti, & par ce moyen l'Empire ne seroit pas devenu le partage des soldats de fortune. Mais la Noblesse de

de jour en jour plus fainéans , peu
 contens d'être délivrés des emplois
 militaires , ils en vinrent jusqu'à se-
 couer le fardeau des fonctions civi-
 les. Pour s'y dérober , la plupart
 abandonnoient l'Italie , & alloient se
 cacher dans quelque délicieuse cam-
 pagne de la Dalmatie , de la Macédoi-
 ne & de la Thrace. C'est ainsi que
 l'on vit finir & s'éteindre , dans l'ame
 des Italiens , tout sentiment de va-
 leur. Bientôt il n'y eut personne en
 état de résister au moindre ennemi.
 Les Officiers & les Commandans
 des armées , tous étrangers & bar-
 bares comme nous l'avons dit , &
 parvenus ensuite à l'Empire avec
 la plus grande indifférence pour l'I-
 talie qui n'étoit pas leur mere ,
 commencerent à la tyranniser étran-
 gement & à faire leur demeure
 dans quelqu'autre Province. Cepen-
 dant l'Italie ne tomba pas subite-

Cod. Theo-
 dotien , lib.
 2. tit. 4. liv.
 11.

Rome , s'endormant au sein de l'oïveté ,
 & craignant d'exposer ses richesses , qu'elle
 aimoit par-dessus tout , applanissoit la voie
 par laquelle ces hommes guerriers & bar-
 bares parvinrent à l'Empire.

ment

ment. Il se trouva heureusement, dans les armées de Gallien, quelques vieux Officiers qui lui succéderent. Remédiant, autant qu'il étoit possible, à tous les maux passés, ou tâchant du moins d'en arrêter le cours, ils étayerent l'Etat chancelant. Il y avoit même tout à espérer, si leur vie eût été plus longue. Mais Aurélien & Probus ne régnerent que pendant quelques années, Tacite & Claude, pendant quelques mois. Il est vrai qu'Aurélien fut d'un caractère inflexible & féroce; mais c'est précisément ce qu'exigeoit l'état des choses. Mille exemples attestent que lorsque le désordre est au comble, l'excessive rigueur opere plus heureusement que la douceur & la clémence. Somme toute, le regne d'Aurélien, qui ne dura que cinq ans, fut des plus glorieux & des plus fortunés, non pour avoir ajouté des Provinces à l'Empire, comme Titus & Trajan, mais pour avoir détruit, par sa valeur & son activité, le reste des Tyrans qui s'étoient soulevés sous le regne de Gallien, & rassemblé les membres

sanglans & épars de la République. On pourroit lui appliquer ce dytique : (1) » Si d'autres ont aidé » sa jeunesse & l'ont défendu dans » le moyen âge, celui-ci fut le soutien de sa vieillesse, & prolongea » ses jours ». Il agrandit Rome & la fortifia d'une nouvelle enceinte, dont les restes étouvent encore aujourd'hui. Il rétablit la population dans plus d'un canton d'Italie, au moyen des captifs qu'il amena en triomphe des Gaules & de l'Orient, parmi lesquels on comptoit la famille de la célèbre Zénobie, Reine de Palmyre, & veuve d'Odenat Auguste. Le zèle ardent dont Aurélien étoit animé pour le rétablissement des mœurs, du Gouvernement & de la Justice, lui fit créer une Magistrature extraordinaire, à laquelle il donna la Jurisdiction la plus étendue sur toute l'Italie. Il choisit l'homme le plus propre aux fonctions de cet emploi sublime. Ce fut Tetricus, Sénateur Romain,

An. 274.

(1) *Se gli altri l'aintar giovane è forte
Questi in Vecchiezza la scampo da morte.*

lequel créé, malgré lui, Empereur dans les Gaules, avoit gouverné pendant quelques années les Provinces, qui lui obéissoient avec beaucoup de prudence & de valeur, jusqu'à ce que vaincu forcément, ou s'étant laissé vaincre par Aurélien, il fut mené, par celui-ci, en triomphe. Mais ce ressentiment d'orgueil & de colere ne dura pas. Aurélien, qui connoissoit les vertus de Tetricus, vécut ensuite, avec lui, dans la plus grande intimité. Il lui confia donc le gouvernement de l'Italie, sous le titre de Correcteur, réunissant sur sa tête, & peut-être même avec quelqu'augmentation, toute l'autorité que les quatre Juges Consulaires, établis par Adrien, partageoient entr'eux, par portions égales & distinctes. A juger de cette nouvelle Magistrature, par les qualités de celui qui en fut revêtu le premier, & par celles de l'Instituteur, il est à présumer qu'elle fut utile à cette Province. Elle subsista jusqu'au tems de Constantin, avec une autorité plus ou moins étendue. Le pouvoir de celui qui

Treb. Poll.
in triginta
Tyrana.

J. Paucif.
rol. in notit.
imp. Occi.
dent. c. 49.

l'exerçoit , varioit selon les circonstances & la faveur du Prince.

CHAPITRE V.

*Divisions & révolution de l'Empire.
Premier degré sensible de la décadence
de l'Italie sous Dioclétien.*

C E P E N D A N T les affaires d'Italie se trouvoient si délabrées, qu'elles n'étoient plus susceptibles d'aucun arrangement durable. Ces mêmes Loix qui paroissoient, en un sens, les plus propres à étayer l'édifice ébranlé & tombant de vétusté, envisagées sous un autre rapport en élargissoient les breches & les rendoient irréparables. Carus, qui revenoit Vainqueur de la Perse, étant mort, & son fils Numérien César, ayant été tué peu de tems après, An. 284. l'Empire devint la proie de Dioclétien, homme de la plus basse extraction, mais dont l'adresse & la capacité avoient peu d'égaux. Il parvint aux dignités par la voie des

armes , ce qui ne devoit laisser aucun doute sur sa bravoure. Cependant Lactance , Ecrivain très instruit sur son compte (1) , assure qu'il étoit d'un caractère extrêmement timide. Il n'est qu'un moyen de concilier ces contradictions apparentes ; c'est de dire que l'ambition de Dioclétien fut extrême , & que n'ayant d'autre ressource , pour faire fortu-

(1) Lactance enseignoit publiquement la Rhétorique à Nicomédie , dans le temps que Dioclétien y résidoit avec sa Cour. Il n'est pas douteux que comme homme de Lettres , & comme Chrétien , il pût avoir beaucoup d'amis parmi les Ministres & les familiers de l'Empereur. Il fut bien plus à portée de multiplier ses liaisons & ses connoissances après l'abdication & la mort de Dioclétien , lorsque Constantin favorisoit ouvertement le Christianisme , & qu'il n'y avoit plus de danger à le professer. Nous trouvons dans son Livre , *de mortibus persecutorum* , beaucoup de particularités du regne & du caractère de Dioclétien , ou ignorées , ou altérées , ou totalement négligées par les autres Ecrivains. Et voilà pourquoi tous ceux qui ont compilé l'Histoire de ces temps , avant que Baluze eût publié ce Livre de Lactance , sont défectueux & peu sûrs.

ne, que lui-même, il se montra courageux & brave, tant qu'il fut en sous-ordre; mais le titre d'Auguste fit éclore ou revivre sa timidité naturelle. S'il l'emporta sur trois ou quatre concurrens, la valeur n'y eut aucune part, & ce fut uniquement l'ouvrage de la dextérité ou de la fortune. Il laissa Valens & Carin se battre & se consumer entr'eux. Le premier ayant succombé, il fit périr le second par un traité secret, c'est-à-dire, par trahison. C'est ainsi que Dioclétien affermit la Couronne impériale sur sa tête. Il est vrai que dans la suite il défendit constamment l'Empire des ennemis du dehors, & réprima les révoltes des vassaux, mais avec le bras d'autrui, & sans exposer jamais sa personne aux dangers des batailles. S'il se transportoit souvent d'une Province à l'autre, selon qu'il jugeoit sa présence nécessaire, ce n'étoit pas pour se mesurer avec l'ennemi. Il laissoit ce soin à ses braves, & commandoit les armées du fond de son cabinet. A considérer le caractère & les actions de ce Prince, il

n'est point aisé d'assigner le motif qui le détermina à cette division étrange des Provinces Romaines, qui fut la source de tant de révolutions dans l'Empire, ainsi que de la décadence & de la chute de l'Italie. N'écouter-il que sa timidité naturelle ? Consulta-t-il le besoin de l'Etat ? L'amitié fit-elle ce prodige ? Il me semble qu'il y eut de tout cela. Ces trois motifs agirent à la fois, & le déterminèrent à cette opération mémorable & inouïe, par laquelle il se donnoit un égal dans l'Univers. Les Germains & les Scythes, qui menaçoient continuellement les frontières, les rebellions des Généraux si fréquentes sous les regnes précédens, tant de besoins & de dangers, l'impossibilité de régner sans armées & de les commander toutes en personne, firent sentir à Dioclétien qu'un Empereur ne pouvoit désormais se croire en sûreté, sans la plus folle présomption. D'ailleurs, supposé qu'il fût aussi poltron qu'on le dit, il n'avoit rien tant à cœur que d'éviter toute entreprise périlleuse. L'exemple de Valérien Au-

An. 286.

guste, fait prisonnier par les Perses, & réduit à l'esclavage le plus vil & le plus douloureux, devoit assurément l'épouvanter. Il pensa donc que le meilleur parti étoit de prendre un collègue dont il fut assuré, & sur lequel il pût jeter tout le faix de l'Empire, en lui abandonnant la moitié des honorifiques. Plein de son projet, il trouve sous sa main Maximien Hercule, dont il aimoit beaucoup la personne, & dont il connoissoit la bravoure. Il n'hésita pas à le créer César, bientôt après il le déclare Auguste & l'associe à l'Empire. Il n'étoit pas nouveau de voir prendre un collègue à l'Empereur; Nerva & Marc-Aurele en avoient donné l'exemple long-tems auparavant. Ce qu'il y eut d'étonnant, ce fut de partager les Provinces comme fit Dioclétien, assignant l'Italie, l'Afrique, les Espagnes, les Gaules, & toute la partie occidentale de l'Empire à Maximien, & se réservant l'Orient, c'est-à-dire, l'Egypte, toute l'Asie Romaine & l'Illyrie, qui comprenoit les Pannonies, la Macédoine,

la Grece & la Thrace. Alors l'Italie cessa d'avoir des rapports avec la totalité de ce vaste Empire. La communication avec l'Egypte & l'Asie, sources de toutes ses richesses, fut interceptée. Dioclétien, entierement occupé des embellissemens de Nicomédie & d'Antioche, oubloit Rome & l'Italie, & Maximien, toujours aux prises avec les Germains, fixa son séjour à Treves, qui devint en quelque sorte le siège de son Empire. Au reste, quoique l'Italie ne fut plus sous les yeux du Prince, elle conservoit la même forme de gouvernement établie par Adrien, excepté qu'à l'imitation d'Aurélien, les Empereurs y fixerent un Juge général, avec le titre de Correcteur.

Les choses resterent en l'état, dans l'Italie & dans l'Empire, tant que Dioclétien put maintenir la paix avec les Parthes. Quant aux affaires des Gaules, où chaque jour produisoit de nouvelles guerres, il y songeoit fort peu, comptant fermement sur l'activité du fidele Maximien. Mais étant survenus des

troubles en Orient , Dioclétien qui vouloit , à toute force , régner à la Persane , loin des combats , au milieu des adorations des Courtisans & des peuples , & s'amuser tranquillement à bâtir & rebâtir ses Termes , ses palais & ses théâtres , prit le parti de se munir de nouveaux champions qui fussent en état de repousser les ennemis du dehors , & de tenir à terre ceux du dedans. Il se rend , pour cet effet , en Italie , & s'abouche , à Milan , avec Maximien , qu'il avoit fait venir de Treves. Réfléchissant ensemble qu'ils étoient , pour-ainsi-dire , sans Successeurs , attendu que l'un n'avoit pas de fils , & que l'autre n'en avoit qu'un seul qui n'étoit propre à rien , ils s'accorderent à créer Césars les deux plus braves Capitaines. Leur choix tomba sur Constance Chlore & Galere , lesquels s'engagerent à répudier leurs femmes , & promirent d'épouser , l'un la fille de Dioclétien , & l'autre celle de Maximien , au moyen de quoi les deux Empereurs s'attachoient les nouveaux Césars , par

le double lien de la reconnoissance & de la parenté. Ainsi l'Empire fut divisé en quatre parties. Dioclétien eut la Syrie & l'Egypte ; Galere toute l'Illyrie ; Constance les Gaules , les Espagnes & la Grande-Bretagne ; Maximien retint l'Italie avec les isles adjacentes & l'Afrique. Voici le moment le plus marqué du dépérissement de l'Italie. Elle qui , pendant plusieurs siècles , avoit été le gouffre des richesses de tant de Provinces ; elle qui avoit joui d'une longue paix , à peine interrompue par quelques légers mouvemens de guerres civiles , éprouva dans les siècles suivans , toutes les horreurs de la disette & des combats. Les Césars eux-mêmes la dépouillerent & l'épuisèrent à l'envi. Tourmentée par des guerres interminables & de toute espece , elle devint bientôt déserte. Au lieu d'une Cour il en falloit entretenir quatre , & chacun des Césars voulant égaler ses Collegues , il en résulta que telle division supportoit , en particulier , la totalité des dépenses réparties auparavant sur les

Aur. Vic-
tor de Cæ-
sarib. c. 39.
p. 411.

quatre parties de l'Empire. Il faut ajouter au calcul l'augmentation actuelle du faste des Césars, suite nécessaire des exemples de Dioclétien, dont les habillemens, le cortège & le trône surpassoient en magnificence ceux de tous les Princes ses prédécesseurs. Maximien, qui s'étoit insensiblement accoutumé à régler sa conduite sur la vanité & les sottises de Dioclétien, plutôt que sur ses propres principes, mit de nouveaux impôts sur les Italiens, dont les contributions s'étoient bornées jusqu'alors à l'entretien des soldats. L'Italie succomboit sous le fardeau de ces impositions, d'autant plus qu'elle fut privée en même-temps de cette espece de tribut que lui portoient toutes les Provinces de l'Empire, quand elle en étoit le centre. Il y a d'ailleurs grande apparence que cette milice nouvelle & nombreuse la molestoit, sur-tout dans la personne des laboureurs, ce qui mit l'agriculture plus bas que jamais. Si l'Italie, après avoir perdu ses prérogatives, fut obligée de subir le sort des autres Provinces, la destinée

de Rome n'étoit pas plus heureuse. Il paroît que dans le même temps elle cessa d'être la Capitale de l'Empire & même de l'Italie, attendu que Maximien résidoit à Milan. Malgré cette division de l'Empire & la pluralité des Empereurs, les affaires en général ne laisserent pas de prospérer, tant que Dioclétien put conserver un certain ascendant, au moyen duquel il étoit, pour-ainsi-dire, l'ame & la tête de tous les Césars. On ne peut attribuer qu'à sa dextérité & à cette soumission, dans laquelle il sut retenir ses trois Collegues, l'exemple inouï qu'il donnoit alors, en tenant fortement unies toutes les parties d'un Etat très-vaste & gouverné par quatre Chefs. Mais soit que la Divinité voulût châtier l'orgueil & l'impiété de Dioclétien, violent persécuteur de la Religion Chrétienne; soit que, selon le cours ordinaire des choses, il soit très-rare & peut-être impossible, que la prudence la plus consommée, ne se démente & n'échoue, Dioclétien, avec toute son adresse & sa fermeté, ne put éviter le sort

trop commun dans le monde, & surtout dans les cours, de se voir supplanter par une de ses créatures. Galere César, envoyé contre les Perses, fut vaincu & défait. Il y perdit une grande partie de son armée. A son retour, voulant s'excuser auprès de Dioclétien, celui-ci le reçut avec le plus grand mépris. L'orgueilleux Empereur le laissa courir derrière son char, à pied & la pourpre sur le dos, l'espace de plusieurs milles. Le fier Galere n'étoit pas endurant, & son ambition étoit excessive. Sans doute qu'il résolut à l'instant même de s'affranchir de cette humiliante servitude. Ses amis & ses courtisans, pour le flatter & distraire sa douleur, ne manquerent pas de nourrir dans son ame l'espoir & le desir de la vengeance. Mais avant de rien entreprendre il convenoit d'effacer la tache par quelques exploits. Galere contint donc son indignation, & ayant réparé l'armée le plutôt possible, il se mit à la tête & marcha contre les Perses. Etant revenu vainqueur de cette expédition, Dioclétien le reçut avec les plus grandes

démonstrations d'amitié & d'honneurs. Mais quand l'ame est profondément pénétrée d'un sentiment de vengeance, les caresses & les faveurs, quelques prodiguées qu'elles soient, font difficilement oublier les injures. Galere César, enflé par ses victoires, & encore plus par les adulations de ses courtisans, commença par traiter Dioclétien de vieillard impotent & rusé, qui ne songeoit qu'à jouir du fruit de leurs victoires, sans en partager les périls. Aiguillonné par ses flatteurs, Galere forma son plan, qui ne tendoit à rien moins qu'à se rendre seul maître de tout l'Empire. il essaya d'abord la suggestion, & n'oublia rien pour engager Dioclétien à lui remettre amiablement la Couronne. De la persuasion il en vint aux menaces, & comme son armée étoit beaucoup plus forte que celle des deux vieillards, ou de leurs fideles Généraux, Dioclétien fut contraint de céder. Ce n'est proprement qu'alors qu'il imagina de créer quatre Empereurs absolus. Dioclétien sentoit que le titre de César ne suffi-

Lactan. ubi
supra.

soit plus à Galere, & qu'il étoit lassé de la dépendance grande ou petite que ce titre comportoit. Il proposa donc la création de quatre Empereurs ; c'est-à-dire , de déclarer Augustes les deux Césars Galere & Constance. Mais Galere , décidé à ne plus avoir les deux vieillards pour Supérieurs ni pour Collegues , rejeta la proposition , & Dioclétien fut forcé de quitter la pourpre. Cependant , pour couvrir la monstrueuse ingratitude de l'un , & l'extrême foiblesse de l'autre , il fut convenu de publier que Dioclétien abdi-quoit de son pur mouvement , & que son âge & ses infirmités n'étoient plus compatibles avec les sollicitudes du Trône. C'est ainsi que l'on s'exprima dans l'acte public d'abdication , dans les édits & dans les lettres d'avis , & c'est de-là que naquit l'opinion vulgaire , transmise de siècle en siècle par la voie de l'Histoire , que Dioclétien avoit quitté volontairement l'Empire pour s'en aller cultiver ses jardins de Salone. Maximien Hercule , qui régnoit en Italie , plus fier & moins

diffimulé , donna trop à connoître qu'il ne dépoſoit ſa Couronne que malgré lui. Cependant le bruit ſe répandit qu'il y avoit été contraint par Dioclétien , lequel , en qualité de pere & de bienfaiteur commun de tous , étoit toujours cenſé l'arbitre de leurs actions. En même-temps que Dioclétien & Maximien abdiquoient , & que Galere & Conſtance Chlore étoient déclarés Auguſtes , il falloit , pour ſe conformer à l'uſage , créer deux nouveaux Céſars. Galere ſe rendit maître de la nomination & du choix. Dioclétien , contraint de lui céder dans les premiers articles , étoit néceſſairement dans tous les autres à la merci de ce gendre ingrat. Il ne fut queſtion ni de Conſtantin , ni d'aucun des parens , amis ou ſerviteurs des vieillards. Deux ſoldats de fortune , ivrognes & brutaux , furent choiſis au grand étonnement de l'Empire. Severe & Maximin parurent à Galere les plus propres à remplir ſes vues , perſuadé qu'ils ne lui feroient jamais ombrage , & qu'il dirigeroit à ſon gré leurs bras & l'autorité qu'il

An. 305.

alloit leur confier. Maximin fut préposé sur l'Orient, & Severe eut le gouvernement de l'Italie, de l'Afrique & des isles de la Méditerranée. Si l'Italie, sous un Cesar imbécille & cruel, eut à supporter pendant trois ans des charges & des vexations plus fortes que sous Maximien, on peut dire que la modération de Constance en fut la cause (1). Content désormais de gouverner souverainement les Gaules & les autres Provinces de l'Occident, sur lesquelles le simple titre de César ne lui donnoit auparavant qu'une autorité subordonnée, il renonça au Domaine de l'Italie, laissant Severe régir cette Province à sa fantaisie,

(1) Selon le plan de Dioclétien, par lequel l'Empire étoit divisé en deux parties, l'Occident & l'Orient, l'Italie appartenoit à l'Empire occidental, & devoit dépendre de Constance. Severe, créé César, c'est-à-dire, déclaré fils & successeur de l'Empereur d'Occident, devoit, par conséquent, obéir à Constance, dans le Gouvernement de la Province qui lui avoit été assignée, ainsi que Maximin César dépendoit en Orient de Galere Auguste.

& s'entendre avec Galere, dont il étoit la créature. L'Histoire rapporte des merveilles du regne de Constance & de la félicité des Provinces qui lui furent soumises. Sa renommée, qui franchit les Alpes, & la tyrannie de Severe César, déterminèrent beaucoup d'Italiens à se réfugier dans les Gaules. Au moyen de quoi l'Italie, privée d'ailleurs depuis quelques temps des subsides & du concours des Provinces étrangères, se voyoit abandonnée par ses anciens habitans, qui fuyoient avec tout ce qu'ils pouvoient emporter.

D'une part, les Romains révoltés par les contributions insolites qu'exigeoit Severe, & de l'autre, les soldats nationaux, où depuis longtemps en garnison dans l'Italie, mécontents de lui, parce qu'il les arrachoit à l'oïfiveté & aux délices de Rome pour les traîner en Afrique, inviterent Maxence à prendre la pourpre. C'étoit ce fils obscur de Maximien, jugé incapable de succéder à son pere, & qui s'en vengeoit ignoblement, par la vie dé-

bordée qu'il menoit dans une maison de campagne à six milles de Rome. Comme si ce nouveau monstre n'eût pas suffi au malheur de l'Italie, le vieux Maximien vint se joindre à son fils. Il n'étoit descendu qu'à regret du trône, & n'attendoit, pour y remonter, qu'une occasion favorable. Appelé par le nouvel Auguste, il vola donc à Rome. Alors l'Empire Romain eut à la fois six Empereurs, dont aucun n'étoit dans le cas de l'usurpation manifeste, comme les Tyrans qui avoient parus sous Gallien. Tous avoient un droit incontestable ou apparent (1). Tant il est vrai qu'en

(1) Galere tenoit le sien de l'abdication de Dioclétien. Severe & Maximin, créés Césars en même-temps que Dioclétien se démettoit, prirent ensuite, l'un par l'ordre de Galere, l'autre de son chef & à titre d'ancienneté, le nom d'Auguste. Constantin fut reconnu & déclaré, par son pere mourant & par les soldats, dans tout l'Occident Transalpin. Les Prétoriens, censés légitimes Electeurs du Prince, avoient donné, dans Rome, leurs suffrages à Maxence; & Maximien, outre ses anciens

fait de gouvernement il ne faut qu'un seul exemple , quel qu'il soit , pour causer les plus grandes révolutions. A peine vingt ans s'étoient écoulés , depuis que Dioclétien avoit donné le premier exemple du partage en s'associant Maximien , & déjà chaque Prince se croyoit en droit de se donner des Collegues à son gré. Tout Capitaine , tant soit peu célèbre , attendoit de son Maître la pourpre impériale pour récompense. Mais ce qui doit paroître encore plus étrange , c'est que parmi les six Empereurs existans , il n'y en avoit pas un Romain , ni même Italien. L'Italie & Rome étoient comptées pour si peu , que Galere , le principal & le plus puissant de tous les Augustes , avoit conçu le projet de se délivrer de ses concurrens , de transporter le siege de l'Empire dans la Dace , où il étoit né , & de l'appeller Empire Dacien , au lieu d'Empire Romain. (1). Pen-

droits , auxquels il n'avoit renoncé que par force , devoit naturellement être le Collegue de son fils.

(1) *Galerius, ut nomen Imperatoris acce-*

dant un regne de trente ans il ne mit jamais le pied à Rome. Il ne s'en approcha qu'une seule fois, dans l'intention de l'assiéger, & peut-être de la détruire. Au reste, il est aisé d'imaginer, quels troubles cette multiplicité de Souverains causa dans l'Empire. L'Italie fut le théâtre principal des guerres qui s'ensuivirent, & les calamités que produisent la tyrannie & la discorde fondirent particulièrement sur elle. Dès que Severe eut appris l'inauguration de Maxence, il se mit en marche pour venir l'assiéger dans Rome. Les soldats qu'il amena d'Afrique saccagerent tout ce qui se trouva sur leur passage. Ces mêmes soldats, alléchés par l'espérance que Maxence leur donnoit, de les laisser jouir des délices de Rome, abandonnerent Severe, lequel attiré & trahi par Maximien, mourut peu de temps après à Ra-

perat hostem se Romani nominis erat professus, cujus titulum immutari volebat, ut non Romanum Imperium, sed Daticum cognominaretur. Lactan. c. 27.

venne. A sa place, Galere créa Auguste Caius Licinius, après quoi il vint du fond de l'Illyrie, exécuter en personne l'entreprise dans laquelle son Collegue avoit échoué; & c'est ici la premiere, & même la seule fois, qu'il se soit approché de Rome. Mais se voyant sur le point d'être abandonné des siens, comme Severe, il prit, malgré lui, le parti de se retirer, & permit le dégât aux troupes qui lui restoient. Ses Soldats commirent les plus grandes horreurs dans toute la partie de l'Italie qu'ils traverserent dans leur retraite. Ainsi l'on vit, presque à la fois, quatre Tyrans acharnés sur l'Italie. Maxence faisoit gémit Rome sous le poids de son despotisme. Severe ravageoit la partie située du côté de la Méditerranée. Galere écrasoit celle qui est située vers la mer Adriatique; & dans le même temps, Maximien épuisoit, par ses exactions, toute la Province, & particulièrement l'Insubrie, siège principal de son Empire avant l'abdication, où il lui étoit plus facile de se faire craindre & obéir. Il est vrai que Galere mourut bientôt après

en Illyrie. Licinius , qu'il avoit fait Auguste & désigné , en quelque sorte , pour son Successeur , distrait par les inquiétudes que Maximin son Compétiteur lui donnoit en Orient , ne put rien entreprendre sur l'Italie. Maximien même en sortit pour aller chercher quelque part des instrumens à son ambition. Mais quoique l'Italie n'eût plus que Maxence pour Maître , elle n'en fut pas moins malheureuse. Comme il ne possédoit ni le talent de gouverner , ni l'amour des peuples , il mit toute sa confiance dans l'affection & dans le nombre des soldats , dont l'entretien ruinoit ses sujets. Il affama les Cités & les Provinces pour soutenir ses troupes dans l'abondance. Outre les charges insupportables qu'il imposa sur Rome & sur l'Italie , la licence effrénée dans laquelle il laissoit vivre la soldatesque afin de se l'attacher , l'exemple du débordement qu'il donnoit lui-même , & que sa qualité de Prince rendoit encore plus contagieux , multiplioient les Tyrans à l'infini , & faisoient qu'il y en avoit presque autant que de soldats.

C'est

C'est précisément alors que Constantin régnoit dans les Gaules avec tant de gloire. Toutes les Provinces qui avoient obéi à son pere Constance, mort peu de tems avant que Maxence reprît la pourpre dans Rome, lui étoient soumises. Constantin plus ambitieux que son pere, ou plus touché des calamités de l'Italie, ayant tout arrangé vis-à-vis des Francs, déconcerté & puni les perfides manœuvres de son beau-pere Maximien, vint délivrer les Italiens de la tyrannie de Maxence. Il prit d'abord Suse, clef de l'Italie, ensuite Turin & Verceil, & s'avança vers Rome, plutôt en triomphateur qu'en combattant : expédition célèbre dans toutes les Histoires, par les secours miraculeux que la piété de Constantin obtint du Ciel, & par l'exaltation du Christianisme, dont elle est la grande époque. Maxence, persécuteur des Chrétiens, fut vaincu plusieurs fois par des ennemis que Dieu favorisoit, & finit aussi indignement qu'il avoit vécu. Alors l'Italie désolée put respirer, non que les victoires de Constantin fussent

exemptes de calamités, les guerres civiles en sont inséparables ; mais le calme suivit de près, & dès qu'on eut posé les armes, il ne fut plus question que d'acte de clémence, de bonnes Loix & de la réforme du gouvernement. La guerre, qui s'alluma peu de tems après, entre Licinius & Maximin, ne fut pas capable de distraire Constantin de la paisible administration de ses Etats, & les dissensions qui naquirent ensuite entre Constantin lui-même & Licinius, dissensions qui aboutirent à une guerre ouverte & à la ruine totale du dernier, ne causerent aucuns troubles en Italie. Constantin, après avoir vaincu par sa valeur ou par sa dextérité cinq ou six concurrens, auroit, sans doute, fait le bonheur de cette Province, si les superstitions de la gentilité, dont une grande partie de la Noblesse & du peuple étoit encore infatuée, ou d'autres motifs quelconques, ne l'eussent obligé de tourner ses vues d'un autre côté.

CHAPITRE VI.

*Changemens causés en Italie par
l'Empereur Constantin.*

ZOZIME, Ecrivain Payen, Julien l'Apostat, & de nos jours Messieurs de Montesquieu & de Voltaire, Copistes des anciens en tout ce qui peut décréditer la Religion Chrétienne, n'ont rien oublié pour noircir la mémoire de l'Empereur Constantin, célébré si magnifiquement par la meilleure partie des autres Historiens, & surnommé le Grand par la voix unanime de tant de siècles. On a reproché à cet Empereur deux fautes capitales; la première, d'avoir abandonné Rome, antique siège de la plus glorieuse République; la seconde, d'avoir affoibli l'Empire par la division qu'il en fit. Il seroit étrange & même absurde, de soutenir que ces opérations n'ont point été préjudiciables à l'Italie. Cependant, si nous avons

Zozim. hist.
1. Jul. de Cæsar.

Montesq.
confid. sur
la gr. & dec.
des Rom. c.
17. 18. Vol-
taire œuvres,
tom. 5.

ces ; si nous voulons remonter à l'origine véritable , ou du moins apparente , de ces événemens si fameux dans l'Histoire , nous trouverons peut-être , qu'il n'y a pas de quoi tant inculper Constantin , & que l'Italie n'en a pas souffert un dommage aussi grave qu'on le pense. Il faudra plaindre Rome , à qui ce Prince ne fit pas les grands biens qu'elle avoit lieu d'attendre de sa valeur , & convenir en même tems qu'il ne fit à cette Ville aucune injustice ni aucun tort manifeste.

Il y avoit plus de cinquante ans que les Empereurs avoient cessé de regarder Rome comme le siège naturel de l'Empire (1). Les premiers Césars avoient été fortement persuadés que la Dignité impériale seroit toujours en sûreté dans cette ville , quelque agitées que fussent les Provinces. Mais cette opinion étoit si généralement abandonnée ,

(1) Nous tenons d'Hérodien , liv. 4. c. 2. que Géra vouloit s'établir en Egypte , faire sa Capitale d'Alexandrie , & abandonner Rome à Caracalla.

que parmi les douze ou quinze derniers Empereurs ou Tyrans, qui régnerent avec Constantin, il n'en est aucun, à l'exception de Maxence, qui ait fait un long séjour à Rome. Les étrangers & les Barbares, qui parvenoient à l'Empire, ne regardoient plus Rome avec ce respect & cet attendrissement des Anciens : & si les besoins de l'Etat exigeoient la présence des Augustes en Italie, il n'est pas difficile à comprendre, comment la Lombardie parut à des yeux, non prévenus de l'amour patriotique, un meilleur pays que la Romagne. D'ailleurs, il n'y avoit rien à Rome qui pût fixer les Empereurs, & leur rendre cette résidence agréable. L'orgueil insupportable de la Noblesse, la licence du peuple, la méchanceté des uns & des autres étoient, au contraire, de très-fortes raisons de s'en éloigner. Les personnes qualifiées, celles du moins que les cruautés & le caractère soupçonneux de tant de Tyrans n'avoient pû guérir du préjugé, ne regardoient qu'avec dédain ces nouveaux Empereurs nés dans

quelque cabane de laboureur ou de berger, au fond de la Dalmatie, de la Dace & de la Bretagne. Ammien Marcellin, qui vivoit à Rome pendant les premières années de Théodose, en rend un témoignage authentique. Il assure que de son tems, c'est-à-dire un siècle entier après la désertion des Empereurs, Rome regardoit encore avec le plus souverain mépris tout ce qui étoit né hors de ses murs (1). Qu'on imagine quelle devoit-êtré sa présomption & sa morgue, avant que l'éloignement des Princes & l'érection d'une rivale l'eussent humiliée & presque anéantie. Le peuple, accoutumé à s'amuser & à se repaître du spectacle des grandeurs de leurs Maîtres précédents, ne pouvoit supporter l'appareil mesquin de ceux-ci, qui, d'ailleurs, avoient supprimé les largesses, & mis des impôts sur la Cité, exempte auparavant de tous tributs. Dioclétien, qui savoit assurément se faire craindre & respecter, vint à Rome

(1) *Vide esse quidquid extra pomerium nascitur estimant.* Marcell. lib. 14.

en l'année 303, après avoir terminé avantageusement la guerre contre les Perses. Il fut si fort choqué des satyres & des brocards des Romains, que le dépit l'en fit partir sur la fin de décembre, sans qu'il fût possible de le faire rester jusqu'aux Calendes de Janvier, jour désigné pour son neuvième Consulat (1). Mais, les Romains montrèrent d'autant plus d'aigreur & de malignité contre Constantin, que cet Empereur, étant le premier qui eût professé la Religion Chrétienne, ses principes s'accordoient moins avec les goûts & les penchans du Sénat & du peuple, plongés encore en grande partie dans les superstitions du paganisme. Il vint à Rome la vingtième année de son regne, pour y célébrer les fêtes appelées, par cette raison, vigésimales. Il y fut honni. Les Romains lui firent mille avanies. Sans doute que Constantin, tout grand Prince qu'il étoit, avoit

An. 326.

(1) *Cum libertatem Populi Romani ferre non poterat, impatiens & ager animi prorupit ex urbe.* Lactance, c. 17.

des défauts qui pouvoient prêter aux brocards & aux satyres d'une populace insolente. Et quel est le personnage qui soit à l'abri des gaufferies d'un peuple naturellement railleur & malin ? Mais le Christianisme, qu'il professoit, & l'abolition des profanes cérémonies que l'on pratiquoit dans les solemnités vigésimales, irritoient plus que jamais la méchanceté du peuple & le zèle superstitieux des Sénateurs. Constantin, indigné de tant d'ingratitude, résolut d'abandonner Rome pour toujours. A ce motif il s'en joignit un autre peut-être aussi puissant. L'Empereur étoit insatiable de gloire ; disposition rarement blâmée chez les Princes, quoiqu'elle dégénere souvent en une coupable ambition. Cette passion pour la célébrité, & une espece de manie pour les bâtimens, le déterminèrent à fonder une Cité qui disputa de grandeur avec Rome. La situation unique de Byzance & une affection particulière pour ce lieu où il avoit triomphé de Licinius, ne lui permirent pas d'hésiter sur le choix.

Afin d'attirer, dans la nouvelle Cité, le plus grand nombre d'hommes possible, Constantin multiplia les faveurs & les privilèges. Au moyen des franchises qu'il accorda aux Marchands, cette contrée devint le centre du commerce. Une quantité prodigieuse de statues, de colonnes d'or, & d'autres métaux, fut enlevée de Rome & portée à Constantinople, & tous les Artistes que l'on pût trouver dans l'Empire y furent amenés. Je ne prétends pas assurément que les ordres de Constantin, à cet égard, aient pu s'exécuter sans diminuer la population & les richesses de l'Italie; le paradoxe seroit insoutenable. Mais quelques milliers d'hommes, que les fantaisies du Prince & l'espoir d'un meilleur sort, firent passer en Thrace, ne devoit pas laisser un vuide immense, & Constantin ne pouvoit rendre Rome & l'Italie plus désertes, que n'avoit fait Dioclétien, quand il voulut agrandir Antioche & Nicomédie. Les marbres étoient répandus à Rome avec tant de profusion, que ce qui fut enlevé

ne dut faire qu'une légère sensation. Le plus grand dommage résultant de la translation du Siège Impérial fut peut-être la diminution de l'espèce circulante, attendu que l'argent n'abonde que dans les Villes où le Prince réside. Mais il faut observer qu'il y avoit déjà long-tems que la Cour impériale étoit ambulante, ce qui devoit être pour le moins aussi fatal aux Romains que la construction d'une nouvelle capitale. D'ailleurs les Particuliers étoient encore si fort pécunieux, le Sénat & les Magistrats portoient la magnificence & le faste à un tel excès, le Fisc ou la Chambre continuoient d'y faire des dépenses si prodigieuses, que la résidence de la Cour n'y étoit nullement nécessaire pour entretenir la circulation & faire subsister le menu peuple. Il est vrai que la manière dont s'y prit Constantin pour maintenir l'abondance dans sa Métropole, fut très-préjudiciable à Rome. Il étoit si passionné pour Constantinople, qu'il voulut, à tout prix, la rendre vaste & florissante. Rome, comme nous l'avons

dit plus haut, ne subsistoit, pour-
ainsi-dire, que des grains tirés de l'A-
frique & de l'Égypte. Elle étoit re-
duite à cette ressource dès les der-
niers tems de la République, c'est-
à-dire depuis la manie des Romains
pour les parcs & les jardins. Con-
stantin ordonna que les grains d'A-
frique fussent portés à Rome, &
réserva ceux de l'Égypte pour la
nouvelle Cité. Ainsi Rome n'eut plus
qu'un grenier, & fut par conséquent
plus exposé à la famine. Mais cette
disposition même, qui paroissoit si
préjudiciable à l'Italie, pouvoit pro-
duire les plus grands avantages. Les
Romains, plus que jamais en dan-
ger de manquer de grains, y trou-
voient un puissant motif de fertiliser
les champs de leur voisinage, & s'il
avoit été possible d'arracher la po-
pulation à l'oisiveté de Rome, rien
n'étoit plus propre à la répandre
sur la surface des campagnes, où les
cultivateurs étoient déjà si rares.

Constantin donna bien quelques
Loix pour encourager la culture.
Mais ne sçait-on pas, qu'il est infi-
niment plus aisé d'attirer des mil-

Tacit. lib.

12.

L. 1. & 2.

6 de agrico-
lis, l. 3. c.

de feriis, l.

1. c. de om-
ni agro de
ferio.

liers d'hommes dans les grandes villes , que de ramener la plus médiocre population dans les campagnes ? Quelques mois suffissent à la première opération , & il faut un siècle pour la seconde. Quelle différence cependant , si ce Prince eut employé à la réforme & à l'amélioration de l'Italie, l'activité , l'application & l'argent qu'il mit à construire Byzance ! Mais la mollesse de Constantin étoit peu propre à ranimer les travaux de la vie rustique. D'ailleurs insatiable, comme il étoit, de gloire & de renommée , la fondation d'une grande Métropole lui paroissoit un moyen plus noble & plus court que la fertilisation de quelques arpens de terre & le rétablissement de quelques Cités , désolées par les guerres précédentes. Il en vouloit aussi aux Romains , & dans son dépit , il étoit charmé de les déprimer ; ce qui ne s'accordoit guere avec la morale chrétienne. Mais enfin, la résolution ou la nécessité de diviser l'Empire supposée , il ne pouvoit établir le siège de l'Orient dans aucune Cité de l'Egypte ,

de l'Asie & de la Grece, dont la position fût plus propre au soutien mutuel des deux Empires, & en même-tems moins défavantageuse pour l'Italie.

Il étoit démontré depuis long-tems, qu'un Chef unique ne suffisoit pas à cette informe & vaste Monarchie. Les fréquentes défections des Généraux & des Gouverneurs, firent sentir à Dioclétien le besoin indispensable de diviser l'Empire en quatre parties. L'activité de Constantin, & la réputation qu'il s'étoit faite dans le cours de tant de guerres, purent entretenir l'union & la vigueur de l'Empire, pendant l'intervalle qu'il régna seul, après la défaite de Licinius; mais la tendresse paternelle ne pouvoit l'aveugler au point de croire qu'aucun de ses quatre fils fût capable de porter un tel fardeau. Et quand la chose eût été possible, quel sort auroit-il fait aux autres, si l'Empire avoit été le partage d'un seul? Supposé que l'aîné, qui, dans l'hypothèse devoit certainement avoir la préférence, eût été supérieur à

ses frères du côté de l'âge, de la valeur, de l'expérience & de la réputation, sans doute qu'il n'y avoit pas de meilleur parti que d'en faire un Empereur unique, & de borner les cadets au grade de César. Mais la foiblesse de l'aîné ne permettoit pas d'y songer. D'ailleurs, supposé qu'il eût laissé des enfans en bas âge & que l'un de ses freres cadets lui eût survécu, les guerres civiles qu'enfantent les minorités dans les Monarchies, mêmes héréditaires & les mieux constituées, devenoient inévitables dans un tems où les successions étoient proprement arbitraires & éventuelles. Les quatre freres paroissent-ils disposés à vivre entr'eux sous les loix de l'amour & de la concorde? Rien n'étoit plus convenable pour chacun en particulier & pour tous en général, que d'avoir leur état séparément; l'indépendance ne pouvoit que rendre leur situation plus tranquille & plus sûre. Les jalousies, les discordes, l'ambition doivent-elles éclore un jour dans la famille? Au moyen du partage fait par

le pere, le mal sera toujours moindre que s'ils étoient obligés d'en venir précipitamment à la révolte & aux armes, pour enlever, chacun de leur côté, la portion de l'héritage paternel. Telles furent, sans doute, les raisons qui déterminèrent Constantin à diviser l'Empire, & peut-être étoit-il impossible de pourvoir plus sagement à la sûreté des Provinces Romaines.

CHAPITRE VII.

Révolutions de l'Empire sous les Successeurs de l'Empereur Constantin.

LES fils de Constantin n'héritèrent que de son ambition & de sa mollesse. Nul, d'entr'eux, n'eut sa valeur en partage. Chose étonnante ! parmi tant de Princes qui ont occupé l'Empire Romain, on en voit très-peu qui aient eu des enfans à laisser pour Successeurs, & aucun qui leur ait transmis ses vertus. Titus est le seul qui se soit mon-

tré digne de succéder au trône. Mais outre qu'il n'eut peut-être pas le tems de développer son caractère, il faut se rappeler qu'il naquit & fut élevé dans la médiocrité. Avant la fortune du pere, la famille étoit dans le cas d'exiger de Titus de l'application & des talens. Mais Domitien élevé à la Cour de Vespasien, ressembla beaucoup à Caligula & à Neron, nourris l'un & l'autre au sein des familles régnantes, quoiqu'ils ne fussent parvenus à l'Empire que par adoption. Commode, fils du bon Marc-Aurele, & Caracalla, fils du vaillant Septimius Severe, furent des Tyrans insensés & cruels. Si les fils de Constantin, de Valentinien & de Théodose, dont il sera question dans la suite, ne portèrent pas les cruautés & les débauches aussi loin que les précédens, il ne faut l'attribuer qu'à la sainteté du Christianisme qu'ils professoient. Mais il n'est pas moins certain, que de toutes les qualités royales de leurs peres, ils n'eurent que la religion en partage; exemples qui contredisent malheureu-

fement l'axiome des anciens : *Les grands hommes naissent des grands hommes* (1); mais qui vérifient celui-ci : *Nul ne fait commander, s'il ne fut obéir*, vu que tous ceux qui ont soutenu & gouverné l'Empire avec une certaine réputation, furent élevés dans la dépendance & monterent sur le Trône de grade en grade. Cependant, quoique les enfans de Constantin eussent fort dégénéré des vertus de leur pere, il ne faut pas croire que leurs discordes ayent ruiné l'Empire, comme on l'assure communément, ni que l'Italie ait eu tant à souffrir de leurs divisions. Il est vrai que le fils

(1) *Fortes creantur fortibus*. Sentiment d'Horace & de Pindare, devenu le lieu commun des Poëtes, qui font bassement la cour aux Nobles. La pensée du Dante est bien plus juste :

*Rade volte risorge per li rami
L'humana probitate. E questa vuole.
Quei, che la dà, perche da lui si chiami.*

» Rarement les enfans ont les vertus de
» leur pere. Ainsi l'a voulu l'Etre suprême,
» pour nous convaincre que lui seul
» en est la Source & le Distributeur.

aîné de Constantin ne survéquit pas long tems à son pere. Il succomba bientôt après, accablé par les forces, ou par les manœuvres de son frere Constant. Mais ce différend mérite à peine le nom de guerre civile, attendu que Constant étoit déjà Maître de l'Occident & de l'Illyrie, avant même qu'on eût appris dans l'Empire que les deux freres se faisoient la guerre. Ainsi l'Italie passa quatorze années sous Constant, sans être troublée par aucune guerre au-dehors, ni par aucun tumulte intérieur, & c'est une espece de prodige que le partage des Etats du défunt n'ait pas causé le moindre débat entre Constant & son frere Constantius, qui régnoit en Orient : d'autant plus qu'ils n'étoient pas de la même Communion, l'un étant bon Catholique, & l'autre Arien très-décidé. Si la succession de l'aîné eût armé les deux freres, il n'est pas douteux que l'Italie en auroit beaucoup souffert, attendu qu'elle se trouvoit située entre les deux Empires. Mais les guerres entreprises ou soutenues par les deux Empereurs, se

firent aux extrémités des Gaules , ou sur les frontieres de la Perse , & les événemens ne pouvoient guere inquiéter l'Italie. A ce prix on pouvoit aisément supporter l'absence du Prince , & quoique Constant , dans l'espace de quatorze années qu'il fut Empereur d'Italie , ait à peine passé quelques mois en deçà des Alpes , son éloignement ne fit point murmurer les Italiens ; ils en étoient trop bien dédommagés par le repos dont ils jouissoient. Mais il étoit réservé à la perfidie d'un Officier , de réaliser tous les maux dont les discordes des deux freres n'avoient donné que des appréhensions. Magnence , Capitaine d'une ou deux Compagnies des Gardes de Constant , se prévalut de l'inconsidération de son Maître , & de l'attachement de plusieurs Officiers subalternes. Il prit la pourpre Impériale dans les Gaules , & ôta la vie à l'Empereur. Sa révolte & celle de Vetricion , qui , dans le même tems , se fit proclamer Auguste par ses soldats , mirent l'Italie dans une agitation , passagere à la vérité , mais qui tenoit

moins de la révolution que de l'anarchie , & ressembloit plutôt à un interregne qu'à nulle autre espece de changement politique. L'usurpation des deux Tyrans , & le droit de Constantius à la succession de son frere , mort sans postérité , étoient de la dernière évidence. Mais la proximité de Magnence & la terreur de ses armes , ne permirent pas aux Italiens de balancer. Le Sénat de Rome reçut incontinent ses images , & le reconnut pour Souverain. Cependant sa tyrannie fut moins fatale à l'Italie en particulier , que sa rebellion ne l'avoit été à l'Empire en général , dont les forces , consumées dans les guerres civiles , ne se trouverent plus en équilibre avec celles des ennemis. Magnence résida fort peu en Italie. A proprement parler , il n'y parut qu'en passant , lorsqu'il alloit , à la tête de son armée , chercher Constantius dans la Pannonie , & lorsque battu & mis en déroute , il s'en retournoit précipitamment dans les Gaules. Cependant Constantius ayant fait tomber Vetricion dans ses pièges , &

étant venu successivement à bout de vaincre, d'affoiblir & d'exterminer Magnence, ainsi que Sylvanus qui prétendoit lui succéder, réunit enfin sous la domination tous les états de son pere. L'Italie devint donc encore une fois le centre de ce vaste Empire. Tout lui assuroit la tranquillité, l'abondance & la paix. Mais la foiblesse de Constantius fit évanouir la plupart des avantages que l'on avoit lieu d'attendre de son regne & des maximes de gouvernement qui s'établirent sous lui. La politique de Constantius étoit probablement le fruit de l'éducation qu'il avoit reçue de son pere, dont il fut l'enfant de prédilection. Il avoit un principe excellent dont il ne s'écarta jamais, c'étoit de tenir les charges civiles séparées des militaires. L'affoiblissement de l'autorité des Préfets du Prétoire fut un grand coup d'Etat (1). Ces redou-

Amm. Marcell. lib. 21.
circa fin.

(1) Chez les Romains, la tente du Général s'appelloit, dès les premiers tems de la République, le Prétoire, parce que les Consuls prenoient à l'armée le nom de Préteur. Celui à qui la garde du pavillon

tables Officiers , dépouillés entiere-

ou du Prétoire étoit confiée , faisoit , à-peu-près les fonctions de Majordome , ou de Maître-d'hôtel du Capitaine Général , & s'appelloit Préfet du Prétoire. Chacun sait pourquoi & comment s'introduisit l'usage de donner aux Généraux le titre d'Empereur. Dans les derniers tems de la République , lorsque les Capitaines Romains s'égaloiént aux plus grands Monarques , leur tente étoit gardée & fréquentée , comme le seroit aujourd'hui le Palais d'un Roi. La garde & la direction de ce Pavillon devint bientôt une charge importante. Auguste , qui se fit Chef de la République , avec le titre d'Empereur ou de Capitaine Général , porta , au sein même de Rome , une partie des marques distinctives du Généralat , entr'autres quelques compagnies de soldats qui veilloient à la garde de son Palais & de sa personne. Ces soldats s'appelloient Prétoriens , & leur Capitaine , Préfet du Prétoire. Séjan , qui eut cette Charge sous Tibère , & qui tramoit de grandes choses , afin de pouvoir disposer de ces Compagnies ou Cohortes au premier signal , fit entendre à l'Empereur , qu'il étoit nécessaire de leur faire bâtir un quartier dans lequel ils pussent loger tous ensemble. Ces observations peuvent répandre plus de clarté sur tout ce qui a été dit touchant l'autorité & la puissance des Préfets du Prétoire.

ment de tout pouvoir militaire, ne conserverent que la Jurisdiction civile, & une certaine autorité économique. Ainsi cette Charge, qui fut, dans le principe, purement militaire, ensuite militaire & civile pendant si long-tems, finit par être réduite uniquement au civil; & au lieu qu'antérieurement le nombre des Préfets étoit indéfini, & que chacun d'eux, quand il s'en trouvoit plusieurs, jouissoit, par indivis, de l'autorité que la place donnoit sur tous les Etats du Prince, sous Constantius on vit s'introduire & s'établir l'usage d'en créer quatre, avec une Jurisdiction territoriale sur les Provinces qui leur furent assignées. L'un eut l'Egypte avec l'Asie Romaine; le second, la Thrace, la Grece & toute l'Illyrie; le troisième eut l'Italie avec les isles adjacentes & l'Afrique; & le quatrième, toutes les Provinces Transalpines, les Gaules, l'Espagne & la Bretagne. Tous les Gouverneurs, Présidens, Juges & Magistrats, de Provinces situées dans les Départemens respectifs, obéissoient au Pré-

V. Cod.
Justin. lib. 1.
tit. 26, 27.
lib. 12. tit. 4.

fet du Prétoire. Il avoit de plus l'administration suprême de tous les tributs & de tous les revenus du Prince. Le commandement des troupes étoit le seul article qui ne dépendît pas de lui, & qui le mît dans l'impuissance de se révolter & d'usurper l'autorité souveraine. Les Généraux de la cavalerie & de l'infanterie commandoient leurs Légions, sans recevoir aucun ordre des Préfets Prétoriens. Ils en dépendoient, à la vérité, pour la paye & les appointemens; mais cela même étoit un frein très-propre à les contenir dans l'ordre, & à les empêcher de tramer des conspirations; parce que les revenus & les trésors des Provinces n'étant plus dans leurs mains, ils ne pouvoient plus séduire si facilement les soldats, qui étoient les seuls dont ils pussent disposer. Constantius est peut-être le premier qui ait établi cet ordre dans l'Empire Romain; l'exemple constant de toutes les Monarchies de l'Europe, qui ont adopté son système, en démontre la justesse. Il n'est pas moins certain, qu'à dater de Constantius,

la

vie des Empereurs fut plus en sûreté. Il est vrai que , malgré ces nouveaux réglemens , l'Empire ne cessa de décliner , même du vivant de Constantius ; mais il ne faut l'attribuer qu'à sa propre foiblesse , & au malheur de n'avoir point d'enfans. Né avec peu d'esprit , & formé insensiblement aux mœurs orientales , il fut toujours esclave de ses Eunuques. S'il est vrai que , dès le commencement de son regne , il ait fait périr tous ses parens dans la crainte qu'ils n'eussent troublé ou affoibli son autorité , il faut convenir que ses premières actions furent un bien cruel essai de ses maximes despotiques. Les Eunuques & les vils Courtisans le prévinrent en faveur de l'Arianisme , soit qu'ils fussent séduits par les artifices & les présens des Evêques , Chefs du parti , soit qu'ils crussent affermir leur propre autorité , en embarquant le Prince dans des disputes de Religion , qui ne pouvoient manquer de le distraire du gouvernement. Ainsi son fanatique attachement pour cette Secte fit deux torts essentiels à l'Etat. Les violen-

ces commises sur les Evêques assemblés à Milan, à Rimini, à Smyrne, l'exil du Pape Libere, & de tant d'autres saints Prélats, mêlerent d'amertumes inexprimables les douceurs de cette paix, qui faisoit, sous le regne de Constantius, le partage de l'Italie & des autres Provinces éloignées, comme elle, du théâtre de la guerre. Mais la fureur de Constantius pour l'Arianisme fut la source d'un second désordre, dont les conséquences furent bien plus fatales au gouvernement & à l'Empire. S'enfonçant toujours davantage dans les controverses ecclésiastiques, dont il avoit la manie de vouloir être l'arbitre, il abandonnoit à d'indignes Ministres la direction de tout le reste. Ceux-ci, peu sensibles à la gloire des armes Romaines, s'occupoient uniquement des moyens de se maintenir en possession de l'autorité présente, sans s'inquiéter de ce qu'elle pourroit devenir dans la suite. Tous s'efforçoient à l'envi de jeter dans l'ame du Prince des terreurs chimériques, & lui faisoient voir les entreprises les plus coupables & les plus avancées,

où il n'y avoit pas même l'ombre de révolte. Les jalouſies & les ſoupçons, qui le tourmentoient ſans relâche, furent la ſource de ſes injuſtices, de ſes cruautés, des meſures gauches qu'il prit pour réprimer les amenteſmens, enfin de tous les échecs qu'il reçut dans les guerres du dehors. Il ſoutint fort mal la réputation de l'Empire d'Orient, & fut preſque toujours battu par les Perſes, ſur-tout lorsqu'il leur fit la guerre en perſonne. Il montra dans la ſuite ſa foibleſſe aux Franks & aux Germains, d'une maniere encore plus déshonorante & bien plus fatale aux affaires d'Italie. Magnence lui demandoit en grace de le laiſſer gouverner paiſiblement les Gaules. Conſtantius ne voulut jamais y conſentir, & ſon caractère timide & ſoupçonneux ne lui permettant, ni d'aller combattre en perſonne l'uſurpateur, ni d'envoyer contre lui un Général avec les forces & l'autorité requiſes, il ſ'avifa de ſuſciter les Rois Barbares, de les inviter, par des préſens, à faire la guerre à ſon rival, & à porter leurs armes.

au sein des Provinces Romaines. Politique vraiment digne de ses Eunuques lâches & envieux, dont il suivoit aveuglément les conseils & les impressions.

Après la mort de Magnence, les Francs & les Germains continuèrent d'infester les Gaules, par la voie même que Constantius leur avoit applanie. Contraint dans la fuite d'y envoyer Julien, le seul de ses parens qu'il eût laissé vivre, il donna à ces Peuples de nouvelles preuves de sa lâcheté, & de l'état languissant où se trouvoit l'Empire. Sa défiance fut marquée dans cette occasion. Non-seulement il ne donna pas à Julien une armée & des secours suffisans pour rétablir l'honneur du nom Romain, mais il lui associa des Ministres, des Officiers & des Collegues, qui le traversèrent dans ses opérations, & retardèrent ses progrès. Il voulut même, sous les prétextes les plus frivoles, retirer le petit nombre de soldats qu'il lui avoit confié. Quoique Julien, par son infâme apostasie, n'ait que trop autorisé les Chrétiens à

flétrir sa mémoire, il y a cependant lieu de croire, si l'Histoire n'a point été trop altérée dans cette partie par les Ecrivains de la Gentilité, qu'il auroit pacifié l'Occident & le Nord de l'Empire, si Constantius, après l'avoir élevé à la dignité de César, ne l'eut offensé par ses détours. Convenons néanmoins que Julien, avec tout cet étalage de probité & de philosophie, n'approche pas du vertueux Germanicus, qui, se trouvant auprès de Tibere, au même degré de parenté & de dignité, tourmenté par de semblable manège de Cour, demeure inviolablement fidele envers un Prince moins légitime, moins absolu, & moins libéral à son égard. Tant il est vrai qu'un idolâtre de bonne foi l'emportera toujours sur un Chrétien hypocrite, tel que fut Julien. Celui-ci prit donc le parti de la révolte, & Constantius ne vit pas d'autres ressources, contre ce parent, devenu son compétiteur, que d'envoyer de l'argent aux Rois des Francs & de les engager à lui faire la guerre. Mais Julien, qui, depuis quelque

tems , les tenoit en respect , profita du moment pour aller se mesurer avec son Maître & son cousin. Ainsi il laissa le champ libre à ces peuples , qui ne trouverent presque plus d'obstacles à s'emparer des Provinces Romaines & à s'approcher de l'Italie.

Julien , environné de Sophistes présomptueux & orduriers , rendit son regne passager mémorable , par le génie pédantesque qu'il porta sur le trône , par son apostasie , & par l'incroyable & ridicule enthousiasme avec lequel il professa l'idolâtrie. Cependant ses superstitions furent plus funestes à lui-même & à l'Empire Romain , qu'à la Religion. La persécution qu'il excita contre les Chrétiens , fut le dernier effort du Paganisme , & bien loin de détruire la foi des Disciples du Christ , elle servit au contraire à l'étendre & à l'affermir. Mais sa guerre imprudente contre les Perses , dans laquelle il consulta bien plus la vanité de ses augures imposteurs , que la saine politique , entraîna la perte de plusieurs Provinces ; parce qu'é-

tant mort dans cette expédition, son Successeur se trouva forcé d'accepter une paix ignominieuse, pour dégager l'armée Romaine, qui étoit sur le point de périr. Ainsi tout ce que le génie & l'activité de ce Julien tant célébré opéra dans l'Empire, se réduit à l'avoir affoibli de deux côtés, qui en étoient, pour ainsi-dire, les deux points d'appui; d'abord par son imprudente sortie des Gaules, qu'il laisse exposées aux incursions déjà si fréquentes des Allemands, pour aller porter ses armes rebelles contre Constantius; & ensuite, par cette guerre inconsidérée & ruineuse qu'il entreprend contre les Perses. Quant à l'Italie, on peut dire que Julien ne lui fit, pour le présent, ni bien ni mal. Il destitua, à la vérité, Taurus, Gouverneur de cette Province & Préfet du Prétoire, homme juste & modéré; mais ce fut pour mettre à sa place Mamertin, illustre dans la République des Lettres, & qui probablement n'étoit pas inférieur en politique.

Jovinien, Successeur de Julien,

n'eut pas le tems de réaliser ses bonnes intentions. Mais sous le regne des deux freres Valentinien & Valens, il se passa des choses, & dans l'Occident & dans l'Orient, de la plus grande conséquence; & quoique l'Italie n'en ait été lésée ni molestée directement, elles doivent néanmoins être regardées comme causes très-prochaines des grandes révolutions qui survinrent peu de tems après. Il est donc nécessaire de remonter aux événemens antérieurs & d'entrer dans un certain détail.

CHAPITRE VIII.

Réflexions sur les causes de l'invasion des Barbares.

ON a de la peine à concevoir comment les Romains, qui comptoient, à cette époque, cinq siècles de puissance & de grandeur, n'ont jamais pu se fortifier contre les Germains. Ils étoient si foibles de ce

côté, que l'Italie elle-même, le centre & le siège de ce vaste Empire, ne tarda pas de devenir la proie de ces Nations barbares, dont la plus considérable, bien loin de former par elle-même un Royaume ni une République, méritoit à peine le nom de Bourgade, & n'étoit comparable, ni pour l'étendue ni pour les richesses, au plus petit canton des Gaules. Il sembloit que l'Empire Romain n'avoit pas d'ennemis plus formidables que les Perses, & que c'étoit de ce côté que devoit commencer la ruine & la destruction. Cependant on vit encore l'Empire d'Orient faire face à la Perse, Monarchie stable, aguerrie & très-vaste, plusieurs siècles après que l'Occident eut subi le joug des peuples septentrionaux, sortis de leurs tanières comme des bêtes féroces, sans principes, sans code militaire & sans discipline. Mais les Romains étoient accoutumés de longue main à respecter & à craindre les Perses. Cette impression fut très-long-tems la sauve-garde de l'Orient. Les guerres si fréquentes

dans cette partie exigeoient des préparatifs immenses. Les traités de paix & les trêves n'y étoient pas conclus avec moins de vigilance & de solennité, attendu que les Romains ne dédaignoient point d'envoyer & de recevoir des ambassadeurs, & de traiter avec les Perses d'égal à égal. Tout ce que la raison d'Etat, l'usage & le droit des gens exigent ou tolèrent, étoit employé. On prodiguoit les présens, les promesses & les flatteries pour se procurer de puissans Partisans chez les Nations rivales; & plus d'une fois les Romains attirèrent dans leur parti des Princes du sang Persan. Au moyen de quoi les deux Puissances, tantôt en paix, tantôt en guerre, soutinrent entr'elles une espèce d'équilibre, comme font aujourd'hui les Puissances rivales de l'Europe. Mais les Romains ne daignèrent pas employer cette méthode vis-à-vis des Nations septentrionales, qu'ils regardoient comme des peuples pauvres & obscurs, dont les forces ne méritoient pas plus d'attention que le terrain étroit qu'ils

habitoient. Ces Romains, jadis si déliés en politique, avoient sans doute oublié, que l'ennemi le plus terrible est celui qui n'a rien à perdre. Ils en faisoient si peu de cas qu'ils les choquoient à tout propos, & dédaignoient d'employer avec eux ces manéges, que les Négociateurs appellent traités de paix, alliances & ligues, qui tournent presque toujours à l'avantage du plus fort.

Ce qui se passa sur la fin du règne de Valentinien l'ancien, en est la preuve. Cet Empereur munissoit les frontieres septentrionales de châteaux & de forteresses. Un de ses Officiers entreprit d'en construire au-delà du Danube sur le territoire des Quades. Ceux-ci s'en plainquirent à l'Empereur. Valentinien, jugeant qu'il n'étoit pas moins à propos de ménager les voisins que de fortifier les frontieres, fit cesser les travaux. Cependant son Officier Marcellien, ayant fait révoquer cet ordre, continuoit l'ouvrage au très-grand mécontentement des Quades. Leur Roi, Gabinius, vint en per-

Amm. Marcell. lib. 30.

sonne traiter avec Marcellien. L'Officier Romain, feignant de se rendre aux prieres du Barbare, l'engage, par les plus fortes démonstrations d'amitié, à passer la nuit avec lui, & l'assassine. Un trait aussi noir fit prendre les armes aux Quades. Ils appellerent les Sarmates à leur secours, se jetterent sur les Provinces Romaines de l'Illyrie, & firent des ravages affreux. Valentinien accourut aussi-tôt qu'il put se dégager des autres guerres de la Gaule, & après quelques actions où les Romains eurent l'avantage, les Quades lui envoyerent des Ambassadeurs chargés de l'adoucir, & d'exposer comment la Nation avoit été forcée à cette guerre. Valentinien exhala d'abord sa colere, & leur prodigua les reproches d'ingratitude. Les Historiens ajoutent, qu'à l'aspect de ces Députés, vêtus à la barbare & de la taille la plus basse & la plus mesquine, Valentinien se plaignit de ce qu'on lui avoit envoyé ces malotrus pour Ambassadeurs. Quand il eut appris qu'ils étoient les plus nobles & les mieux faits de la nation,

Anim. Marcell. loco citato.

Zonin. lib. 4. c. 17.

son indignation redoubla, il étoit inconsolable qu'un Empereur Romain eût à traiter avec une telle espece. Son courroux fut même si violent, qu'il en jettâ le sang par la bouche & mourut quelques heures après. L'Empire perdit en lui une puissante digue contre l'insolence des Allemands, qui menaçoient déjà très-sérieusement les Gaules.

Il est vrai que tous les peuples du Nord eurent part à cette invasion générale de l'Empire Romain au cinquieme siècle. Cependant il faut observer que le premier coup, & à proprement parler, celui par lequel l'Italie fut écrasée, partit du Septentrion, à la vérité, mais des régions les plus orientales; & ce qui paroît incroyable, des extrémités de la Perse & de la Chine. Cette partie de l'Europe, située entre le Danube & le Tanais, qui comprend aujourd'hui une partie de la Russie, de la Pologne, de la Hongrie & de la Turquie Européenne, n'éprouva l'ascendant des Romains, qu'au moment où ils touchoient au terme de

leur grandeur. Les peuples qui habitoient ces contrées , divisés entr'eux sous différentes dénominations , étoient plus connus sous le nom de Scythes Européens , Tartares & Sarmates. Je dis Scythes Européens , parce que la Scythie s'étendoit également en Asie & en Europe , comme aujourd'hui la Russie & la Turquie. De tous ces peuples il n'y eut que les plus voisins du Danube , c'est-à-dire , les Daces , qui furent subjugués & réduits en Province Romaine par Trajan , dont le regne peut être regardé comme la clôture des conquêtes des Romains. Les autres peuples plus éloignés du Danube & plus voisins du Tanaïs , comme les Alains , essuyèrent , à la vérité , quelques échecs sous les Antonins , & furent repoussés par-delà les frontieres de l'Empire : mais , dans cette partie , les plus heureuses expéditions se terminèrent par des trêves ou par des traités de paix & d'alliance , & jamais ces peuples ne furent comptés au nombre des sujets de l'Empire. Quand les forces romaines commencerent en-

Tillem.
Hist. des Em-
per. tom. 4.
Domitien ,
art. 21. Tra-
jan , art. 16
& 17.

suite à décliner, c'étoit beaucoup
 de contenir ces barbares au-delà du
 Danube, & de les empêcher, à
 force de citadelles & de garnisons,
 de pénétrer dans l'Illyrie & dans
 la Thrace. Aurélien, ce Prince si
 vigilant pour les intérêts de l'Em-
 pire, fit passer en-deçà du Danube
 tous les Sujets Romains de la Dace,
 & désignant ce fleuve pour frontiere,
 il abandonna l'antique Dace aux
 peuples d'alentour, qui s'appel-
 lèrent Goths, soit qu'ils fussent les
 mêmes peuples appelés Getes par
 les anciens, & quelquefois encore
 Daces par les Romains, soit qu'ils
 fussent venus des régions boréales
 & les plus occidentales de la Ger-
 manie. Du tems de Valentinien pre-
 mier & de Valens, ces Goths étoient
 gouvernés par Atanaric, qui s'attira
 sur les bras toutes les forces de l'Em-
 pire, pour s'être imprudemment
 engagé dans le parti de Procope,
 dont l'ambition ne visoit à rien
 moins qu'à dépouiller l'Empereur
 Valens. Ce Procope ayant été vain-
 cu & détruit, Valens se hâta de tirer
 vengeance des Goths, qui avoient

Amm. Mar-
 cell. lib. 27.

secouru son ennemi. Pendant trois ans consécutifs, il leur fit une guerre opiniâtre, & les réduisit à demander quartier. Enfin on respiroit, les Goths se tenoient paisiblement les limites qui leur avoient été prescrites. L'Empire paroissoit n'avoir rien à craindre de ce côté, quand l'apparition d'un peuple inconnu, sorti, pour-ainsi-dire, d'un nouveau monde, vint replonger & les Goths & les Romains dans de plus grands embarras, & les forcer de recourir à d'autres expédiens. Les Huns, que l'on peut appeller indifféremment Scithes ou Tartares, & qui habitoient précisément ce point de l'Asie, où le Tanaïs la sépare de l'Europe, étoient encore plus inconnus aux Romains que les Scithes Européens. » Nous ne con-

» noissons qu'une petite partie du
» Tanaïs, dit Strabon, à cause de
» la froidure & des incommodités
» du climat, que les Naturels seuls,
» qui vivent de chair & de lait,
» peuvent supporter & non les
» étrangers. Au reste, ces Tartares, bien loin d'avoir aucun com-

» merce avec les autres Nations
 » puissantes par le nombre & la
 » vigueur des hommes , ont fermé
 » toutes les avenues par terre &
 » par eau. ». Ptolomée , un siècle
 après Strabon , écrivoit également ,
 qu'une grande partie de la Scithie
 étoit inconnue. Mais il est bien sur-
 prenant que Pline le jeune , si sa-
 vant & si curieux , n'ait imaginé
 aucun moyen pour connoître ces
 peuples (1) , quand il étoit Gou-
 verneur de la Bythinie , située sur
 la mer noire , & en correspondance
 avec le Roi du Bysphore , confi-
 nant les Huns. Or , ces peuples in-
 cultes & barbares , accoutumés à

(1) Il paroît , parce que l'on en apprit
 dans la suite , que ces Huns , devenus si
 fameux par la désolation de l'Italie , & de
 tant d'autres Provinces de l'Empire , oc-
 cupoient cette partie des Russies Asiati-
 ques , appelée Astracan , entre le Volga ,
 le Mont Caucase & le Don , que les an-
 ciens appelloient Tanais. Ils étoient donc
 voisins de la Perse , & les diversions qu'ils
 auroient pu faire dans cette partie , ne
 pouvoient qu'être fort avantageuses à la dé-
 fense de l'Empire Romain , & favoriser
 même son agrandissement.

vivre en rase campagne sans aucune demeure stable , toujours courans , pillans & combattans , passerent , on ne fait pourquoi ni comment , le Palus Méotide & le fleuve Tanaïs , qui a son embouchure dans ce Lac.

Amm. Mar-
cel .lib. 31.

Ils se trouverent de prime abord dans le pays des Alains. Mais soit que ceux-ci , robustes & courageux , eussent repoussé les assaillans , soit qu'en effet leur pays , couvert de montagnes & de forêts , n'eut pas de quoi satisfaire l'avidité des Huns , ils se jetterent en avant & vinrent prendre à dos ces Goths voisins du Danube. Les Goths , épouvantés par l'incursion subite d'un peuple de l'espece la plus étrange & même la plus hideuse , s'il en faut croire

Zozein. lib.

4. c. 20.

Amm. Mar-
cel. ubi su-
pra.

les anciens Historiens , se précipiterent en foule sur le Danube , tendant les mains vers l'autre bord , pour être reçus sur les terres des Romains , & se dérober à la fureur de ces nouveaux assaillans. La nouvelle d'un événement aussi singulier portée à l'Empereur Valens , donna lieu à des consultations & à des débats infinis. On ne savoit quel

parti prendre vis-à-vis des Goths. Leur déclarer la guerre étoit une entreprise périlleuse, stérile & interminable, attendu qu'après avoir vaincu une Nation, les Scithes par exemple, il falloit recommencer contre ces mêmes Huns, qui les pourchassoient. Ces contrées septentrionales & barbares se trouvoient tellement surchargées d'hommes, que les peuples étoient forcés de s'entâsser les uns sur les autres. Les accueillir & leur assigner des terres, à la maniere des colonies, n'étoit pas une opération moins délicate, par la difficulté de trouver des Ministres ou Gouverneurs assez habiles & assez désintéressés pour les contenir dans les bornes prescrites. Il n'est pas douteux que le parti le plus sûr étoit de les repandre çà & là, & de les fondre dans les différens corps de l'armée. Il falloit chercher les moyens d'en naturaliser une partie, nourrir les autres d'espérance & de promesses, les diviser, les affoiblir, en semant parmi eux la jalousie, mettre toutes ces Nations aux prises, & les détruire

enfin les unes par les autres. Par-là on remédioit à un autre inconvénient. Les armées dépérissoient ; les soldats devenoient tous les jours plus rares & les guerres plus fréquentes. Ces barbares arrivoient donc fort à propos , d'autant plus qu'ils se contentoient d'une modique paye. Que l'Empereur Valens envisageât la chose sous l'un de ces rapports , ou sous d'autres , il fut arrêté dans son Conseil , qu'il seroit

V. Jour-
naud. de re-
bus geticis ,
lib. 26.

fait un traité avec les Goths , & qu'on les recevrait à certaines conditions. Mais ses Ministres & ses Officiers remplirent si mal les articles convenus , que les Goths , se voyant dépouillés de tout par l'avarice des Romains , & sur le point de mourir de faim , ne gardèrent plus de ménagement. Le désespoir en fit autant d'ennemis , & d'autant plus redoutables , qu'ils se trouvoient tous armés au centre de l'Empire. Valens , comptant sur la foi de ces Errangers , avoit négligé , réformé ou mécontenté les Milices Romaines. Quand il voulut en venir aux mains avec les Goths , il y perdit son armée avec

la vie, & laissa l'Empire d'Orient plus bouleversé que jamais.

CHAPITRE IX.

*Révolutions de l'Empire d'Occident ,
& quels en furent les effets , par
rapport à l'Etat d'Italie.*

C E P E N D A N T l'Italie jouissoit d'une paix profonde. Elle n'en étoit pas redevable à l'enfant qui portoit alors le nom d'Empereur, mais à Gratien Auguste, frere aîné du jeune Valentinien, dépositaire de l'autorité & arbitre de toutes les affaires. Gratien portoit le titre d'Auguste depuis plusieurs années, il avoit même été le Collegue de son pere, à la mort duquel il devenoit conséquemment, & par le fait & par le droit, Empereur d'Italie & de tout l'Occident. Mais les Officiers de Valentinien, & sur-tout Merobaude, se trouvant en Sabarie à la tête d'une armée, & fort éloignés de Treves, où Gratien avoit fixé son séjour,

craignirent que quelque usurpateur ne s'arrogeât la pourpre, & se hâterent de proclamer Empereur le jeune Flavius Valentinien, second du nom, qui avoit suivi sa mere & son pere jusqu'à Acinco dans la Pannonie. Gratien, qui fut le premier des Empereurs, sur qui la Religion Chrétienne opéra d'une maniere visible & édifiante, ne tarda pas d'approuver l'élection, quoique faite sans son consentement, & regarda toujours ce jeune frere comme son propre fils. Aussi-tôt qu'il l'eut reconnu pour Collègue, ou au plus tard quelques années après, il partagea avec lui les Provinces occidentales, & en conséquence de cette division, l'Empire d'Italie demeura à Valentinien. Dans ces entrefaites, l'Empire d'Orient vint à vaquer par la mort déplorable de Valens, défait, comme nous l'avons dit, & brûlé vif auprès d'Andrinople, par les Goths, qui, ne rencontrant plus d'obstacles, coururent & pillèrent, de société avec d'autres Nations barbares, la Thrace, la Macédoine, la Grece, & désolèrent toute cette

partie de l'Empire Romain. Gracien, sur qui seul tomboit le droit & l'obligation de pourvoir aux besoins de l'Etat, attendu que Valens n'avoit pas laissé de successeur, ne vit pas de moyens plus sûrs pour rétablir les affaires d'Orient, que de s'associer Théodose, dont on connoissoit la vertu & la bravoure, & qui se trouvoit à la fleur de son âge. Non-seulement Zosime, mais Sinesius lui-même, & qui plus est dans son magnifique Traité de Politique adressé à l'Empereur Arcadius, blâment ici sans ménagement la conduite de Théodose. Ils lui reprochent d'avoir, pour-ainsi-dire, désarmé l'Empire & anéanti les troupes nationales, à force de favoriser & de soudoyer les barbares. En effet, il peut paroître assez étrange que dans un point aussi clair de politique, le grand Théodose ait fait une erreur de cette importance, telle que de confier à ces nouveaux venus les forces & la défense de l'Empire, de désarmer presque entièrement les anciens sujets, de ne composer plus les armées que de barbares, & d'en

donner le commandement aux Capitaines de la même Nation. Cependant Valens ayant donné asyle dans les terres de l'Empire à toutes ces Nations, je ne vois pas qu'il restât d'autre parti à Théodose & à Gratien, que de se les attacher par des témoignages de confiance. Pour les chasser ou les détruire, il falloit avoir des armées nationales sur pied & en bon état. Mais bien loin qu'il fût possible de rassembler des troupes Romaines, capables de repousser tant de milliers d'hommes robustes & aguerris, & que le désespoirauroit encore rendus plus terribles; les Provinces Romaines ne pouvoient pas même fournir des milices pour les besoins ordinaires de l'Etat, & les troupes qu'on pouvoit y lever n'auroient servi ni plus fidelement, ni pour une paye plus modique que les barbares. Il n'en résultoit donc d'autre inconvénient que celui d'accoutumer les Communautés à fournir en argent ou en vivres, l'équivalent des hommes qu'elles devoient envoyer aux armées. Contribution essentielle qu'il

qu'il est toujours dangereux de dénaturer. D'ailleurs il est bien décidé que les Goths, les Alains, & généralement tous ces peuples Allemands ou Scythes, qui vinrent à la solde des Empereurs, étoient d'autres soldats que les Romains, qui, pour lors, devoient tous être amollis & corrompus. Et il falloit bien que leur lâcheté fût connue, puisque malgré les avantages de la figure & de la taille, qui devoient prévenir les Princes en leur faveur, ils étoient mis de côté. Il est vrai que pour ne pas donner trop d'ascendant à ces Etrangers, il convenoit de les mêler avec les nationaux, & d'en laisser le commandement aux Romains. C'eut été même, sans difficulté, le meilleur parti, si les Princes n'avoient eu plus de raisons encore de se méfier des Généraux Romains que des barbares. Ces derniers, persuadés qu'ils étoient incapables d'occuper le trône en personne, avoient un motif de moins de se révolter & de trahir le Prince. Et ne fait on pas que pendant plus de trois siècles, presque toutes les

Amm. Marcell. lib. 27. & 31.

révolutions de l'Empire avoient été causées par l'infidélité des Capitaines nationaux ? En un mot , on touchoit au moment marqué pour la chute d'un si vaste Empire ; & comment éluder les décrets de la Providence ! Dans l'état où étoient les choses , il ne restoit qu'une ressource capable de retarder la ruine de l'édifice ; ressource qui , dans tous les tems & chez toutes les Nations , forma , soutint & agrandit les Empires ; c'étoit que l'Empereur se mît lui-même à la tête des armées. Aussi Théodose , qui eut le talent & la volonté de conduire en personne toutes les guerres survenues durant son regne , fit les meilleurs choix en fait de Capitaines , & nul Empereur n'eut des Généraux plus fideles & plus soumis. Il eut cependant de très-grandes difficultés à vaincre , & il eut besoin de toute sa dextérité , pour contenir & tenir sous le joug cette multitude d'Etrangers. Afin de satisfaire ceux-ci sans mécontenter les Romains , il multiplia les charges militaires , & fatigua les Provinces par de nou-

velles impositions. Gratien s'appliquoit de son côté à captiver l'esprit des Alains, dont il devoit avoir un grand nombre à son service. Il les employa avec succès contre les Germains. Mais soit qu'il ne sût pas se conduire aussi habilement que son Collègue à l'égard des anciens sujets, soit que la méchanceté de quelques-uns des siens ou peut-être d'un seul envenimât les choses, la faveur dont ces Etrangers jouissoient auprès de lui & l'accueil qu'il leur faisoit, exciterent des jalousies qui lui furent très-funestes.

Magnus Maximus se trouvoit exilé ou employé en Bretagne, lorsque la mort de Valens & les besoins de l'Etat engageoient Gratien à s'associer Théodose, dont Maximus se vantoit d'être le compatriote & l'égal en tous points. La jalousie & l'ambition le poussèrent à la révolte & à la vengeance. Il fomenta les perverses dispositions qu'il découvrit chez les soldats Romains, & les fit bientôt éclater en sa faveur. Le bon Gratien ayant perdu la vie dans cet ameurement, Maximus obtint

An. 383.

Tillem.
Mémoir. de
l'Emper. Va.
lenti. II. Mu.
rat. an. 383
& suiv.

facilement le titre d'Auguste & l'Empire des Gaules auquel les Espagnes & la Bretagne étoient annexées. Valentinien étoit encore dans un âge si foible, que bien loin de pouvoir venger la mort de son frere & dépouiller l'Usurpateur, il fut heureux d'en être quitte pour le reconnoître en qualité de Collègue. Théodose lui-même, occupé en Orient, donna une approbation sincere ou simulée à l'inauguration de Maximus. Mais la défiance & les soupçons habitoient les trois Cours. Valentinien & Théodose craignoient perpétuellement quelque nouvel attentat de la part du Tyran, & celui-ci ne pouvoit se flatter que les deux Empereurs le vissent jamais avec plaisir leur égal. Cependant quelques années se passerent en ambassades réciproques, tantôt officieuses, tantôt menaçantes, selon les dispositions de crainte ou de confiance dans lesquelles se trouvoient les Parties. Saint Ambroise, Evêque de Milan, fut employé plusieurs fois à ces sortes de légations, & c'est le premier exemple de la part considérable que les

Evêques eurent ensuite à toutes les négociations, sur tout en Occident. Justine Auguste, mere du jeune Valentinien, gouverna sous le nom de son fils. L'Arianisme, dont elle étoit imbue, causa quelques peines aux Evêques Catholiques. Mais la tranquillité de l'Italie n'en fut point altérée. Cependant une femme sans expérience & un Empereur enfant, étoient un foible rempart contre un Tyran rusé & aguerri. Justine Auguste, effrayée de la supériorité de l'ennemi, prit la fuite avec son fils, & l'Italie passa sous le joug de Magnus. Mais il jouit peu de sa conquête. Théodose marcha contre lui, & l'Usurpateur ayant perdu la bataille & la vie, l'Italie repassa sous le gouvernement du jeune Valentinien. La rebellion de Maximus eut néanmoins deux effets très-funestes à l'Italie. Le premier, d'avoir maintenu ou fait revivre dans les Gaules, je ne fais quel goût pour l'indépendance, qui prenoit sa source dans l'usage, constant pendant plusieurs siècles, d'y créer des Augustes. Circonstance essentielle, par rapport aux révo-

V. *suprà*
lib. 3. c. 5.

lutions de l'Empire d'Occident & de l'Italie en particulier, laquelle se trouva réduite à ses propres frontieres, abandonnée à ses forces, évidemment insuffisantes, & forcée par conséquent de plier devant celui qui se présentoit. En effet, nous avons remarqué plus haut que, sous le regne de Gallien, Postumius s'étoit fait Empereur des Gaules, & qu'il les gouverna même avec sagesse. Son fils Saturnin lui succéda, ensuite Tetricus qui fut vaincu par Aurélien, dont le nom imprima la terreur aux Gaules & les empêcha de reconnoître d'autre Souverain que lui-même. Mais peu de tems après, Carus donna le gouvernement des Gaules à son fils Carinus César, & depuis lors cette Province eut presque toujours un Empereur particulier. Treves étoit, bien plutôt que Rome, le siege & la capitale de l'Empire. Dioclétien y envoya Hercule, son Collègue, lorsqu'il divisa ses Etats pour la première fois, & après celui-ci Constance Chlore s'y fixa. Il est vrai que Constantin, fils & successeur de Con-

rance , réunit toutes les parties de l'Empire ; cependant il laissa le commandement des Gaules à Crispe , son fils aîné , tant qu'il lui fut cher. Après la mort du grand Constantin , les Gaules repassèrent sous la domination d'un Empereur particulier , qui fut Constantin le jeune. Constant fit périr son frere , & réunit les Gaules à sa portion de l'Empire. Mais les choses ne subsisterent pas long tems en cet état. Magnence se révolta , & soutint quelque tems sa dignité contre les efforts de Constantius Auguste. Magnence ayant été détruit , Sylvanus prit sa place , & à peine l'Empereur Constantius eut-il défait ce nouveau Tyran , que Julien , y étant allé en qualité de son Lieutenant , fut créé Auguste au bout de quelques mois , par les troupes amentées. Le regne de Valentinien termina , ou du moins interrompit cette succession continue de Princes & de tyrans dans les Gaules. Le gouvernement vigoureux de cet Empereur reprima tout à la fois , les révoltes des sujets & les invasions de l'ennemi ; en sorte qu'il re-

mit l'Empire à ses fils dans le meilleur état. Mais la révolte de Maximus réveilla dans les Gaules l'amour de l'indépendance assoupi depuis quelque tems, & les circonstances dont son usurpation fut accompagnée & suivie, furent peut-être l'origine de la Monarchie Française, & de la séparation totale de l'Italie des autres parties qui composoient l'Empire occidental. Effectivement, à dater de cette époque, à peine voit-on les Gaules obéir pendant quelques momens aux Empereurs régnans en Italie. Mais le second préjudice, pour le moins aussi grave, que la révolte de Maximus porta à l'Italie, fut d'exposer plus que jamais les Provinces Romaines aux incursions des Allemands. Il ne s'étoit d'abord fait un parti que par les marques de protection & de faveur qu'il donnoit aux soldats Romains, c'est-à-dire, à ceux qui étoient nés sujets de l'Empire. Mais son autorité ne fut pas plutôt cimentée par le consentement gracieux ou forcé des deux Empereurs légitimes, qu'il se hâta de se procurer de nouveaux sou-

tiens, en achetant l'amitié & l'alliance des Allemands. Fier d'un tel appui, il traita toujours supérieurement Valentinien. Il le menaçoit à chaque instant de lâcher contre l'Italie une armée de barbares, dont ses légions mêmes étoient composées presque en entier (1). Ces peuples en devinrent encore plus audacieux & plus entreprenans. Témoins de tous les troubles qui déchiroient l'Empire, ils sentirent enfin qu'ils étoient les arbitres de la destinée des Césars. Les Goths, les Alains, les Francs & les autres barbares, à la solde des Empereurs & des Tyrans, formoient la plus grande partie des forces respectives. Les Officiers mêmes les plus renommés de Théodose, ainsi que du jeune Valentinien, étoient tous barbares. Et ce n'étoit pas seulement dans les armées qu'ils avoient du crédit & du pouvoir; les plus grandes cités & Rome elle même, en vinrent bientôt jusqu'à les courtoiser, les respec-

(1) *Quum transrhenans milites miniteris Italia.* Ambros. epist. 24.

ter & les craindre. On imagine bien que de leurs côtés ils ne manquoient pas d'accueillir , de caresser , de protéger. Dès qu'ils eurent connu leurs propres forces & la foiblesse des Romains , ils se rendirent despotiques dans l'Empire , & s'embarassèrent fort peu du titre d'Empereur. Arbogaste , Franc de Nation & Général de Valentinien , dispo- soit de ce Prince comme de son pupille , pour ne pas dire son esclave , & finit par le faire assassiner , afin de commander seul & sans ombre de subordination. Ce qui démontra plus fortement encore son pouvoir absolu en Occident , c'est le choix qu'il fit ensuite d'Eugenius, homme de lettres & son protégé. Il le décora du vain titre d'Empereur , se réservant l'autorité suprême & la toute puissance dans le gouvernement. Je ne fais si l'histoire ancienne fournit aucun trait plus ressemblant aux Rois de France de la première race , & aux Califes Sarrafin , à qui les Maires du Palais & les Soudans laissoient le titre & les décorations de la souveraineté , pendant qu'ils s'en

arrogeoient toutes les fonctions. Nous verrons même cet exemple constamment suivi pendant près d'un siècle. Il est vrai qu'Arbogaste & Eugenius furent vaincus & détruits par les armes de Théodose, dont la réputation & le génie tenoient toutes les parties de l'Empire unies & soumises, malgré cette multitude de barbares, qui remplissoit ses armées & sa Cour. Mais de tant de vertus, il ne transmit à son fils Honorius que son zele pour la Religion. Celui-ci succéda à Valentinien second, par le droit des conquêtes de son pere, tandis qu'Arcadius, son frere aîné, montoit sur le Trône d'Orient, vacant par la mort de Théodose. Honorius fut en Occident un des plus grands zélateurs de la catholicité, mais d'ailleurs Prince foible & borné.



CHAPITRE X.

*Commencement du Regne d'Honorius
& premieres entreprises des Bar-
bares sur l'Italie.*

AVoir Honorius détruire si vigoureusement les restes de l'Idolâtrie dans Rome, & réprimer dans tous ses Etats l'insolence des Hérétiques & des Payens, qui croiroit qu'il eût reçu de la nature ce caractère foible, dont son gouvernement porta l'empreinte? On pourroit expliquer ceci, en supposant que Saint Ambroise & les autres, qui furent chargés d'instruire le jeune Empereur dans la Religion Chrétienne, s'y appliquèrent avec le zele le plus pur, & avec un succès d'autant plus complet qu'ils semèrent dans un terrain heureusement préparé; au lieu que ceux à qui Théodose confia la partie politique de l'éducation du Prince, se garderent bien de le former aux affaires, & crurent assurer

l'exercice & les progrès de leur autorité, en façonnant son ame à l'indolence & à la timidité. D'ailleurs, il est très-probable que les Maîtres d'Honorius & ceux qui composoient son Conseil, le voyant porté décidément à la piété, étalèrent à l'envi le plus grand zele pour la Religion, afin de conserver les bonnes graces du jeune Prince. Ainsi la plupart de ces Edits ou rescrits, publiés sous Honorius contre les Payens & les Hérétiques, n'étoient peut-être au fond que des manœuvres de Courtisans, qu'il ne faut pas plus attribuer à la ferveur religieuse du Prince, que les autres ordonnances purement civiles. C'étoit l'intérêt & la politique des Ministres, qui dictoient les uns & les autres. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'Honorius fut perpétuellement le jouet de ses Officiers, se laissant mener comme un enfant, tant qu'ils conservoient sa faveur, & s'en défaisant avec autant de précipitation que d'imprudence, quand une fois il avoit prêté l'oreille aux discours de l'envie. Cela rappelle la question

tant débattue par les politiques, lequel vaut mieux pour un Etat d'avoir un bon Prince ou un bon Ministre, & fait voir en même-tems combien elle est vaine. Il est impossible qu'un bon Ministre se soutienne auprès d'un Prince foible & méchant. L'exemple du Cardinal de Richelieu, qui sut conserver son autorité & servir utilement son Roi presque en dépit de lui-même, est peut-être unique. Stilicon étoit exactement auprès d'Honorius, ce que Richelieu fut auprès de Louis XIII, & il est certain qu'il régissoit l'Empire d'Occident plutôt en Souverain qu'en Ministre. Agissoit-il par vertu ? étoit-il épris d'une noble passion pour la gloire ? Avoit-il l'honorable ambition de se faire idolâtrer des Sujets & respecter des deux cours, encore plus que Rufin, créature de Théodose, Ministre d'Arcadius en Orient, & par conséquent son rival de gloire ? Quelque fût le mobile de sa conduite, Stilicon mania avec tant de dextérité & de vigueur les affaires de la guerre & de la paix, qu'il mérite d'être compté parmi les grands hommes de l'an-

riquité. Il n'est ni Monarque fameux, ni favori célèbre qui ait été chanté par ses Sujets ou ses Cliens, aussi magnifiquement que Stilicon le fut par Claudien, son contemporain; & ce qui est plus important, il n'en est aucun dont les louanges soient mieux étayées. Quelque pompeuses, quelque exagérées même que paroissent les expressions du Poëte, il est aisé de voir qu'elles ont une autre source que l'heureuse fécondité de sa veine. Tout l'éloge porte sur des actions de ce Héros, avérées & notoires. Un seul article reste douteux touchant le caractère de Stilicon, c'est la pureté de ses intentions & sa fidélité. Un des plus grands problèmes d'histoire est de savoir s'il voulut réellement s'emparer de la Couronne de son Maître, ou s'il succomba victime de l'injustice & des calomnies d'Olympius, son rival, & ensuite son successeur dans le Ministère & dans la faveur d'Honorius. Les raisons pour & contre sont de la même force. Absolument parlant, le trait le moins équivoque qui lui soit échappé, c'est la tentative qu'il

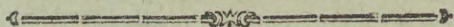
fit à la mort d'Arcadius, pour placer son fils sur le trône de Constantinople. Mais il faut observer qu'il étoit Vandale, & par conséquent accusé sur les plus légères apparences. Pour peu que ses démarches ou ses traités avec les autres Barbares aient prêtés à la critique, il ne fut pas difficile à ses rivaux de le desservir auprès d'Honorius, & de le faire envisager comme un traître. Ce Ministre Capitaine, aussi grand dans un genre que dans l'autre, fut donc immolé, & sa chute entraîna celle de l'Empire d'Occident. Mais si Honorius & l'Italie perdirent, dans la personne de Stilicon, le seul bras qui pût retarder la ruine totale, Stilicon lui-même avoit perdu, quelques années auparavant, dans la personne de Saint Ambroise, l'unique soutien de sa vertu, & le seul homme qu'il pût s'associer en toute sûreté dans les Conseils & dans la confiance de l'Empereur. Il y avoit eu d'abord de la mésintelligence entre Ambroise & Stilicon. Mais celui-ci ayant reconnu la belle ame du saint

Evêque & sa capacité dans les matieres de gouvernement, conçut pour lui la plus grande estime & la plus profonde vénération. De - là V. Paulin. in Aut rosi Vita. c. 44. vint probablement que les premieres années de son Ministère furent moins 45. exposées à la censure & aux interpretations sinistres. Sur le tout, quelles qu'aient été les intentions & les vues de Stilicon, il est toujours certain, que pendant qu'il commandoit les armées Romaines, l'Italie échappa deux fois au joug des Barbares. L'histoire de ces tems est si défectueuse & si confuse, que l'on peut à peine entrevoir les faits principaux. Cependant les Auteurs ecclésiastiques & profanes s'accordent sur deux batailles mémorables, dans lesquelles Stilicon défit totalement Alaric, général des Goths, & Radagaise, Général des Huns ou Scythes. Ces deux Capitaines attaquèrent de concert l'Italie vers l'an 400; ils y jetterent une telle épouvante, qu'Honorius étoit déjà sorti de Ravenne, dans la résolution de passer les Alpes & de se réfugier dans les Gaules. Stilicon fit tant qu'il l'arrêta

dans Asti. L'Empereur , ranimé par les exhortations du Général , prit le parti d'attendre l'ennemi dans cette place , fortifiée , sans doute , selon toutes les regles connues alors , & abondamment pourvue de vivres. Mais la fameuse victoire remportée par les Romains sur les rives du Tanaro près de Pollence , délivra cette ville , & Honorius en fut quitte pour la peur. Alaric , chassé d'Italie , n'y remit plus les pieds jusqu'à la mort de Stilicon. Deux ans après , Radagaïse rassembla de nouvelles troupes , & se porta vers Rome à la tête d'une armée formidable. Il fut encore vaincu sous Florence , & s'étant réfugié sur la montagne voisine de Fiezele , il y périt misérablement avec tous les siens. Quoique cette guerre se fut terminée à l'avantage des Romains , les dommages qu'en ressentit l'Italie ne laisserent pas d'être considérables. Il sembloit d'abord que toutes les pertes dussent être réparées par les suites d'une si belle victoire. On fit tant de prisonniers à Fiezele , qu'ils se vendoient à plus vil prix que le

bétail. Ce qui arrivoit fort à propos , attendu que les esclaves & les hommes libres manquoient également. Mais cet avantage s'évanouit presque aussitôt. Une affreuse épidémie , occasionnée probablement par la famine que ces Barbares endurèrent sur la montagne de Fiezole , enleva rapidement aux Marchands tous les Esclaves qu'ils avoient achetés. Enfin , tout annonçoit que la grandeur Romaine touchoit au terme fatal.





LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Tableau des affaires d'Italie vers la fin du quatrieme siècle. Agriculture , Commerce , Arts & Etudes.

DEPUIS dix ou douze siècles ; nous sommes tellement accoutumés à penser que les Goths , les Hérules , les Vandales & les Lombards ont ruiné & abruti l'Italie, qu'il ne nous vient point en idée que ces peuples aient procuré le moindre avantage au pays qu'ils conquirent. Le préjugé ne nous permet pas même de réfléchir qu'il est très - possible que nous soyons , tous tant que nous sommes , les descendans de ces Peuples. Il n'est pas douteux qu'au moment de la révolution , lorsque l'Empire d'Occident s'écroula entièrement , la désolation & le bouleversement furent extrêmes. Mais

si nous jettons un coup d'œil sur l'état où se trouvoit l'Italie, lorsque les Goths y vinrent & prirent Rome pour la première fois, nous verrons peut-être que les générations qui vécutent dans cette Province, après que les Barbares y eurent établi leur domination, n'avoient pas lieu de regretter la condition de leurs peres.

L'Italie devenue, sous les premiers Empereurs, le jardin de Rome, se consumoit dans ses propres délices. Le premier dommage qui en résulta, & que l'on peut regarder comme la source de toutes les autres, fut la réduction & l'extinction presque totale de la population. Le mariage étoit regardé généralement comme un joug insupportable. Malgré cette multitude de loix publiées contre les célibataires ou en faveur des maris, les attrait d'une vie libre & licentieuse l'emportoient, & telle fut à la fin la disette d'enfans, que sous Constantin, la possession d'un fils unique procuroit de grands privileges. L'abus s'introduisit d'abord parmi les Grands & l'élite du peuple, & gagna in-

V. Heinec.
ad l. pap.
popp.

Plin. lib. 1.
 epist. 14.

V. Olym-
 piad. ap.
 Phot. cod.
 80.

V. Cod.
 Theodos. lib.
 14. l. 14, 15,
 17, 19, &c.

sensiblement toutes les conditions, non-seulement à Rome, mais dans toutes les contrées de l'Italie. Les plus voisines de la Capitale, comme la Campanie, étoient aussi les plus fréquentées. Les Citoyens voluptueux en firent leurs promenades, & leur communiquèrent rapidement la corruption qui régnoit à Rome. Les cantons les plus éloignés, comme ceux de la Lombardie, conserverent un peu plus long-tems les mœurs antiques, la modestie, la parcimonie, la simplicité; mais ils subirent enfin le sort des autres. La résidence des Empereurs à Milan, à Pavie, à Vérone, à Ravenne, eut bientôt porté dans ce pays toute la dépravation de Rome & de son voisinage.

Les spectacles, les fêtes, les divertissemens qui suivoient la Cour, les largesses que faisoient les Grands en certaines occasions, & particulièrement lorsqu'ils prenoient possession de quelque dignité, ce qui valoit quelquefois au peuple plusieurs millions qu'on lui jettoit en peu de jours, les vivres, que les bons Empereurs ainsi que les mau-

vais faisoient distribuer à la populace gratuitement ou à vil prix, tout cela fomentoit les abus, & entretenoit la maladie politique qui minoit lentement l'Empire. Il en étoit peu qui voulussent se charger de femmes & d'enfans. On aimoit beaucoup mieux s'en aller à Rome, où la subsistance ne coûtoit ni brigue ni travail, & se trouvoit au milieu de tous les plaisirs du théâtre & du cirque. Les largesses ayant été supprimées dans la suite, ou diminuées par la retraite des Empereurs qui fixerent ailleurs leur séjour, la piété chrétienne, dont les vues étoient sans doute pures & sublimes, entretint l'oïveté en suppléant aux libéralités des Princes. L'Eglise, enrichie par les donations d'une multitude de Citoyens convertis, faisoit des aumônes immenses. Mais le soin qu'elle prenoit des pauvres, & sur tout des infirmes, attiroit à Rome une infinité de libertins & de fainéans, chez qui ces pieuses libéralités fortifioient l'aversion du travail. Ainsi tout concouroit à dépeupler les campagnes. On aban-

v. Cod.
Theodos. de
mendic. non
invalidis.
Ambros. de
offic. lib. 2.
c. 16.

donnoit les villages, les bourgs & les petites villes, qui sont communément la ressource des grandes Cités & le soutien des Empires. Nous avons vu que les Colonies, imaginées d'abord pour repeupler les terres que les fureurs de la guerre avoient dévastées, étoient dans le premier siècle même de l'Empire, une foible ressource pour ces campagnes épuisées par le luxe & les arts citadins, qui sont bien plus destructeurs encore que la guerre, à cause de la continuité de l'action. Mais au troisieme & quatrieme siècles il n'étoit plus question de ces colonies. Le souvenir même en étoit aboli. Comme les soldats natifs d'Italie étoient en très-petit nombre, les militaires ne se soucioient plus d'obtenir pour récompense des terres dans cette Province devenue semblable aux autres, chargée d'impôts, tourmentée par les guerres, exposée depuis long-temps à l'avidité des Favoris & des Ministres, dont les usurpations rendoient la propriété trop incertaine. Puisque les payfans & les laboureurs eux-mêmes

avoient

avoient perdu le goût ou la faculté de cultiver leurs propres champs ; quels attrait la vie rustique pou-
 voit-elle présenter à des soldats vieil-
 lis dans la licence & dans les rapi-
 nes ? Tout le terrain cultivable de-
 voit donc être possédé par un pe-
 tit nombre de riches, & sur-tout
 par les Sénateurs Romains qui, par
 la Loi, ne pouvoient avoir des
 fonds & des immeubles qu'en Ita-
 lie. Les possesseurs faisoient culti-
 ver les terres par leurs esclaves.
 Mais bientôt on vit disparaître cette
 espèce même de cultivateurs, lors-
 que les Provinces orientales & les
 Gaules se furent mises sur le pied
 de créer des Empereurs, ou de re-
 connoître pour tels leurs tyrans par-
 ticuliers. Les prisonniers que l'on
 faisoit, en petit nombre, dans les
 guerres Persiques ou Germaniques,
 passaient rarement en Italie. D'ail-
 leurs on y étoit bien moins curieux
 d'esclaves rustiques & d'hommes en-
 durcis aux travaux, que de ceux qui
 servoient à la volupté, au luxe &
 à la mollesse. Quoique Rome eût
 cessé d'être le siège de l'Empire &

V. l. r. c.
 de agro des-
 ferto.

Amm. Mar-
cell. lib. 14.

de la Cour, les délices & le faste y étoient portés au même excès. Les femmes & les Grands auroient cru manquer à leur naissance & à leur rang, de paroître en public sans être suivis de quatre ou cinq cents pages & domestiques.

A mesure que les habitans des campagnes s'éloignoient & s'anéantissoient, & que les riches Citoyens, par défaut d'attention ou de moyens, négligeoient de faire cultiver les terres, quelques Empereurs sages s'appliquèrent à les repeupler. Aurélien avoit formé le projet d'envoyer des colonies d'esclaves dans certains cantons de la Toscane & de la Ligurie, ou des Langhes; mais la brièveté de son regne, ou l'opposition de ses Ministres, en arrêta l'exécution. On ne voit pas que, pendant plus d'un siècle après Aurélien, aucuns des Césars ait essayé de l'effectuer, jusqu'à Valentinien premier, qui, l'an 370, envoya quelques barbares, faits prisonniers dans la guerre Germanique, peupler & cultiver les pays voisins du Pô. Quelques années

An. 377.

après, Frigerid, Général de Gracien, tira de l'Illyrie un certain nombre de prisonniers Goths, Huns, Alains & Taifales, qu'il fit passer dans le pays situé entre Parme, Modene & Reggio. Mais outre que la ressource étoit foible pour ces contrées presque désertes, les mêmes désordres qui les avoient dépeuplés, détruisirent bientôt ces nouveaux établissemens. Il est certain que, vers la fin du regne de Théodose, toute cette partie de la Lombardie située entre Milan & Bologne, pays si gras & si fertile, étoit presque entièrement abandonnée & inculte. La Campanie elle-même, appelée par excellence terre de labour, & sans contredit le meilleur terrain de tout l'Italie, la Lombardie exceptée, avoit tellement dégénéré, qu'Honorius fut obligé, dans un seul Edit, d'exempter d'impôts ou de tailles plus de cinq cents mille journaux devenus stériles & totalement nuls. On peut conclure de quelques autres Loix du même Empereur, que toutes les Contrées de l'Italie étoient déjà fort dégradées

C. Theodos.
lib. 11. tit.

28 l. 2

Ibid. lib. 3.
& seq.

& presque désertes, avant l'irruption des Barbares du Nord.

La population des Villes n'étoit certainement pas supérieure à celle des campagnes. Nous tenons de saint Ambroise (1), que Plaisance, Parme, Modene, Reggio & Bologne, jadis illustres & florissantes, n'offroient plus de son tems que des ruines & des cadavres de Cité, comme il s'exprime lui-même. Milan & Ravenne, devenues le siège des Empereurs d'Occident, acquirent probablement une augmentation d'habitans. Mais les mêmes abus qui tourmentoient Rome & qui, de leur nature, devoient accélérer la ruine de l'Italie bien

(1) *De Bononiensi veniens urbe, à tergo claternam, ipsam bononiam, mutinam rhægium delinquebas: in dextra erat bruxillum: à fronte occurrebat Placentia, veterem nobilitatem ipso adhuc nomine sonans: ad levam Appenini inculta miseratus & florentissimorum quondam populorum castella considerabas, atque affectu relegebas dolenti. Tot igitur semirutarum urbium cadavera, terrarumque sub eodem conspectu exposita funera..... in perpetuum prostrata ac diruta. Ambr. epist. 39. alibi 61. c. 3.*

loin de l'arrêter, ne tarderent pas de s'y introduire. Il est vrai que la population de Rome se soutint malgré la désertion des Empereurs. Mais de quelle utilité pouvoient être à cette Ville & au soutien de l'Italie, ces misérables restes de Noblesse paresseuse & dépravée, ce vil ramas d'esclaves énervés & corrompus destinés à grossir l'inutile & ridicule cortège de leur Maître, ces innombrables bouffons, comédiens, balladins & Eunuques, enfin cette multitude de paysans lâches & dégradés, que la fainéantise conduisoit à Rome pour y manger le pain du fisc, & y passer nonchalamment les jours & les nuits sur les théâtres ou dans le cirque? D'ailleurs l'excessive population de Rome, qui ne se soutenoit qu'aux dépens des autres contrées d'Italie, & qui fut la première cause de la désertion générale, ne tarda pas de lui être funeste à elle-même, en l'exposant continuellement au danger d'être affamée. Les campagnes voisines, négligées & presque abandonnées, ne produisoient plus la

Amm Mar.
cell. lib. 14.

quantité de grains nécessaire, il falloit donc en tirer des Provinces éloignées, supporter les frais immenses du transport, & de plus, courir le risque de le voir arriver trop tard (1). L'an 397, Gildon, Tyran d'Afrique, ayant prohibé l'exportation du grain que Rome étoit en usage de tirer de cette Province, on fut obligé d'en aller chercher dans les Gaules & dans les Espagnes. La circonstance étoit désespérante, & il falloit un Ministre tel que Stilicon pour sauver Rome des horreurs de la famine. On voit clairement par-là, que tout le commerce de l'Italie étoit purement passif & par conséquent ruineux, attendu qu'il falloit tirer du dehors, non-seulement les articles de première nécessité, mais encore tous les objets de la mollesse & du luxe (2),

(1) Voyez Claudien, *in Eutrop.* lib. 1. v. 401. & *de laudibus Stiliconis*, lib. 2. v. 94 & suivans, & lib. 3. v. 91.

(2) Les peaux, les draps fins, les aromates, dont on faisoit une si grande consommation, les marbres pour les édifices, les pierres précieuses & autres articles in-

& qu'il ne paroît pas que l'Italie eût aucune espèce de Manufacture qui pût faire compensation. Tant de désavantages joints aux contributions que les Barbares exigeoient depuis un certain tems, & pour lesquelles on faisoit des levées extraordinaires sur Rome elle-même, auroient infailliblement épuisé l'argent circulant en Italie, sans les possessions que la plupart des Grands de Rome avoient dans d'autres Provinces, & dont le produit transporté & consommé en Italie, procuroit encore une certaine quantité d'espèces. Encore ces ressources tarirent-elles quelque tems avant l'invasion des Goths, parce que la plus grande partie des autres Provinces de l'Empire occidental, étant déjà tombée au pouvoir des Barbares, avant

nombrables étoient portés à Rome, non-seulement des extrémités de l'Empire, mais des contrées non soumises aux Romains, comme la Perse & les Indes. Pour les spectacles, on tiroit les bêtes féroces de l'Afrique avec des dépenses incroyables. *Voyez le Code Theodosien, Claudien, & autres Ecrivains de ce tems.*

que le nom Romain fût entièrement éteint en Italie, les Citoyens de Rome ne pouvoient plus exiger les revenus d'un capital dont ils avoient perdu la propriété.

Au reste, les Arts, qui auroient pû attirer à Rome l'argent de l'Etranger, étoient entièrement négligés & tombés. Il est bien étonnant qu'au sein de ce luxe immodéré, qui se fouettoit à Rome malgré le déchet de sa puissance, les Arts, qui en sont à-la-fois l'effet & la cause, n'aient pu se maintenir. La fureur même pour les spectacles & les théâtres, ne put empêcher la chute de l'architecture & de la sculpture. Le génie & le goût en étoient si généralement éteints, que dans tous les points de l'Italie on faisoit main-basse sur les morceaux les plus précieux des anciens Maîtres. Un caprice, une fantaisie, souvent puérile, faisoit tomber les plus beaux monumens. Avoit on besoin de matériaux ? tantôt on renversoit les mausolées, tantôt on abattoit les arcs & les colonnes. Quand le Sénat voulut élever un arc triomphal en

V. lib. 23.
& seq. Cod.
de sepul. vio-
lato & Cod.
Theodos. lib.
9. tit. 17.

l'honneur de Constantin, il ne se trouva pas dans Rome le plus médiocre Artiste. On prit le parti de détruire un des arcs de Trajan, dont les morceaux de sculpture furent ajustés à celui de Constantin, d'une maniere encore plus comique qu'honorable. Pour rendre la parodie complete, le ciseau du tems s'exerça sur quelques pièces, dont la composition lourde fait bien voir que la barbarie s'étoit introduite long-tems avant l'invasion des Goths & des Vandales. Et si les Arts en étoient là sous Constantin, qu'on imagine ce qu'ils devinrent au commencement du cinquieme siècle ! La poésie dramatique, qui est assurément l'ame du théâtre & des spectacles, étoit tombée beaucoup plutôt que la sculpture & l'architecture. Sous Auguste, la multitude cessoit déjà d'être sensible aux beautés & aux sublimes fictions de l'art, & la passion pour les fêtes pompeuses & bruyantes, pour les combats de gladiateurs, de lutteurs & de bêtes féroces, pour les courses de

chevaux , devint chaque jour plus forte & plus générale (1).

Les autres branches de Littérature n'étoient pas cultivées avec plus de goût. A peine trouve-t-on dans le courant du quatrième siècle un Auteur Italien au-dessus du médiocre. Il ne manquoit pas , à la vérité , d'Astrologues & de charlatans qui , sous le nom de Philosophes & de Mathématiciens , débitaient leurs secrets aux ignorans. Mais quand on voit un saint Augustin venir d'Afrique en Italie pour y enseigner l'éloquence latine , un Pacatus appelé du fond des Gaules , pour réciter dans le Sénat de Rome le panégyrique de Théodose , il est bien évident que les hommes de Lettres y étoient rares. Symmaque lui même en est la preuve (2).

(1) *Media inter carmina poscunt ,
Aut ursum aut pugiles ; his nam plebecula
gaudet :*

*Verum equitis quoque jam migravit ab aure
voluptas*

Omnis ad incertos oculos & gaudia vana.

Horat. lib. 2. epist. 1. v. 185.

(2) *Quo nunc nemo disertior exulta , fre-*

Cet Orateur payen eut à peine été remarqué dans des tems plus éclairés, & le magnifique éloge qu'en ont fait les Ecrivains même du Christianisme, démontre la médiocrité des autres Rhéteurs de Rome. Cependant, lorsque cet illustre Sénateur publia ses discours, son rang & la célébrité de son nom ne purent lui procurer des Lecteurs (1), ce qui prouveroit que son éloquence n'étoit pas sublime, ou que le goût étoit totalement dépravé. Claudien & Macrobe, entre autres Ecrivains payens de cet âge, naquirent l'un en Grece & l'autre en Egypte, & ne durent à l'Italie aucun de leurs progrès. Icherius, dont l'éloquence & la doctrine faisoient alors tant de bruit, étoit né en Syrie (2). Il avoit ensuite étudié long-tems en

mit, intonat, ventisque eloquii tumet. Voyez Prudence sur Symmaque, liv. 2. préface.

(1) *Post amaros casus orationum mearum* Symm. epist. 29. lib. 4, & epist. 18. l. 8.

(2) *Stupentes quod ex homine Syro docto prius Græcæ facundia post in latinâ etiam doctor mirabilis exstitisset.* August. conf. l. 4. c. 14.

Grece avant de venir à Rome, où il ne laissa pas de primer parmi les Rhéteurs & les Lettrés. De tant d'Ecrivains ecclésiastiques qui fleurirent dans ce siècle, à peine l'Italie peut-elle se glorifier du nom d'Ambroise. Il étoit né, à la vérité, dans les Gaules, mais il vint à Rome très-jeune, & y soutint presque seul l'honneur de la hiérarchie ecclésiastique, civile & littéraire. L'étude de la Jurisprudence fut la seule qui se soutint à Rome avec un certain éclat. Au moyen de la réputation de ses écoles en droit & du préjugé dominant, que la Langue Latine s'enseignoit mieux à Rome qu'ailleurs, ne fut-ce que pour la prononciation, la coutume d'y envoyer les Ecoliers des Provinces les plus éloignées subsistoit encore à la fin du quatrième siècle. Mais la plupart, sous le prétexte des études, venoit s'y abîmer dans la débauche, & l'on fut obligé plus d'une fois d'employer l'autorité & la rigueur pour renvoyer ces Etudiants dans leur patrie. Au reste, on ne voit pas que les Empereurs aient

V. Cod.
Theodos. de
stud. utriusq.
Romæ, lib.
24. c. 1.

plus favorisés les études dans Rome que dans les autres Cités de l'Empire. Les nobles & les riches, à qui la gloire devoit assurément tenir lieu d'encouragement & d'aiguillon, abhorroient l'étude. Ceux qui se piquoient des agrémens de l'esprit lisoient tout au plus quelques petits libelles satyriques ou galans. Les exercices littéraires & les sciences n'ayant aucun attrait pour eux, les Savans & les Lettrés n'en devoient attendre ni protection ni faveurs. Un Barbare fut le Mécène de Claudien, & sans les soins généreux du Vandale, peut-être seroit-on privé de ce Poète ingénieux & sublime. Mais les Grands & les Magistrats de Rome étoient bien éloignés d'imiter la munificence de Stilicon. Il faut entendre ici Ammien Marcellin, dont le témoignage est du plus grand poids. Il raconte que, de son tems, la crainte d'une disette ayant fait bannir les étrangers de Rome, le petit nombre d'hommes de Lettres qui s'y trouvoit alors en fut chassé sans le moindre délai, pendant que trois

Amm. Marcell. lib. 28.

mille batteuses , autant & plus de cantatrices avec leurs Maîtres , & une infinité d'autres personnes qui étoient ou feignirent d'être à la suite des comédiens , y resterent impunément (1). Particularité en effet très-remarquable , & qui suffiroit pour déterminer quel étoit le degré de corruption des mœurs de Rome au quatrieme siècle , si le même Auteur ne les avoit décrites plus au long dans ses quatorzieme & vingtieme Livres.

(1) *Postremo ad id indignitatis est ventum , ut quum peregrini ob formidatam haud ita dudum alimentorum inopiam , pellerentur ab urbe precipites , sectatoribus disciplinarum liberalium impendio , paucis sine respiratione ulla extrusis , tenerentur mimarum affecta veri , quive simularunt ad tempus , & tria millia saltatricum , ne interpellata quidem , cum choris , totidemque remanserunt magistri. Ammien Marcellin , lib. 14.*



CHAPITRE II.

*Continuation du même sujet. Forces
Militaires. Politiques. Religion.*

QUAND on voit les campagnes & les villes principales changées en solitude, & la Capitale abîmée dans la mollesse, on sent trop qu'à cette époque les forces militaires de l'Italie devoient être nulles. Les troupes que toutes les parties de l'Empire réunies pouvoient mettre sur pied, méritoient à peine le nom d'armée, & depuis cinquante ans on ne faisoit la guerre qu'avec des soldats étrangers & barbares. Dès le tems même de Théodose, qui peut être regardé comme le dernier Capitaine Romain, les Empereurs ne trouvoient déjà plus, ou ne croyoient pas pouvoir trouver parmi leurs sujets, des personnes capables de conduire les armées; & toutes les fois qu'il fallut faire face aux ennemis de l'Empire, ou réprimer les ameutemens des Provinces,

on employa des Capitaines Vandales, Goths ou Francs. A considérer même l'Italie en particulier, non-seulement on ne trouve plus, dès le milieu du troisieme siècle, aucun Général de cette Nation, mais je ne vois pas que pendant près de deux siècles il soit question d'aucun Officier subalterne, ni même de simples soldats. Le menu peuple des grandes & riches Cités, telles qu'étoient alors Rome, Milan & Verone, passa toujours pour incapable de porter les armes. La Noblesse, destinée particulièrement aux emplois militaires, s'étoit totalement dégradée dans la mollesse & dans l'oïiveté, sur-tout après le regne de Gallien. Les Sénateurs ne se contentoient pas de s'abstenir des armes & de ne jamais payer de leur personne, ils portoient l'indolence, ou plutôt la démence, jusqu'à ne pouvoir pas même souffrir que l'on enrôlât leurs esclaves. Symmaque nous a transmis les querelles & les débats dont la Cour & la Ville furent agitées, lorsqu'Honorius, voyant l'Italie sur le point d'être assaillie &

lib. 3. epist.

1.

inondée de Barbares, voulut renforcer les armées Romaines de cette foule inutile de serfs. Les Sénateurs désolés en vinrent jusqu'à offrir une certaine quantité d'or à l'Empereur pour obtenir la révocation de l'Ordonnance, comme s'il eût été fort important pour eux de conserver ce nombre fastueux d'esclaves, tandis que la patrie & leurs maisons seroient devenues la proie de l'ennemi. Nous avons déjà vu que les villages, les bourgs & les hameaux, qui sont à la fois les sources de toutes les commodités de la vie & des pépinières de bons soldats, étoient entièrement dépeuplés. Les Alpes fournissoient à peine quelques milices, dont il étoit même très-difficile d'empêcher la désertion. Cette paresse habituelle étouffa le courage dans tous les cœurs. On ne vit plus que des lâches, & c'est alors que la poltronerie des Italiens se distingua par des stratagèmes inouis. Ils poussèrent l'avilissement & la démence jusqu'à se couper les doigts pour se rendre incapables du ser-

Cod. Theod. & Justin.
de desertoribus.

vice militaire (1) : la plupart aimant mieux vivre inutiles & oisifs , périr même de faim , que de prendre les armes pour la défense de l'Etat & du Prince. S'il en étoit encore qui fussent propres au métier de la guerre , leur courage ne se déployoit pas contre les ennemis de la patrie ; ils infestoient le pays en pleine paix , & c'étoit à qui commettroient les violences les plus atroces. Pendant la nuit ils donnoient l'alarme aux Cités , & dans le jour ils couroient les grands chemins & les champs. Ce n'est pas qu'ils en voulussent à la vie ni à la bourse , ils enfermoient leurs captifs tout vivans , dans des souterrains ou dans quelques lieux sûrs & bien gardés. Là , ces malheureux mis à la chaîne comme des forçats , & logés pêle-mêle avec les bêtes de somme , passoient leur vie à tourner une meule ou à quelqu'autre exercice aussi vil

(1) *Nec eorum (Gallorum) aliquando quisquam ut in Italia munus Martium pertimescens pollicem sibi præscidit. Amm. Marcell. lib. 15.*

que pénible. Ces excès n'étoient pas nouveaux ; les regnes mêmes d'Auguste & de Tibere en avoient fourni quelques exemples. Outre les prisons publiques ou conservatoires , les riches avoient en particulier leurs maisons de force , où les esclaves occupés à différens travaux étoient enfermés. C'étoit là que se réfugioient la plupart des lâches qui vouloient se dérober aux enrôlemens militaires. On y renfermoit aussi très-souvent les personnes libres que les propriétaires enlevoient çà & là par le ministère de leurs braves , exercés à ces sortes de captures. Pour détruire cet abus , Adrien fit défense à tous Particuliers d'avoir de semblables prisons. Mais l'abolition de ces maisons de force n'ôta pas aux riches puissans & rusés les moyens de continuer leur brigandage au très-grand préjudice des villageois qui ne se renoient pas sur leurs gardes , & de la tourbe menue , que le trafic faisoit circuler dans les pays d'alentour. La disette d'esclaves où l'on se trouvoit au quatrieme siècle , excitoit encore à

V. Salmaf.
& Casaub. in
Spart. de vitâ
Hadrian.

ces sortes de violence. Il falloit bien à quelque prix que ce fût, se procurer des hommes pour les bâtimens, les ateliers, les mines & les jardins. A ces attentats, qui étoient le partage des Grands & des riches, & qui ne furent pas les moindres causes de la dépopulation de l'Italie, se joignoit une autre espece de brigandage, que les pauvres eux-mêmes exerçoient par représailles contre les riches. Ces étrangers & ces mendiens, que l'on chassoit de Rome, quand on étoit menacé d'une famine, devenoient le fléau du pays. Les plus foibles & les plus honnêtes périssoient assez communément, mais les plus robustes & les plus déterminés se mettoient à voler & assassiner les passans, & infestoient le voisinage de Rome, devenue l'unique refuge de la multitude indigente & le centre du commerce. Ces brigands avoient pour asyle les maisons des paysans, qui s'entendoient avec eux, & les déroboient à la poursuite du fisc. Il paroît même que les Pâtres, beaucoup plus nombreux que les Laboureurs, à rai-

son de la nature du sol, ne se contentoient pas de donner retraite à ces brigands; ils en faisoient eux-mêmes le métier, avec d'autant plus de confiance & de rapacité, qu'il leur étoit plus aisé de se cacher, & qu'ils pouvoient dévaliser les passans, tout en gardant leurs troupeaux & sans se détourner beaucoup de leurs occupations. Il est certain que les bergers, dont on vantoit dès-lors autant que de nos jours, l'innocence & la mansuétude, étoient dans ce siècle pervers, les plus terribles perturbateurs du repos public. Il n'est pas moins certain que la multitude & l'audace de ces voleurs jettoient une telle épouvante dans tous les environs de Rome, que les plus illustres & les plus puissans Sénateurs n'osoient plus en sortir, ni se rendre à leurs maisons de campagne. Les Loix, à la vérité,

V. Goth. in
C. Theodos.
lib. 30, 31.

Symm. epist.
22. lib. 2. Ap.
Goth. Cod.
Theodos. l. 9.
c. 29. l. 2. &
l. 7. tit. 18.

ne se faisoient pas; mais que peu-vent les meilleures Loix contre des abus enracinés & soutenus par l'insurababilité même du gouvernement, par la foiblesse du Prince, & par les cabales éternelles de la Cour? Il

importoit fort peu que la vie des Princes fût plus en sûreté, & que leurs regnes fussent plus stables & plus longs. Leur faveur étoit si volage, que l'administration de l'Etat n'en étoit guere moins orageuse. L'excessive autorité des Préfets du Prétoire, limitée & presque anéantie, ne rendit pas le gouvernement plus modéré. Le despotisme inséparable de la faveur aveugle du Prince, agissoit sous d'autres noms. Chaque Favori se faisoit une Loi de laisser subsister les anciens abus, ou d'en autoriser de nouveaux, selon l'exigence de ses intérêts. Disons-le hardiment, cet énorme recueil de rescrits & d'Edits, que l'on nous a transmis sous le titre de Code Théodosien, servit beaucoup plus à constater les vices du siècle qu'à les corriger. Peut-être même qu'une grande partie de ces Loix fut l'ouvrage de l'hypocrisie. Les Ministres, peu jaloux, au fond, du bien public, grossissoient le Code, pour en imposer au Prince & au peuple, pour tendre des pieges à la simplicité, ou pour quelque autre fin de cette

nature (1). Les exemples de la Cour contredisoient trop ouvertement la teneur des Loix qui en émanoient de tems en tems. En lisant la belle Loi de Constantin le Grand, *De Officio Reſtoris Provincia*, où il menace de la punition la plus prompte & la plus rigoureuse les Magistrats prévaricateurs, & promet le plus libre accès à toutes les plaintes des Sujets, imagineroit-on que cet Empereur eut poussé si loin l'indulgence, & qu'il eût toléré les vexations & les fraudes de ses Ministres, & des Gouverneurs des Provinces ? Il fut publié, sous le nom d'Arcadius, une Loi très-sévère contre ceux qui parvenoient aux emplois par la voie des présens, & dans le moment même

(1) Priscus, Historien du tems, rapporte un propos que lui tint un homme, lequel ayant été fait prisonnier par les Huns, avoit si fort goûté la société des Barbares, qu'il la préféroit à celle des Romains. Il disoit, en somme, que les Loix Romaines étoient excellentes ; mais que ceux qui devoient les faire observer, faisoient toute autre chose que leur devoir. *Tillemont, tom. 6. art. 8. de l'Emp. Theodos. 2.*

Eutrope , premier Ministre de cette Cour , & selon toute apparence , auteur de la Loi , vendoit à-peu-près à l'encan , les Gouvernemens , les Offices de la Cour & toutes les graces du Prince. Je ne nierai pas pour cela , que plusieurs constitutions , publiées alors , fussent le fruit d'un zèle pur. Mais l'impunité avec laquelle on laissoit transgresser les Loix anciennes , faisoit mépriser également les nouvelles ; & comme nous l'avons déjà tant répété , la marque la moins équivoque d'un gouvernement foible , c'est la multiplication des Loix. Le regne d'Honorius en est la preuve. Au nombre prodigieux des constitutions de cet Empereur , insérées dans le Code en question , ne croiroit-on pas que cet infatigable Législateur a fait le bonheur des peuples ? N'envieroit-on pas le sort de l'Italie , de laquelle il ne s'éloigna jamais , quelque long qu'ait été son regne ? Mais l'Histoire lamentable du cinquieme siècle crie trop hautement le contraire.

Il ne faut pas croire que dans les
autres

autres Provinces de l'Empire, les affaires fussent conduites avec plus d'ordre & de vigueur. Le tableau de l'Afrique, des Espagnes & des Gaules, tracé par Salvien, les harangues de Libanius, les œuvres de Synese, les homélies de Chrysostôme & autres monumens historiques de l'Empire d'Orient, nous convainquent assez, que les vices y faisoient par-tout les plus grands ravages. Mais l'Italie étoit incontestablement la plus à plaindre, attendu qu'elle manquoit tout à la fois d'hommes & de vivres, & se trouvoit par conséquent dans l'impuissance absolue de se défendre & de subsister par elle-même. Pour surcroît, les mœurs y étoient plus corrompues que nulle autre part. En qualité de Province capitale de l'Empire, elle étoit le centre de tous les excès qui accompagnent le luxe. Les vices s'y enracinoient plus profondément & s'y étendoient avec plus de rapidité.

Il peut paroître étrange que la Religion Chrétienne, dont les progrès étoient si vastes au quatrième siècle.

cle, n'ait pu réprimer ces désordres, ou du moins arrêter la décadence d'un Etat encore si florissant & si robuste. Les Payens ne manquèrent pas de se prévaloir de la chute de Rome. C'est sur ce prétexte qu'ils fonderent la plupart de leurs invectives contre le Christianisme. Personne n'ignore que Saint Augustin écrivit son livre admirable de la Cité de Dieu, pour rabattre ces imputations. Et de nos jours, combien de désordres politiques n'a-t-on pas osé mettre sur le compte de la Religion? Je conçois les plaintes & les reproches de ces Idolâtres. Naturellement ils devoient imaginer que les Dieux, irrités de voir toutes les cérémonies antiques abandonnées, cessioient enfin de protéger Rome. Mais nous, sur quel fondement attribuer aux maximes & au génie de la Religion Chrétienne l'affoiblissement de la puissance Romaine? Puisque le Christ a déclaré si positivement que son Royaume n'est pas de ce monde, on peut avancer hardiment que, de sa nature, la Religion n'a dû causer

aucun changement dans l'Etat. Ne confondons jamais les vertus chrétiennes avec les vertus politiques, & ne soyons plus surpris de rencontrer, dans l'histoire du monde, des Princes foibles & peu propres au gouvernement, & néanmoins très-religieux. S'il falloit recourir à la religion, pour expliquer la chute de Rome, il suffiroit de dire, avec saint Augustin, qu'ainsi que les premiers Romains avoient mérité par leurs vertus morales tant de victoires & de grandeur, le même ordre de providence exigeoit que, dans ces derniers siècles, la Divinité fût propice aux Barbares, parmi lesquels on voyoit plus de vertus ou moins de vices que parmi les Romains. Mais ce n'est pas ici le lieu de sonder les vues profondes de l'Etre Suprême, quand il permit qu'un si vaste Empire s'écroulât, en même-tems que ses adorateurs se multiplioient & se répandoient sur la surface de la terre. Restons plutôt dans les bornes de notre sujet. Tâchons d'indiquer en peu de mots quel étoit alors l'état de la

V. Salv. de
gubernatione
Dei, l. 6. &
7. passim.

Religion en Italie, & voyons quels changemens l'invasion des Barbares causa dans cette partie.

A Rome, la noblesse & le peuple étoient encore, pour la plupart, opiniâtrément attachés à l'Idolâtrie. La multitude & la magnificence des Temples, la continuité & la profusion des spectacles qui faisoient partie de la religion payenne, la persuasion intime que c'étoit la protection des Dieux qui avoit procuré l'Empire du Monde aux Romains, la haine & le mépris que l'on nourrissoit depuis long-tems contre la Religion Juive, mere de la Religion Chrétienne, enfin, la sainteté de l'Evangile trop ennemie des obscénités & de la licence d'un peuple, que la prospérité, l'abondance, l'oïveté, & l'exemple des Empereurs précédens avoient plongés dans un abîme de corruption, tout cela fixoit la plus grande partie des Romains, & sur-tout des Grands, au sein de l'ancienne Religion. Les Aruspices étoient encore très-nombreux & très-respectés en Toscane, & par conséquent l'antique

superstition subsistoit chez la plus grande partie de ces peuples. A Milan, outre les restes encore considérables du Paganisme, l'hérésie d'Arius, profondément enracinée sous l'Empereur Constantius & protégée par l'Impératrice Justine à la face même de saint Ambroise, avoit peut-être autant de disciples que la doctrine Catholique. L'Italie étoit inondée d'une infinité d'autres erreurs; & l'Astrologie, cette science qui n'est pas moins opposée à la saine Philosophie qu'au vrai culte, étoit accréditée dans tout l'Empire. Ceux qui professoient alors la Religion Catholique, n'en étoient pas, comme dans les deux premiers siècles, les plus rigides observateurs. Si la paix, dont l'Eglise jouît sous les deux Philippes, avoit été si fatale à la faveur des Chrétiens du premier âge; si l'on vit dès-lors l'avarice, la fraude, l'incontinence & tous les excès, s'emparer des différens ordres de la hiérarchie; avec quelle rapidité les vices dûrent-ils infecter les Fideles, lorsque la Religion Chrétienne fut devenue la Religion do-

minante , lorsque la profession du Christianisme , bien loin d'exposer au moindre danger , conduisoit aux emplois & aux honneurs. C'est alors que l'on allia la sainteté de la Religion avec les passions inséparables de l'humanité. Mélange monstrueux , qui compose assez communément le culte de la multitude ! Il n'étoit pas rare de voir des hommes Chrétiens dans la spéculation & Payens dans la pratique. Il en étoit même fort peu qui , au moyen de cet arrangement , ne reconnussent volontiers la supériorité de la Religion Chrétienne , & ne trouvassent assez commode d'en suivre la doctrine dans des pratiques purement extérieures. Mais il en étoit bien moins encore qui voulussent , en embrassant le Christianisme , quitter les mœurs profanes & voluptueuses , qui dominoient depuis longtemps dans toutes les parties de l'Empire , & sur-tout en Italie & à Rome , où la Chaire de saint Pierre ressembloit plutôt à une salle de festin qu'à une maison de prières. Ces scandales subsistoient encore en

l'année 395, & le zele des Souverains Pontifes n'avoient pû les bannir.

CHAPITRE III.

*Révolutions dans la Cour d'Honorius.
Progrès des Barbares. Premier Sac
de Rome.*

TEL étoit donc l'état de l'Italie vers le commencement du cinquieme siècle de l'Ere Chrétienne, avant que les Barbares eussent pénétré dans cette contrée & l'eussent ravagée. Mais dès le milieu du regne d'Honorius, elle ne cessa de dépérir. C'est entre cette époque & la déposition d'Augustule, que les affaires d'Italie essuyèrent le plus grand déchet. Ce n'est même proprement qu'après la disgrâce de celui-ci, que le nom d'Empire d'Occident fut entièrement aboli, & que commença celui des Barbares. Stilicon ayant été sacrifié, Olympius gouverna l'Empereur & les misérables restes

de l'Empire Occidental. S'il étoit bien décidé que Stilicon eût conspiré contre la vie de son Maître & contre l'Etat, le caractère & la conduite d'Olympius ne donneroit aucune prise à la critique. Son zele pour la Religion se signala, & il est irréprochable sur le chapitre de la probité & du devoir. Mais quelques louables, quelques nécessaires même que soient, chez un Ministre, la droiture & les bonnes intentions, elles ne suffisent pas pour mettre en sûreté, ni lui-même, ni le Prince, ni l'Etat. Ses talens, sa bonté & son crédit, quels qu'ils soient, ne peuvent jamais lui concilier si universellement l'estime de la Cour, qu'il n'y rencontre des rivaux & des contradicteurs. Et quand l'expérience a fait sentir une fois la possibilité de voir tomber & de perdre les personnes les plus cheres au Prince, dès-lors les affaires ne cessent plus de s'embrouiller & de tendre vers l'anarchie. Si Stilicon, qui devoit, à tant de titres, se croire inébranlable, avoit perdu son poste & la vie, Olympius, & Jovius qui le

supplanta, ne devoient pas compter sur une faveur plus constante. Le premier, sans perdre vraisemblablement l'amitié de son Maître, perdit néanmoins sa dignité & ses honneurs & ensuite la vie. Les familiers de la Cour, & sur-tout les Eunuques, qui étoient peut-être plus choqués des vertus d'Olympius que de ses défauts, firent un tel vacarme à propos des désastres qu'essuyoit l'Empire & que l'on attribuoit, selon l'usage, à l'inconduite du Favori, qu'Honorius, naturellement foible & étourdi par leurs clameurs, ne put se défendre de l'envoyer en exil, & de donner sa place à Jovius. Pendant que ces deux hommes occupoient successivement la charge de Grand-Chambellan, & dispoisoient souverainement de toute chose sous le nom d'Honorius, Alaric, rentré en Italie, faisoit trembler le Sénat de Rome & la Cour de Ravenne. Peu s'en falloit qu'il n'exercât déjà l'autorité suprême, & qu'il ne fût en état de dicter des Loix à tout l'Occident.

Alaric, avoit appris, sur les côtes

An. 402

R v

de la Dalmatie , la châte de Stilicon. Il comprit que l'Italie , privée d'un tel homme , ne pouvoit plus lui résister. Il marcha donc à Rome & en pressa si vivement le siège , qu'elle fut bientôt contrainte d'accepter les conditions qu'il lui plût d'imposer , & qui , pour cette première fois , ne furent pas intolérables. Mais Honorius , qui ne savoit jamais prendre un parti convenable , & qui ne pouvoit point souffrir que quelqu'autre le prît pour lui , ne répondit aux Députés de Rome , qui le pressoient de la part du Sénat de ratifier le traité , que par des incertitudes & des délais. Alaric , choqué des retardemens de l'Empereur , retomba sur Rome & ne voulut cette fois lui faire quartier , qu'à condition que le Sénat éliroit un autre Auguste à la place d'Honorius. Attalus , Préfet de la Cité , fut donc créé Empereur , & le premier article de ce traité fut qu'Alaric seroit Général du nouvel Auguste. C'étoit la répétition de l'aventure d'Arbogaste & d'Eugenius , avec la différence que les Barbares

se jouoient ici de la dignité impériale d'une manière encore plus insultante. On vit dans la suite les Officiers de la Cour & les Généraux des Armées, disposer souvent de la fortune & de la vie du Prince. Mais il dut paroître alors bien étrange, qu'un Capitaine Barbare se fît Ministre & se mît à la solde d'un Empereur qu'il avoit placé lui-même sur le trône, & qu'il pouvoit déposer à chaque instant, ce qui lui arriva plus d'une fois. Cependant l'Italie étoit dans la plus grande agitation. Il falloit qu'elle se déterminât pour l'un des deux Empereurs. Les armes formidables des Goths ne lui permirent pas de délibérer long-tems. Alaric fit reconnoître son Attalus jusqu'aux portes de Ravenne, où résidoit la Cour tremblante d'Honorius; & parmi les Villes importantes, Bologne put à peine demeurer fidelle à l'Empereur légitime. Au milieu de tous ces désastres l'Empire conservoit néanmoins une sorte de considération, & le Général Goth lui-même montrait encore tant de res-

pect pour le nom Romain, que si les Ministres d'Honorius avoient été moins imprudens, ou Attalus plus avisé & plus reconnoissant, on auroit pu, sous le nom de l'un ou de l'autre, rétablir jusqu'à un certain point les affaires de l'Italie & de l'Occident. Mais Jovius dissipa toutes les bonnes dispositions d'Alaric pour Honorius, & mit, pour-ainsi-dire, son Maître dans le cas de s'enfuir de l'Italie, ou d'être exilé & mutilé par Attalus son compétiteur. Celui-ci, de son côté, qui tenoit tout d'Alaric, & devoit tout attendre de lui & des Goths, leur donna, si mal-à-propos, des marques de défiance, que ses affaires en furent absolument ruinées. Dans l'état, l'Italie ne pouvoit subsister sans l'Afrique, & la moindre révolution dans cette Province affaibloit Rome. Il falloit donc qu'Attalus & Alaric, devenus maîtres de Rome & de l'Italie, fissent incontinent la conquête de l'Afrique, que le Comte Héraclien gouvernoit pour lors au nom d'Honorius. Mais Attalus, bêtement obstiné à ne vouloir point confier cette

entreprise aux Capitaines Goths, comme le conseilloit Alaric, y envoya Constantin, lequel, ayant été défait & pris par Héraclien, laissa Rome dans toutes les horreurs de la famine. Cette lourde faute d'Attalus fit le salut d'Honorius. Alaric, indigné contre son nouvel Empereur, le dépouilla de la pourpre, & résolut de faire un Traité de paix & d'alliance avec la Cour de Ravenne. Mais l'énorme imprudence des Ministres d'Honorius, ou la main invisible qui poursuivoit ce foible Empereur, lui suscita de nouveaux démêlés avec Alaric. Il ne put recouvrer l'Italie que déchirée & presque anéantie. Le saccagement de la Capitale, & la dispersion d'un nombre infini de Citoyens, qui s'enfuirent vers les extrémités du monde, furent le prix du rétablissement de son autorité.

Alaric, ayant rompu toute négociation avec Honorius, & ne comptant pour rien cet Empereur éphémère, qu'il produisoit & déroboit à son gré comme un personnage de théâtre, vint assiéger Rome pour

la troisieme fois. Il y entre en Vainqueur & la livre au pillage. Ses troupes n'en sortirent qu'au bout de dix-huit jours, chargées d'un butin immense, & firent le plus affreux dégât dans tout le pays d'alentour. La plupart de ceux qui ont écrit ces événemens témoignent leur surprise, de ce qu'Alaric ne s'est pas fixé à Rome, après s'en être emparé, d'autant plus qu'il avoit des forces suffisantes pour s'y soutenir contre les deux Empereurs Honorius & Théodose, quelques efforts qu'ils eussent faits pour l'en chasser. Mais une raison palpable empêchoit Alaric de faire un long séjour à Rome, & il est bien singulier que l'observation ait échappée au plus grand nombre des Auteurs. Rome étoit dans la disette avant même que les Goths l'eussent emportée. Les préparatifs & la durée du siège avoient totalement épuisé les campagnes voisines, si tant est que l'ennemi les eût trouvé en état de produire quelque espece de denrées. L'Afrique, quoiqu'elle fut demeurée fidelle à Honorius, n'avoit garde d'envoyer

les provisions accoutumées dans un pays où Alaric étoit le Maître. Il falloit donc, de toute nécessité, que le Général Goth allât ravitailler ses troupes dans les champs fertiles de la Sicile & de la Sardaigne, & que de-là, il marchât à la conquête de l'Afrique, qui passoit alors pour la plus riche Province de l'Empire. Tel étoit infailliblement le plan du Barbare. Mais Dieu, qui s'étoit servi de lui pour châtier les Romains, l'arrête tout-à-coup au milieu de sa course, & le cite lui-même à son Tribunal redoutable.

Salv. de
gub. Dei, lib.

Il paroît néanmoins que la face de Rome fut moins défigurée par les Goths, qu'elle ne l'avoit été sous César & sous Néron. L'accident arrivé sous le premier, & le caprice brutal du second, furent peut-être plus destructeurs que le sac dont il est ici question. Les soldats d'Alaric, pressés de se gorger de butin & d'assouvir leur brutalité, n'eurent pas le tems de ruiner beaucoup d'édifices dans une ville qui avoit bien cinquante mille de circuit, & dont chaque maison pou-

voit être regardée comme une Cité entiere (1). Mais il n'est pas moins vrai que l'Italie souffrit infiniment de cette invasion. Il s'y perdit une quantité prodigieuse d'or, d'argent, & d'effets précieux, qui s'égarent dans la subversion générale, ou qui furent emportés hors de l'Italie, tant par les Goths victorieux, que par les Romains fugitifs, sans compter ce qui fut enfermé dans la tombe d'Alaric, conformément à l'usage des Barbares. Quoique l'or & l'argent ne soient, à proprement parler, que des biens fictifs, par les circonstances ils étoient effectifs & de premiere nécessité pour les Italiens, qui n'avoient alors aucun autre moyen de se procurer les biens réels, dont ils manquoient généralement. D'ailleurs, en même-temps que la Capitale se vit enlever l'unique ressource qui lui restoit pour

(1) *Est urbs una domus : mille urbes continet una urbs.* Olympiodor. apud Photium. Voyez Vopisc. in Aureliano & Barthelemi Marlianum de ambitu urbis. lib. 1. cap. 4. & suivans.

satisfaire ses besoins les plus pressans , les campagnes ravagées devinrent plus stériles encore , & purent moins que jamais y suppléer. Mais outre ces pertes immenses , il est difficile d'imaginer combien d'hommes furent enlevés à l'Italie. Une partie de ses habitans fut égorgée , l'autre emmenée par les ennemis , & le reste , fuyant çà & là , couroit se cacher dans les contrées les plus reculées. Quant aux esclaves , qui , dans la maniere d'être des anciens , ne tenoient pas une petite place parmi les richesses des Particuliers , ainsi que dans l'article de la population , on ne peut disconvenir qu'il en soit passé un nombre prodigieux au service des Barbares ; puisqu'il est rapporté qu'il s'en évada au moins quarante mille qui coururent se ranger sous les étendards d'Alaric , avant même qu'il eût pris Rome pour la première fois. Cependant quatre ou cinq ans après il n'y paroissoit pas. Non-

Oros. lib.
1. cap. 40.

seulement les édifices de cette ville immense étoit relevés , mais elle se trouvoit plus florissante & plus

peuplée qu'avant le sac, au point qu'il fallut doubler la quantité de grains que l'Empereur faisoit distribuer au peuple. Il est vrai que si nous remontons à la source de cette nouvelle population de Rome, nous n'y verrons qu'un fléau de plus pour l'Italie. L'affluence provenoit uniquement de l'état affreux où les bourgades & les campagnes étoient réduites. La guerre avoit tout exterminé; les laboureurs étoient plus rares que jamais, & les restes affamés de la Nation accouroient à Rome, où la Chambre Impériale faisoit transporter des provisions d'Afrique & des isles de la Méditerranée. Il résulte du dénombrement fait par le Préfet de Rome au moment du plus grand concours, qu'il y arrivoit jusqu'à quatorze mille hommes par jour. Ainsi l'Italie parcouroit invariablement un cercle de maux & s'épuisoit en tout sens. L'effet devint la cause, & si la dévastation des campagnes força d'abord les habitans de chercher leur salut dans l'oisiveté de Rome, la désertion des colons rendit à son

V. Olym-
piodor. ap.
Pho. c. 20.

tout les campagnes encore plus stériles. Deux ou trois décrets rendus par Honorius, pour exempter de tributs la Toscane, la Campanie, le pays qu'on appelle aujourd'hui Marche d'Ancone, le Samnium, la Pouille, la Calabre, l'Abbruzze & la Lucanie, n'attestent que trop la déplorable situation des Provinces.

Cod. Theod.
 dof. lib. 11.
 tit. 28. l. 1.
 & 12.

Cependant les ravages d'Alaric furent, en un sens, utiles à Rome & à l'Italie. Tant de calamités tournerent à l'avantage de la Religion. Le respect que les Goths avoient témoigné pour la sainteté des Eglises au milieu même de toutes les horreurs d'un assaut, ne pouvoit que fortifier l'attachement pour le Christianisme, & le rendre encore plus vénérable. De plus, ces Barbares, ayant abattu & dépouillé cette multitude d'idoles, répandus dans tous les quartiers de la Cité, dont la présence & sur-tout les ornemens précieux faisoient tant d'impression sur le vulgaire idiot, la superstition & l'idolâtrie en furent anéanties. A quelque tems de là, il n'en resta pas le moindre vestige. Ainsi la violence &

la capacité des Goths exécuterent en très-peu de tems , ce que les Ordonnances des plus puissans Empereurs n'avoient pu faire en un siècle.

CHAPITRE IV.

*Avantage de la Souveraineté légitime.
Successeurs d'Honorius. Reflexions
sur la succession & sur l'administra-
tion des Impératrices Placidie &
Pulcherie (1).*

IL paroîtra, sans doute, bien étrange qu'un Prince, qui ne possédoit peut-être pas un pouce de terrain, ait pu réduire à de telles extrémités les enfans & les Successeurs de Théodose. Mais si l'on considère qu'Alaric, quel qu'il fût originai-
rement, avoit des forces militaires

(1) Tout ce qu'on va lire ici & ailleurs touchant le gouvernement des femmes, ne déroge point à l'estime que méritent les vertus morales & politiques de tant d'illustres Princesses, dont l'Histoire moderne fournit encore de si beaux exemples.

incomparablement supérieures à celles d'Honorius, attendu que les Tyrans Constantin & Gerunce avoient fait révolter une partie des Gaulles & des Espagnes, & que les Barbares occupoient l'autre, il paroîtra plus étonnant encore, qu'Honorius, avec tant d'ennemis sur les bras & des Ministres si gauches & si perfides, ait échappé à cette horrible tempête, & soit mort plusieurs années après, paisible possesseur du trône des Césars. Mais il en est d'un Etat ancien & bien fondé, comme d'un vieux bâtiment, qui résiste en raison de sa masse & du travail employé à le construire. Quoiqu'il présente de toutes parts des fentes, des breches & des ruines, ce n'est pas sans beaucoup de peine & de tems que l'on vient à bout de l'abattre, de le raser & d'élever par-dessus un autre édifice. Ainsi, l'Empire d'Italie, qui, depuis le regne de Dioclétien, dépérissloit à vue d'œil & tomboit journellement en ruine, n'est anéanti par les Barbares qu'après un espace de tems à-peu-près égal à celui qui s'étoit

écoulé depuis Auguste jusqu'à l'élection de Dioclétien. Mais que sert une existence violente & douloureuse ? Cette destruction lente n'étoit à l'Italie, que ce qu'une longue agonie est au malade fortement constitué. Pendant quatre-vingt ans au moins, à compter depuis la première invasion de Radagaïse & d'Alaric, jusqu'à l'établissement de l'Empire Gothique, elle eut à souffrir des calamités & des révolutions infinies ; au lieu que les Espagnes, tombées, pour-ainsi-dire, sous le premier coup des Barbares, furent promptement pacifiées & rétablies sous leurs nouveaux Maîtres.

Cependant, après la mort d'Alaric, toute l'Italie repassa bientôt sous la domination d'Honorius, quoiqu'il fût encore en danger d'être dépouillé, par celui-là même qui l'avoit sauvé des mains d'Attalus & d'Alaric. A peine ce dernier étoit-il mort, que le Comte Héraclien, qui avoit défendu l'Afrique avec tant de gloire & de fidélité, & à qui l'Empereur avoit donné le Consulat pour récompense, fit

courir le bruit qu'il venoit prendre possession de ses emplois, avec un appareil magnifique. Ayant équipé une flotte de six cents navires au moins, il faisoit voile vers l'Italie, dans l'intention de se rendre maître de Rome. Cet attentat donna trop à connoître qu'Héraclien avoit moins défendu l'Afrique par attachement pour Honorius, que par ambition & par envie, c'est-à-dire, pour ne pas reconnoître un Supérieur dans Attalus, qui n'étoit que son égal, ou plutot son rival. Il échoua par la même raison, & fut repoussé des côtes d'Italie par Macrin, Préfet de la Cité, lequel, s'il en faut croire les Historiens, n'étoit guere mieux intentionné, ni plus fidele qu'Héraclien, ou du moins, avoit assez d'ambition pour ne vouloir point dépendre du Comte. C'est ainsi qu'Honorius tiroit des vices & des passions de ses Officiers, les ressources qu'il ne pouvoit attendre de leurs vertus. L'histoire ancienne ne fournit aucun exemple aussi frappant. Jamais on ne vit d'une maniere plus sensible, combien l'autorité légitime

& incontestée a de forces pour se soutenir contre les efforts des rebelles, & même contre les assauts des ennemis étrangers. Honorius, après tant de troubles & de soulèvemens, après avoir vu tant de fois ses Etats inondés de Barbares, meurt paisiblement sur le trône; & s'il ne put conserver en entier l'Empire que son pere lui avoit transmis, ce qui étoit peut-être impossible en l'Etat, il en sauva néanmoins une bonne partie, qui fut encore recueillie par ceux d'entre ses parens qu'il avoit reconnu lui même pour successeurs.

Placidie, sœur d'Honorius, contribua beaucoup au salut de son frere. Cette Princesse étoit tombée, on ne fait trop comment, entre les mains d'Alaric. Après la mort de ce Barbare elle demeura au pouvoir d'Araulfe, parent & successeur du défunt dans le commandement des Goths. On croit qu'Alaric l'avoit destinée à son lit. Il est certain qu'Araulfe, qui en parut toujours fort épris, finit par l'épouser. On conçoit que cette Princesse, traitée fort
honorablement

honorablement & chérie d'Ataulfe, put aisément lui inspirer des sentimens de paix & d'amitié pour Honorius. Il y a même grande apparence que ce fut à la persuasion de Placidie, qu'Ataulfe se détermina à évacuer l'Italie, puisqu'il s'étoit à peine écoulé quelques mois depuis la mort d'Alaric, que ce Barbare se trouvoit déjà dans les Gaules, ayant auprès de lui la Princesse & Atalus, & disputant le commandement de ces Provinces contre Justin & les autres Tyrans ou Rois barbares qui s'y étoient établis. Alors tout le fardeau de la guerre fut transporté au-delà des Alpes, & Honorius put jouir tranquillement de l'Italie, désolée à la vérité, & infiniment affoiblie par les invasions précédentes. Il faut cependant convenir que si l'Empereur conserva quelque ombre d'autorité hors de l'Italie & de l'Afrique; si après le départ des Goths avec Ataulfe on ne vit plus, du vivant d'Honorius, ni rebelles, ni barbares en Italie, il en fut redevable à la valeur de Constantius, élevé dans les armées de Théodose, & monté de

grade en grade au Généralat. Il ne commanda les armées Romaines que pendant quelques années, & ne s'assit, pour-aini-dire, qu'en passant, sur le Trône. Cependant il en fit assez pour démontrer que l'Empire, tout chancelant & déchiré qu'il étoit, pouvoit subsister encore long-tems, si les Empereurs n'eussent abandonné le gouvernement des armées aux Capitaines étrangers, ou plutôt s'ils les eussent commandées en personne, à l'exemple de Trajan, d'Aurélien, de Constantin & de Théodose. Honorius étoit peut-être encore redevable à sa sœur des services de Constantius. Ce dernier ne souhaitoit pas moins ardemment qu'Ataulfe d'épouser Placidie, soit pour ses qualités personnelles, soit pour se fortifier des droits qu'elle avoit à l'Empire en qualité de sœur unique d'Honorius, lequel étoit sans enfans & sans espérance d'en avoir. Cette considération pouvoit bien soutenir sa fidélité & aiguillonner sa valeur, en sorte que la Princesse étoit le lien par lequel Honorius attachoit à ses intérêts les deux per-

sonnages les plus essentiels ; car Atraulse , de son côté , ménageoit l'Empire par le même motif , & ne montrait pas , pour sa défense , moins de zèle que son rival. On a dit qu'Atraulse conçut d'abord un projet bien digne d'un ennemi & d'un barbare. Il vouloit détruire entièrement l'Empire Romain , & fonder celui des Goths sur les ruines du premier. Mais convaincu , dans la suite , par l'expérience , que ces barbares étoient indomptables , & que non-seulement le caractère féroce de la Nation , mais encore les jalousies & les passions particulières des Chefs , étoient incompatibles avec la régularité d'un gouvernement quelconque , il imagina de se faire protecteur des Romains , probablement dans l'intention d'assurer la Couronne Impériale aux enfans qu'il espéroit de son mariage avec Placidie. En effet , sans s'arrêter aux desirs de Constantius , nit aux sollicitations d'Honorius , qui le pressoit de lui renvoyer sa sœur , il l'épousa & en eut des fils. Mais sa mort prématurée fit évanouir tous ses projets , & Placidie s'étant re-

Tillem. mém.
del'Emp. Ho-
nor. att. 55.

An. 421.

mariée avec Constantius, celui-ci réunit dans sa personne toute l'autorité & le droit à la succession. La plupart des Historiens soutiennent qu'Honorius ne combla Constantius qu'à regret, & que tant d'honneurs & d'autorité lui fut arraché par la crainte & par la nécessité. Il est certain que le Trône ébranlé n'avoit alors d'autre appui, & qu'Honorius ne pouvoit se faire d'ennemi plus formidable que Constantius. Le moindre refus, un dégoût, pouvoit avoir les suites les plus funestes. Quoi qu'il en soit, outre la possession de la princesse, & une autorité sans bornes dans les armées & dans tout l'Empire, Constantius obtint encore le titre d'Auguste. Et quoique Théodose lui eût refusé son approbation, tout annonçoit que la Couronne alloit passer sur sa tête & dans sa famille, & qu'il étoit destiné à relever l'Empire Romain, sinon dans tout l'Occident, du moins en Italie. Déjà il avoit eu de Placidie une fille nommée Honorie, & un fils qui fut Valentinien III. Mais il mourut

un an après son exaltation, & les débats qui survinrent entre Honorius & Placidie interrompirent un ouvrage si bien commencé.

Après la mort de Constantius ; Placidie, veuve pour la seconde fois, acquit la plus grande faveur auprès d'Honorius. Ils vécurent même dans une si grande intimité, que la malignité des Courtisans s'en amusa. Leur union cessa bientôt de passer pour innocente ; & il faut convenir que les traits satyriques n'étoient pas absolument dépourvus de fondemens. L'éclat & l'aigreur de la rupture pouvoient bien faire soupçonner qu'Honorius & Placidie n'en étoient pas restés au terme de l'amitié fraternelle. Une tendresse honnête & irréprochable peut-elle jamais être suivie de tant de haine & d'animosité, chez deux personnes unies si étroitement par le sang ? Ces discordes scandaleuses furent même poussées si loin, que Placidie quitta non-seulement la Cour & l'Italie, mais elle se retira avec son fils, auprès de son neveu Théodose, dont l'opposition constante à l'élec-

V. Olym-
piodor. ap.
Phot. e. 80.
p. 196.

AN. 423.

tion de Constantius , avoit trop donné à connoître qu'il prétendoit succéder à Honorius en Occident. Elle alla donc mettre sa personne & celle de son fils entre les mains d'un concurrent ; ce qui étoit évidemment contre toutes les regles de la politique , & ne pouvoit être justifié que par l'absolue nécessité. Quant à l'Italie elle se trouvoit entre deux écueils également dangereux , & l'absence toute seule de Placidie & du jeune Valentinien , pouvoit lui être aussi funeste que l'asyle qu'ils avoient choisi. L'événement ne tarda pas de le vérifier , & quoique le hasard réparât en partie le désordre de cette Province, elle ne laissa pas d'essuyer de très-grands dommages.

La mere & le fils étoient à peine sortis d'Italie & retirés à Constantinople , qu'Honorius mourut. L'occasion étoit belle pour un ambitieux ! Les successeurs légitimes d'Honorius se trouvoient éloignés , & les affaires d'Orient occupoient Théodose tout entier. Cependant aucun des Généraux d'Occident n'osa prétendre à la Couronne Impé-

riale , soit qu'elle eût déjà si fort perdu de son prix aux yeux des Capitaines , qu'ils ne daignoient plus la rechercher ; soit qu'en effet nul d'entr'eux ne jouît , à la mort d'Honorius , d'une assez grande considération auprès du Sénat & des autres ordres de l'Empire. Mais un homme de robe entreprit ce que les militaires négligeoient ou craignoient d'entreprendre. Giovanni , ou Jean , Chef des Secrétaires , ou grand-Chancelier , ou Majordome , n'importe quelle étoit sa dignité , après s'être assuré sans doute des dispositions des Capitaines , & sur-tout de Justin qui étoit le plus considérable , prit la pourpre dans Rome , se fit proclamer Empereur , & se hasarda même jusqu'à envoyer des Ambassadeurs à Théodose second , pour l'engager à confirmer son élection , & à le reconnoître pour Collegue. Théodose en étoit bien éloigné. Il se regardoit comme l'arbitre de l'Empire d'Occident , fondé sur l'usage établi depuis plus d'un siècle , en vertu duquel , lorsque l'un des deux Empereurs décédoit avant d'avoir dé-

claré & fait reconnoître son Successeur, l'Empire étoit censé réuni sur la tête du survivant. D'ailleurs Théodose, en qualité de neveu par les mâles & d'aîné de la famille, croyoit avoir un droit incontestable à la succession d'Honorius. Il réprouva donc l'élection de Giovanni, & fit partir sur-le-champ, pour l'Italie les Généraux Ardabure & Aspar, pere & fils, lesquels, à la tête d'une puissante armée, conduisirent Placidie & Valentinien, à qui Théodose avoit donné le titre de César, se réservant de lui donner, dans un autre tems, le titre d'Empereur & l'autorité souveraine. Les deux Généraux firent cette guerre avec des succès divers. Le résultat fut néanmoins que Giovanni succomba dans

An. 425.

Ravenne, & toutes les mesures qu'il avoit prises pour se fortifier dans cette place devinrent inutiles. Il ne vécut même guere plus d'une année après qu'il eût pris la pourpre. Cependant, quelque passagere que fût l'usurpation de Giovanni, les suites en furent irréparables, par rapport à l'Italie. Si Placidie se fut trouvée,

à la mort d'Honorius, maîtresse absolue de la Cour, comme elle l'étoit auparavant, Valentinien étoit reconnu sans délai & sans contradiction, pour successeur de son oncle sous la régence de sa mere. La Cour de Constantinople elle-même, n'y auroit pas opposé la moindre difficulté. Mais éloignée pour lors de Ravenne & de Rome, les deux Métropoles de l'Italie; n'ayant pas un soldat, & de plus, sa personne ainsi que celle de son fils étant au pouvoir d'un Concurrent qui avoit un droit, pour le moins, égal à la succession d'Honorius, cette Princesse fut d'abord forcée de faire un Traité désavantageux avec Théodose, pour obtenir, à son fils, le titre de César & des forces capables de réduire l'Usurpateur. Il fut donc stipulé dans le Traité, que Valentinien, devenu majeur, épouserait Eudoxie, fille de Théodose, & céderait à son cousin & beau-pere toute l'Illyrie occidentale, qui n'étoit pas une petite portion des Etats d'Honorius. Tels furent les engagements que Placidie contracta au nom de son fils, & que

celui-ci remplit au tems préfix. En sorte que Théodose s'approprioit une partie de l'Empire d'Occident, & ne donnoit, pour-ainsi-dire, l'autre à Valentinien, que comme la dot de sa fille. La perte de l'Illyrie, très-considérable en elle-même, étoit encore aggravée par les circonstances. L'Empereur d'Occident ne possédoit plus qu'une petite partie des Gaules & des Espagnes. Il étoit sur le point de perdre la Province d'Afrique. Cet Empire alloit donc se réduire à l'Italie, dépeuplée, stérile, dénuée de tout, telle, en un mot, que nous l'avons vu il n'y a qu'un moment.

De plus, l'usurpation de Giovanni, suite évidente de l'absence des Princes, donna lieu à la puissance d'Aétius, qui devoit être plus fatale encore à l'Empire d'Italie, & qui augmenta prodigieusement la confiance des Huns, dont les forces & l'audace n'étoient déjà que trop à craindre. Giovanni, informé du refus de Théodose & hors d'état de lui résister, envoya promptement Aétius en Pannonie, pour se mena-

ger l'alliance & les secours des Huns. Ceux-ci prirent, sans délai, la route de l'Italie, résolus de soutenir l'usurpateur contre tous les efforts de l'Orient. Mais, comme ils approchoient d'Aquilée, on apprit que Giovanni avoit perdu la liberté & la vie. Aétrius embrasse, sans hésiter, le parti de Valentinien & de Placidie, & engage les Huns à retourner sur leurs pas. Cet Aétrius avoit du courage & du génie. Sa dextérité & sa valeur étoient connues depuis long-tems à Rome, & Giovanni, qui avoit grand besoin d'Officiers & de Ministres capables de soutenir sa Couronne usurpée, l'avoit fait son Majordome. Le double succès qu'il eut dans son ambassade auprès des Huns, en les amenant d'abord au secours du Tyran, & en les renvoyant ensuite lorsqu'ils n'avoient qu'un pas à faire pour entrer dans l'Italie, augmenta considérablement sa réputation & son autorité parmi les Romains. Il avoit en même tems su captiver à un tel point l'amour & l'estime des Huns, que Placidie ne pouvoit éviter de le revêtir des principales Charges

de l'Empire. Ainsi il devint à double titre, non-seulement le champion & le principal protecteur du jeune Prince & de la Régente, mais encore l'arbitre de l'Etat. Quand Aétius n'auroit pas eu dans le caractère cette dose d'ambition, inséparable du sentiment de son propre mérite, les succès précédens & le grade où il étoit monté suffisoient pour le remplir d'orgueil & lui faire tout entreprendre. Peu content donc de la première place, dans la faveur de la Cour, il en voulut jouir exclusivement, ou plutôt il voulut être le Maître. Sa jalousie porta le dernier coup à l'Italie, non-seulement par les ravages affreux qu'y fit Attila, attiré peut-être, & soutenu par ses sourdes manœuvres, mais encore par la perte de l'Afrique, sans laquelle il étoit absolument impossible que l'Italie subsistât. Le Comte Boniface, l'égal d'Aétius en bravoure, & qui lui étoit très-supérieur du côté de la vertu & de la fidélité, gouvernoit alors l'Afrique. Nul n'avoit plus contribué que le

Comte à la chute de Giovanni , ainsi qu'à l'élévation de Placidie & à celle de son fils , en leur conservant cette Province extrêmement importante , malgré les offres & les menaces du Tyran. Aérius , par la plus noire perfidie , mit Boniface dans la nécessité de se révolter & d'appeller à son secours les Vandales , lesquels n'eurent pas plutôt mis le pied en Afrique , qu'ils y prirent l'ascendant & ne tarderent pas de s'en rendre maîtres.

L'ambition des femmes & la fureur qu'elles ont de gouverner , en dépit de la nature , qui les a faites si délicates & si foibles , ne contribuèrent pas peu aux terribles désastres qu'essuya l'Italie dans le cours du cinquieme siècle. Les Romains comptoient quatre cents ans & plus , depuis qu'Auguste avoit établi la Monarchie dans Rome. Pendant cet intervalle , où l'on voit tant d'Empereurs se succéder & monter sur le trône par toutes sortes de voies , jamais l'Empire n'étoit tombé positivement au pouvoir des femmes. Ce n'est qu'après la mort de Théo-

dose & dans les siècles suivans, que l'on en voit reconnues publiquement pour maîtresses absolues de l'Etat. Livie & Agrippine n'avoient influées dans l'Empire & dans la succession, qu'en faisant adopter Tibere & Néron, qui ne furent pas assurément d'un heureux présage, pour les Successeurs de la façon des femmes. En un mot, toute la part que les Impératrices eurent alors & dans la suite, à l'administration de l'Etat; toute l'autorité qu'elles purent s'arroger ne fut qu'indirecte, &, pour ainsi dire, domestique. Mais Eudoxie, femme d'Arcadius, commença par agir en Souveraine, ou du moins en Régente. Après elle, Pulchérie donne un exemple bien plus singulier. Cette princesse est reconnue pour Impératrice de tout l'Orient, non en qualité d'épouse, mais en qualité de sœur de l'Empereur. Elle exerce le pouvoir suprême de fait & même de droit, jusqu'à ce qu'Eudoxie, que l'on appelloit auparavant Athénias, & que Pulchérie elle-même avoit donnée pour femme au jeune Théodose,

prenne aussi la fantaisie de se mêler du gouvernement. Si Pulchérie, Gouvernante de l'Empire pendant les premières & les dernières années de son frère, & ensuite l'héritière du Trône, fit le bonheur de l'Orient, cette femme incomparable avoit des qualités si rares, qu'il ne faut pas en être surpris. Mais le sort de l'Empire d'Italie fut bien différent, sous les femmes qui prétendirent gouverner & régner dans cette partie. Ce n'est pas que Placidie fut sans génie, elle avoit même acquis de l'expérience au milieu de toutes les révolutions qui suivirent le premier sac de Rome. Mais tant d'épreuves ne purent aggrandir son ame. Elle eut toujours le foible des femmes & des meres, qui s'applaudissent de l'éducation qu'elles donnent à leurs enfans, quand elles les voyent sains & vigoureux. Placidie avec ses allarmes, ses soins minutieux & ses mignardises, fit de Valentinien un enfant si gâté, qu'il n'eut jamais que la bassesse & les vices d'un esclave du Palais. Le caractère efféminé de cet Empereur

& l'incontinence qui en est la suite, produisirent tous les maux que l'Italie eut à souffrir pendant son règne & après sa mort.

D'ailleurs, l'exemple de Pulchérie, de Placidie & même d'Eudoxie, aiguillonnoit Honorie, dont l'ambition ne tarda pas d'éclorre. Elle voulut aussi jouer un rôle & se mêler du Gouvernement. Placidie & son frere étoient bien éloignés de s'y prêter. Ils voulurent la faire consacrer Vierge. Mais Honorie offrit sa main au Roi des Huns, & fournit ainsi, à l'ambitieux Barbare, un nouveau prétexte pour envahir l'Italie. Attila ne manqua pas, en effet, de s'en prévaloir, & pour justifier ses hostilités contre l'Empire d'Occident, il alléguoit sans cesse le droit que lui avoient donné l'offre & les promesses d'Honorie. Personne n'ignore comment & pour quel motif ce terrible Attila, qui avoit ravagé tant de Provinces & détruit tant de Villes dans l'un & l'autre Empire, épargna Rome, le principal objet de ses vœux. Mais si la Capitale échappât, pour le coup, aux fu-

An. 451.

reurs de ce Conquérant, l'Italie n'en fut pas exempte, & ce qu'elle souffrit de cette invasion est inexprimable. Presque toute la Lombardie fut mise à feu & à sang, le plus grand nombre des habitans fut massacré ou mis aux fers, & le reste, courant çà & là, se jettoit dans le premier asyle que le hasard lui offroit. Venise naquit de ces désastres. Un essaim de ces fuyards, qui échappèrent, en différentes contrées, au fer des Huns, gagna les petites isles désertes & presque inaccessibles, situées au fond du Golfe Adriatique, & jeta les fondemens de cette Ville prodigieuse & célèbre. Si ces morceaux de terrain mouvant & stérile parurent un asyle aux Italiens éperdus, qu'on imagine de quelle terreur la Nation entière étoit frappée, & combien se sauverent en Grece, en Orient, & dans plusieurs isles de la Méditerranée ! Ainsi les Villes & les campagnes d'Italie se dépeuploient sans cesse. La mort même d'Attila, qui suivit de près, & les discordes de ses enfans, qui détruisirent si promptement la puissance

formidable des Huns , bien loin de procurer aucun soulagement à l'Italie, ouvrirent une nouvelle source de maux. Valentinien ne se vit pas plutôt délivré de ces terribles Barbares, qu'il fit éclater la jalousie qu'il nourrissoit, depuis long-tems, contre Aétius, & commit, à l'égard de ce Ministre, une action détestable & même inouïe chez les Monarques légitimes. Il le tua de sa propre main, & se priva lui-même de son meilleur appui. Cette atrocité rendit l'Empereur extrêmement odieux, & lui coûta la vie quelques mois après. Maximus, chef des assassins, épousa Eudoxie, veuve de Valentinien. Il croyoit, par ce mariage, affermir la Couronne sur sa tête. Mais Eudoxie paya mal la tendresse de son nouvel époux. Ne pouvant s'en défaire autrement, elle appella, d'Afrique, Genséric, Roi des Vandales, qui fondit sur le champ en Italie, saccagea Rome, & écrasa toutes les contrées qui avoient échappé à la furie & à la rapacité des Huns.

CHAPITRE V.

*Guerres civiles & Anarchie de l'Italie
depuis la mort de Valentinien III,
jusqu'à la déposition d'Augustule ,
l'an 476.*

LES funestes conséquences de la foiblesse d'Honorius, de la Régence des femmes, & du caractère vil & méprisable de Valentinien, ne se firent sentir qu'en partie durant leur règne. Les changemens les plus considérables qui en devoient résulter par rapport à l'Italie, n'eurent lieu qu'après la mort de Valentinien. Non-seulement l'Empire étoit déchiré & démembré, mais l'autorité impériale se trouvoit tellement avilie en Occident, que les vaillans personnages qui monterent successivement sur le Trône, ne purent jamais en rétablir l'éclat ni les forces. Les Généraux, Barbares pour la plupart, étoient si fort accoutumés à commander, que nulle sorte

Tillem. mé-
moire des
Emp. tom.

de considération ne pouvoit plus les retenir dans l'obéissance. Ils savoient trop , d'ailleurs , qu'ils étoient l'unique soutien de l'Empire , dont ils avoient effectivement sauvé les débris à force de courage & d'adresse. Après tout , ne suffit il pas de remplir de grands emplois , pour être bientôt ivre de présomption & d'orgueil ? Deux choses étonnent néanmoins , dans la conduite que tinrent alors les Romains & les Barbares : l'une , que les Romains (1) , malgré l'impossibilité démontrée de se passer des Capitaines Barbares , n'aient pas pris le parti de leur déférer la Souveraineté ; l'autre , que ces Capitaines suivis d'un si grand nombre de Barbares , & même de Romains , qui grossissoient leur Cour à l'envie , n'aient pas imaginé quel qu'expédient , pour se rendre Maî-

(1) Il faut entendre ici , sous le nom de *Romains* , tous ceux qui étoient nés Sujets de l'Empire , & qui en reconnoissoient l'autorité. Les Italiens sur-tout doivent être compris sous cette dénomination , puisqu'à dater de Valentinien , l'Empire fut presque réduit à la seule Italie.

tres absolus & indépendans. Ils n'avoient besoin pour cela que d'un titre spécieux, d'une dénomination nouvelle. La multitude n'est-elle pas toujours menée par des mots ? Comment donc ne s'emparoiént-ils pas entierement de l'autorité suprême ? Comment ne se lassoient-ils pas d'élever & de déposer tous les jours de nouveaux phantômes d'Empereur ? Mais tant de contradictions ou d'inconséquences faisoient le tourment de l'Italie ; & tandis que , d'un côté , les Romains ne pouvoient se gouverner par eux-mêmes , & que , de l'autre , les étrangers ne pouvoient obtenir une autorité illimitée ni se façonner au joug , elle éprouvoit toutes les horreurs de l'anarchie.

Maximus, assassin de Valentinien , An. 455.
& son Successeur , ne régna que quelques mois , & fut massacré lui-même , trois jours avant que Genferic , appelé par son épouse Eudoxie , entra dans Rome & en fit le sac. Avitus , Officier de Maximus & Capitaine assez expérimenté , prit la pourpre à la sollicitation & à

* Ou Riquimer, ou Ricimer.

An. 457.

l'aide de Théodoric, Roi des Goths. Mais un Empereur, vassal d'un Prince étranger, ne pouvoit avoir que fort peu de considération auprès des siens, & l'un de ses Capitaines lui fit bientôt changer son sceptre contre une crosse. C'étoit Ricimer *, Sueve ou Goth, ou de quelqu'autre Nation barbare, mais sûrement de la plus noble extraction, & d'une valeur, d'une habileté égales à sa naissance. Cependant il ne paroît pas qu'il se fut distingué dans la guerre avant l'expédition de Corse, dans laquelle il commanda l'armée d'Avitus, & chassa les Vandales, qui s'étoient emparés de cette île. Ce premier succès exalta si fort l'orgueil que lui inspiroient sa naissance & ses talents, qu'il ne lui fut plus possible de reconnoître de supérieurs; & comme la fraude & la perfidie n'étoient pas ses moindres parties, il eut bientôt consommé la ruine de son Prince & de son Bienfaiteur. Avitus ayant été chassé du Trône, Ricimer y fit monter Majoranus, à qui l'on ne peut reprocher que d'avoir trempé dans la conspiration de ce

Barbare. Il étoit doué, d'ailleurs, de tant de vertus, c'étoit un si grand homme d'état, qu'il paroissoit destiné à relever l'Empire d'Occident, & à rétablir Rome dans sa première splendeur. Mais sa valeur même & la réputation qu'il se fit en deux ou trois ans de regne, hâterent sa chute. Ricimer, s'apercevant que son crédit baïssoit sous un tel Empereur, résolut de le déposer. Il plaça sur le Trône un certain Severé, qui porta la Couronne tant qu'il plut au Barbare de la lui laisser. Enfin, Ricimer voulut essayer de gouverner l'Italie par lui-même & de se passer d'Empereurs. Il n'y avoit personne à Rome qui osât prendre, malgré lui, le titre d'Auguste. Il n'étoit pas à craindre qu'un nouvel Empereur créé dans les cantons des Gaules, encore soumis aux Romains, ou dans quelque autre partie du monde, vint en Italie, tant que Ricimer y seroit le Maître. L'Empereur Léon & Genferic, Roi des Vandales, établis en Afrique, étoient seuls en état d'envahir l'Italie & d'y faire la Loi; mais des

objets plus pressans occupoient leurs forces ailleurs. Après tant de siècles on vit donc , en Italie , un interregne , ou plutôt une espece de République , dont Ricimer se fit le Chef & le Protecteur. Je ne fais si ce fut une affectation de sa part , ou si , voyant que l'Italie se regardoit effectivement comme un Etat indépendant , il ne fit que se conformer aux idées du tems & suivre le cours naturel des choses ; mais il est constant que dans les Traités qui furent conclus avec les Princes & les Généraux étrangers , on ne stipula plus au nom des Romains ni de l'Empire , mais au nom des Italiens (1). Il paroît même que , dès le regne de Severe , Ricimer employoit déjà le nom des Italiens dans les négociations. C'étoit probablement pour accoutumer insensiblement les esprits au changement qu'il méditoit. Mais cette forme ambigue de gouvernement ne pouvoit être de lon-

(1) Voyez Priscus , *de Legatione* , dans la collection de l'Histoire Byzantine , & chez Tillemont , tom. 6. p. 331.

gue durée. Ricimer fut contraint d'y renoncer. En moins de deux ans, il fut pleinement convaincu, qu'il étoit beaucoup plus aisé de disposer de l'Empereur que de l'Empire. Se voyant donc forcé de créer un Auguste, il s'adressa fort habilement à Léon, Empereur d'Orient, lui laissant toute liberté de donner un maître à l'Occident & de le choisir même parmi les siens. Au moyen de quoi il acquéroit un droit à la reconnoissance du nouvel Empereur, qui seroit censé lui devoir, du moins indirectement, sa dignité, & il se concilioit l'amitié de l'Empereur Grec, en lui déférant la fonction la plus honorable & la plus flatteuse.

V. Tillier
ubi supra.

Antémius fut donc créé Empereur d'Italie. Outre les droits qu'il paroissoit avoir à la dignité Impériale, en qualité du plus proche parent de Marcien, prédécesseur de Léon, il possédoit encore toutes les qualités qui peuvent honorer le Trône. Il joignoit à la bravoure une prudence consommée. Il connoissoit à fond le gouvernement civil, & ne

An. 467.

respiroit que l'amour de la justice & du bien public. Pour surcroît il amena d'Orient une foule de grands hommes, ce qui étoit sans prix dans l'état où Rome se trouvoit réduite, après tant de calamités qui lui avoient enlevé la fleur de la Noblesse & du Peuple. Ce fut un spectacle bien intéressant pour les Italiens, que l'arrivée d'un si grand Prince, suivi de la Cour la mieux choisie & de la plus florissante armée. On croyoit déjà voir l'Empire d'Occident rétabli dans tout son lustre. L'espoir étoit encore fortifié par la célébration des nœces du nouvel Auguste avec la fille de Ricimer. L'Italie regardoit cette alliance comme le gage assuré de la concorde qui alloit régner entre le nouvel Empereur & le redoutable Patrice. L'inauguration d'Antémius fut encore accompagnée d'une circonstance très-favorable aux affaires de l'Italie. Marcellin, auparavant Général des Troupes Romaines, avoit secoué le joug de l'Empereur d'Occident, & après plusieurs guerres soutenues avec des succès

divers, il s'étoit emparé de la Dalmatie, d'où il donnoit les plus vives inquiétudes à l'Italie, située dans le voisinage. Léon Auguste en nommant Antémus à l'Empire Occidental, engagea Marcellin à se ranger sous son obéissance, à l'accompagner même dans son entrée en Italie, & à l'escorter avec toutes ses forces. Ainsi l'Empire, ayant à sa tête trois hommes tels qu'Antémus, Ricimer & Marcellin, paroissoit en état de faire face à Genferic, quoique celui-ci fut maître de l'Afrique, & que la Marine délabrée des Romains lui eut laissé prendre l'Empire de la mer Méditerranée.

Mais Ricimer vouloit primer, & par la même raison que l'Italie se félicitoit de la possession d'un si grand Prince, l'ambitieux & jaloux Patrice ne tarda pas à se repentir d'en avoir favorisé l'élection. L'alliance qu'il avoit contractée avec l'Empereur, le touchoit peu. On ne fait que trop avec quelle facilité l'ambition des Grands brise les liens du sang. Ricimer ne vit que son crédit presqu'anéanti, sous

un Prince qui favoit régner ; & ne pouvant se résoudre à ne jouer que le troisieme ou le second rôle , dans un Etat dont il avoit prétendu si long-tems être l'arbitre suprême , le dépit & l'envie le porterent à jeter le trouble & la confusion dans les affaires , de concert avec Genseric , l'ennemi capital des Romains. La réputation même de l'Empereur Antémius , dont l'autorité étoit bien supérieure à celle de la plupart de ses prédécesseurs , fut plus funeste qu'avantageuse à l'Italie. Les Empereurs précédens , sans forces , sans crédit , ou éclipsés par le tout-puissant Patrice , avoient été déposés sans obstacles & sans effort. Leur chute n'avoit pas donné la moindre secousse à l'Etat ; au lieu qu'il fallut en venir à une guerre ouverte pour détrôner Antémius , qui ne manquoit ni de partisans , ni d'amis , disposés à le défendre contre les attentats du Général.

Ricimer abandonne Rome & Ravenne & se retire à Milan. Il avoit probablement dans ces contrées un plus grand nombre de Partisans , &

la Lombardie en général lui étoit dévouée. Bientôt il n'y eut pas seulement deux factions en Italie, mais elle se trouva divisée en deux Empires prêts à se choquer avec des forces à-peu-près égales. Quelques Liguriens de marque, voyant former l'orage, eurent pitié de la malheureuse Italie, & coururent à Milan embrasser les genoux du Patrice, le suppliant à mains jointes de faire la paix avec l'Empereur. Ricimer se rendit ou feignit de se rendre à leurs prières, & sur-le-champ on chercha les moyens de le faire rentrer en grace auprès d'Antémus. Pavie possédoit alors l'Evêque Epiphane, dont la sagesse & la sainteté étoient également célèbres. Ces mêmes Députés de la Ligurie se rendent auprès du saint Prélat, qui se charge volontiers de la négociation, va trouver l'Empereur & parvient bientôt à le réconcilier avec Ricimer. Si la paix fut sincère, il est certain qu'elle dura peu. L'Histoire, à la vérité, ne laisse aucun doute sur le compte d'Antémus : il n'y a pas le moindre trait de perfidie, ni

Ennod. in
vita Epiph.

même de dissimulation à lui reprocher. Mais que de raisons de soupçonner la sincérité de Ricimer, & de l'accuser de fausseté ! Après tout, il faut convenir que, de part & d'autre, ils étoient forcés de se tenir sur leurs gardes. La méfiance étoit de regle entr'eux, & peut-être que, dans leur position, il étoit impossible qu'ils fussent amis. La fin tragique de Stilicon & d'Aétius, qui avoient été à-peu-près dans les mêmes termes vis-à-vis d'Honorius & de Valentinien, & qui avoient péri, l'un par la foiblesse, l'autre, par la perfidie de son Maître ; celle du Patrice Aspar, qui venoit de succomber en Orient, & qui étoit précisément auprès de Léon ce qu'étoit Ricimer auprès d'Antémus, ces exemples si fameux & si récents n'étoient pas propres à établir entr'eux la confiance & la sécurité. Enfin, après différentes réconciliations feintes ou passagères, ils en vinrent aux mains. Les Provinces d'Italie, partagées entre Ricimer & l'Empereur, ne porterent pas seules le fardeau de cette guerre

civile : Rome en fut le théâtre. Ricimer vint assiéger l'Empereur dans cette capitale , & l'ayant pris par la famine & par le fer , il fut encore obligé de combattre le reste des ennemis , qui ne tomberent à ses pieds , qu'après qu'Antémius eut été vaincu & noyé dans le Tibre. Alors Ricimer fit proclamer Auguste Olibrius , le même qui avoit aspiré à la dignité impériale , quand Antémius en fut revêtu. Il étoit de la maison Anicia , l'une des plus anciennes , des plus illustres & des plus riches de Rome. Allié de l'Empereur Valentinien III , dont il avoit épousé la fille , beau-frère d'Huneric , fils du Roi Genferic qui le protégeoit hautement , tout sembloit se réunir en faveur d'Olibrius pour le faire succéder à Sever. Mais l'inimitié qui subsistoit entre Léon & Genferic , rendit tant de titres inutiles & fit préférer Antémius. Après la chute de celui-ci , Olibrius monta cependant sur le Trône sans contradiction ; mais pour n'y rester que quelques mois. Ricimer étant mort peu de tems après

An. 472.

Antémius , & quelque tems avant Olibrius , cet Empereur eut la liberté de créer un nouveau Général , ou plutôt de se donner un nouveau Maître , à lui-même ainsi qu'à toute l'Italie. Son choix tomba sur Gondebault , Prince des Bourguignons & neveu de Ricimer. Le nouveau Patrice fit bientôt prendre la pourpre à un certain Glicerius , dont le caractère étoit aussi méprisable que la naissance. Mais l'Empereur d'Orient , n'approuvant pas l'élection de Glicerius , envoya Julius Nepos en Italie , avec le titre d'Auguste. Celui-ci n'eut pas beaucoup de peine à triompher d'un tel Concurrent , & l'ayant fait raser & consacrer Evêque , il le reléguait en Dalmatie pour y gouverner l'Eglise de Salone. Julius Nepos , s'il en faut croire Sidonius , qui devoit le connoître , & qui , malgré son penchant à prodiguer des louanges à ses amis , n'étoit pas capable d'en imposer volontairement , possédoit les plus excellentes qualités , & méritoit la couronne. Mais il venoit trop tard , ainsi que quelques-uns de

Apoll. Siden.
lib. 8. ep. 7.

ses Prédécesseurs. La situation de l'Empire étoit absolument désespérée. Les Empereurs eux-mêmes n'en avoient plus que le nom & les enseignes, encore celles-ci étoient-elles au pouvoir des Capitaines.

Julius Nepos choisit Oreste pour son Général, & il faut convenir que les belles actions de ce Capitaine justifioient le discernement de l'Empereur, & son habileté dans l'art de régner. Mais Oreste, qui tenoit de Nepos la seconde place de l'Etat, fut tourmenté, comme tant d'autres, par l'ambition d'occuper la première. Il tourna donc contre l'Empereur les armes & l'autorité qu'il en avoit reçues, & donna la pourpre à son fils Romulus, qui fut ensuite appelé Augustule, à cause de sa jeunesse, ou par dérision. Ces manœuvres déplaisoient fort à la Cour de Constantinople, dont Julius Nepos étoit la créature. Mais avant qu'il se formât, de ce côté, aucun orage contre l'usurpateur, les Goths & les autres Barbares, dont l'Italie étoit remplie, se soulevèrent à l'instigation d'Odoacre, déposent

An. 476.

Augustule, font périr Oreste, dissipent ce fantôme d'Empire Romain qui subsistoit encore en Occident, & réduisent l'Italie à la condition des autres Provinces conquises par leurs semblables. Détaillons ceci succinctement, & voyons par quels efforts & sur quels fondemens Odoacre, & après lui Theodoric, se flatterent d'établir en Italie une nouvelle dynastie.

CHAPITRE VI.

*Etat de l'Europe à la destruction de
l'Empire Occidental.*

DE toutes les parties qui avoient composées le vaste édifice de la grandeur Romaine, celles qui, dans la division des deux Empires, furent assignées à l'Orient, étoient alors les seules qui ne fussent point désunies. Vers la fin même du cinquième siècle elles formoient encore un tout assez solide. L'Empire Grec, mal gouverné & plus mal défendu,

attendu les troubles interminables de l'Etat & de la Cour, harcelé continuellement par les Ostrogoths du côté de l'Illyrie, & par les Vandales du côté de l'Afrique, ne laissoit pas de subsister presque en entier. La raison en est, qu'à cette époque les Perses le laisserent en repos, & que pendant un espace assez considérable, il n'eut rien à craindre de ce côté. Si ces anciens ennemis l'avoient assailli, dans ce moment, avec autant de vigueur qu'auparavant, il est bien évident qu'il succomboit, & que le nom Romain périssoit, à la fois, en Orient & en Occident. Mais sa foiblesse même & son impuissance manifeste lui tinrent lieu de soldats & de remparts. Dès que les Perses eurent compris qu'ils n'avoient plus rien à craindre des Romains, ils ne songerent plus à se jeter sur l'Empire. Qu'y seroient-ils venus chercher? Ne jouissoient-ils pas chez eux de l'abondance? L'étendue & la richesse de leurs possessions ne laissoient rien à desirer. Mais la position des Provinces Occidentales étoit absolu-

ment différente. Entourées de Nations barbares , qui n'abondoient qu'en hommes , & que la faim , le courage , la férocité , l'inquiétude , l'ambition , pouffoient irrésistiblement au pillage & aux conquêtes , elles dûrent être plutôt englouties.

V. Tillem.
tom. 6. tit.
de Valenti-
nien III. de
Major. & de
Severe.

Les Gaules , qui comprenoient alors une partie de la Germanie , furent les premières à changer de Maître , parce qu'elles étoient plus exposées aux incursions des Barbares. Peut-être aussi qu'accoutumées de longue main à leurs Empereurs ou Tyrans particuliers , il leur en coûta peu de passer sous une domination étrangère. Les Bourguignons se rendirent Maîtres de la Savoie & de plusieurs Villes de la Gaule Celtique , à laquelle ils donnerent le nom de Bourgogne. Les Goths , que leur établissement en Occident fit appeller Visigoths , soumirent à leur obéissance les Provinces de la Gaule Narbonnoise , situées vers la Méditerranée & les Pyrénées ; & à l'époque de la déposition d'Augustule , ils comptoient déjà deux ou trois générations de Princes habiles & vaillans ,

qui avoient été plutôt la terreur que les vassaux des derniers Empereurs. Une autre partie des Gaules, que les Barbares n'avoient fait qu'entamer, quoiqu'elle ne fut nullement défendue par les Romains, servit d'asyle à quelques milliers de Bretons fugitifs, lesquels, ayant abandonné leur patrie aux Anglo-Saxons & passé le détroit, vinrent chercher une habitation en deçà de la mer. Ainsi nulle partie de l'Empire ne put échapper à cette grande révolution, dans laquelle on vit les Nations se confondre & s'entâsser les unes sur les autres, & pendant que la Bretagne, qu'Honorius & Valentinien III avoient déjà abandonnée, passoit sous le joug des Saxons & des Anglois, une partie de ses habitans vint fonder une nouvelle Principauté dans les contrées maritimes de la Gaule Lyonnaise, & leur donner le nom même de Bretagne. Dans le même tems, ou un peu auparavant, les Espagnes furent envahies par différentes races de Barbares, Sueves, Alains, Vandales, mais spécialement par les Goths

ou Visigoths, qui, sous le gouvernement d'Euric, formoient un Royaume vaste & puissant, au moyen de la réunion de plusieurs Provinces des Gaules & des Espagnes. Si quelques villes ou quelques grands Seigneurs retenoient encore, dans ces Provinces, le nom de Romains, c'étoit plutôt pour s'en faire un prétexte d'indépendance que par attachement pour l'Empire. Mais les Conquêtes que les Rois Goths ne cessoient de faire dans les Espagnes, & les rapides progrès du Roi Clovis, firent bientôt disparaître ces vains titres. Genferic, Roi des Vandales, régnoit tranquillement en Afrique. Depuis son entrée dans cette Province, faite sous le gouvernement du fameux Comte Boniface, & sous la Régence de l'Impératrice Placidie, il avoit tellement affermi son autorité, qu'il étoit plutôt dans le cas de faire trembler les deux Empires que d'en être attaqué. Dès le regne même de Majoranus & d'Antémius, on regardoit comme décidé, que son fils Hunneric alloit lui succéder & monter paisiblement

sur le Trône d'Afrique. De toutes les Provinces Occidentales, l'Italie seule conservoit encore l'apparence & le nom d'Empire Romain. Il ne faut pas même dissimuler que la conservation de cette Province avoit coûté aux Empereurs le sacrifice d'une bonne partie des autres. A la vue de ces armées de Barbares, qui fondoient de tous côtés sur l'Empire, ils imaginèrent qu'il falloit, à toute sorte de prix, les éloigner du centre. Ils tâcherent donc de détourner le torrent & de faire refluer cette multitude d'Etrangers vers les Gaules, les Espagnes & l'Illyrie, où ils ne tarderent pas de se rendre Maîtres absolus, & de franchir même les limites qu'on leur avoit assignées. Pendant quelques années ces tristes expédiens conservèrent aux Empereurs la Souveraineté de l'Italie. Ce n'est pas qu'il n'y eut beaucoup de Barbares de toutes les espèces. Depuis un siècle ils affluient en Italie & s'étoient déjà répandus dans toutes les parties de cette Province. Mais ils n'avoient pas proprement de domicile

ni de possessions stables; ils n'y étoient que sur le pied d'auxiliaires & de vassaux de l'Empire. Cependant il n'étoit gueres possible qu'ils s'accommodassent long-tems de cette existence précaire, & tant de Principautés nouvelles, établies par leurs semblables, dans les Espagnes, dans les Gaules, & même en différentes Provinces de l'Illyrie, devoient naturellement engager quelqu'un de ces Capitaines Barbares à faire la même tentative sur l'Italie, qui étoit la seule Province où il fut encore question de ce vain simulacre, appelé l'Empire Romain, toutes les autres étant démembrées & devenues la proie des Usurpateurs. L'autorité des Empereurs étoit si fort avilie, que le premier Barbare entreprenant pouvoit se flatter hardiment de faire subir à cette contrée le sort des autres. D'ailleurs l'Usurpateur, quel qu'il fût, n'avoit point à craindre de se voir expulser par les autres Potentats qui régnoient alors, attendu que chacun d'eux devoit être trop occupé de la conservation & de l'af-

fermissement de ses propres Etats. Au reste, le sort de l'Italie n'étoit pas plus heureux que celui des Provinces subjuguées, & si Salvien n'a point outré les choses ni altéré les faits, ce qui n'est guere à présumer de la part d'un Ecrivain si religieux, il paroît, au contraire, que la condition des pays, soumis encore aux Empereurs, étoit pire. Ceux qui vivoient sous la domination des Goths, ne craignoient rien tant que de retourner au pouvoir des Romains ; » aimant mieux être libres » chez les Barbares, sous les apparences de la servitude, que d'être » esclaves chez les Romains sous » le nom de la liberté (1) ». En un

(1) *Malunt enim sub specie captivitatis vivere liberi, quam sub specie libertatis esse captivi.* Salv. lib. 5. Les 4, 5, 6, 7 & 8^e. Livres de Salvien, de *gubernatione Dei*, sont remplis de traits semblables, qui démontrent, que la condition des Peuples soumis aux Barbares étoit préférable à celle des Romains, en comprenant sous ce nom tous les Sujets de l'Empire. *Nihil horum est apud Wandalos, nihil horum apud Gothos. Tam enim longè est, ut hac, inter Gothos,*

mot, qu'on se rappelle ici combien étoit déjà déplorable la situation de l'Italie sous le regne d'Honorius, & l'on concevra dans quel abîme elle dut tomber pendant les cinquante années qui s'écoulerent depuis la chute de Stilicon jusqu'à la mort d'Oreste, & la déposition de son fils Romulus Augustule.

Les révolutions de la Cour & les fautes du Ministère, si fréquentes sous Honorius, sur-tout vers le milieu de son regne, porterent les premiers & les plus rudes coups à l'administration de la Justice, ainsi qu'aux autres branches du gouvernement. Les Favoris qu'il eut dans la suite, & qu'il ne gardoit que quel-

Barbari tolerant, ut ne Romani quidem, qui inter eos vivunt, ista patiantur. Itaque unum illic Romanorum omnium votum est, ne umquam eos necesse sit in jus transire Romanorum. Una & consentiens illic Romana plebis oratio, ut liceat eis vitam quam agunt, agere cum Barbaris. Itaque non solum transfugere ab eis ad nos fratres nostri omnino nolunt, sed ut ad eos confugiant, nos relinquunt. Lib. 5 & lib. 6. Quid simile apud Barbaros, &c.

ques mois, n'étoient pas propres à remonter la machine d'une manière solide. Les plus scélérats, au contraire, qui étoient communément les plus puissans, se plaisoient fort dans cette confusion, parce qu'elle leur assuroit l'impunité. Le désordre augmenta beaucoup encore sous la Régence foible de Placidie & sous le regne de Valentinien. La mere & le fils étoient bien éloignés d'en arrêter le cours. L'impuissance où ils étoient de limiter le pouvoir des Ministres & des Officiers, leur fit imaginer, au contraire, d'attiser le feu de la discorde, de les aigrir, de les mettre aux prises, afin de les détruire l'un par l'autre. Politique assez bonne peut être pour la sûreté de leur personne, mais qui devoit écraser le Peuple & les Provinces. Ces désordres, qui paroissoient extrêmes sous le regne de l'efféminé Valentinien, devinrent encore plus terribles après sa mort. La brièveté des regnes & la difficulté de reconnoître quel étoit l'Empereur légitime, jettoient

Marcell.
Chron. ap.
Tillem.mém.
de l'Emp. Val.
lent. III. art.
10.

Cod. Theo-
dos. novell.
tit. 7.

tant d'incertitude dans le gouvernement, que les Commandans des Provinces, & tous ceux qui se trouvoient en possession de quelque emploi militaire ou civil, s'érigèrent en autant de petits Tyrans, qui tâchoient d'entretenir le trouble, chacun dans leur district. Bien-loin de veiller à l'exécution des Loix, ils encourageoient eux-mêmes les libertins & les bandits, autorisoient leurs excès & leurs violences, & ne rougissoient pas d'en partager les fruits. Et comme si la perfidie, l'avarice & l'insolence des Ministres & des Capitaines n'eussent pas été suffisantes pour ruiner l'Italie, le délabrement de l'Etat & les extrémités auxquelles il étoit réduit, rendoient encore l'oppression inévitable. L'indigence même & la misère des sujets forçoient continuellement les Empereurs à des opérations plus ruineuses; au point que les peuples, après avoir perdu leurs possessions & leurs facultés,omboient évidemment, même sous les meilleurs Empereurs tels que Majoranus

& Antémius, dans une espece de servitude civile ; ce qui est le dernier degré de la tyrannie.

Les charges publiques étoient imposées sur la Cité en corps, & les Décurions, qui composoient la Curie, ou si l'on aime mieux, le Corps de Ville, & qui s'appelloient *Corporati*, en faisoient ensuite la répartition sur les Particuliers. Envisagé sous ce rapport, l'emploi de Décurions ou de Corporats présente certains avantages. Mais il faut remarquer que le Fisc traitoit directement avec le corps de la Cité, lequel lui répondoit du total de l'impôt. Vu la disette d'argent, les pauvres habitans se trouvoient fort souvent dans l'impuissance de payer leur taxe, & alors les Décurions étoient obligés de payer pour eux, ce qui rendoit l'emploi plus onéreux qu'utile. L'unique ressource qui restoit, & aux Communautés ou Corps de Ville pour fournir la somme imposée par le Prince, & aux Particuliers pour en payer leur portion, étoit d'emprunter des Usuriers. Triste expédient, qui annonce un

avenir encore plus fâcheux que le passé (1) ! Les extorsions des Magistrats & des Grands furent donc renforcées de celles des Usuriers, dont la puissance devint si prodigieuse,

(1) Dans les tems mêmes de la grandeur Romaine, la même cause avoit produit les mêmes effets. Plusieurs Provinces s'étoient ruinées par ces sortes d'emprunts. On en voit un exemple dans les Lettres de Cicéron, qui ne fait pas l'éloge de la modération des Romains, ni de la morale-pratique des Historiens. Rome & la plus grande partie de l'Italie furent exemptes de ce fléau pendant l'espace de deux ou trois siècles, c'est-à-dire, pendant que l'or des Etrangers y couloit à pleins canaux, & que les denrées que l'on tiroit des Provinces, étoient les productions des propres fonds des Sénateurs & du fisc. Mais lorsque les Provinces eurent cessé d'y porter leurs tributs ; quand on eut employé tout l'argent de l'Italie à soudoyer les Rois Barbares, la rareté de l'espèce & la nécessité, plus pressante que jamais, où se trouverent les Empereurs d'imposer des tributs, réduisirent à la fin les Italiens à ces expédiens destructeurs, qui sont assez communément la ressource des Négocians endettés, dont la folie est d'accélérer leur propre ruine par les contrats les plus désavantageux.

que Sidonius se crut en droit de les appeller les Propriétaires & les Maîtres de tout l'Empire Romain. Leurs succès devinrent une amorce pour tous les Etats, & les Ecclésiastiques eux-mêmes ne rougirent pas de prêter & de faire cet odieux métier.

C'est alors que saint Léon le Grand fut obligé, pour la première fois, de défendre l'usure au Clergé d'Italie. Défense inouïe, dont la date prouve que l'abus ne pouvoit être ancien, du moins dans cette Province. Les besoins urgens du Fisc & la pesanteur des impôts, sources de tous les maux des Particuliers, produisirent encore d'autres calamités. La liberté civile en fut presque anéantie. La plupart des Corporats, si l'on veut se rappeler leur position, devoient être vivement tentés de quitter un emploi, dont les fonctions étoient aussi désagréables que dispendieuses. Mais les Loix, qui portoient la plus scrupuleuse attention sur tout ce qui intéressoit la Chambre Impériale, forçoient toutes les personnes, un peu aisées, à rester membres de la Communauté,

Epist. 3. c.

4 & 5.

V. Quesn.

not. in cand.

n. 7.

Cod. Theo-
dos. novell.
lib. 4. tit. 1.

& s'opposoient fortement à l'excor-
poration. On rendit même les Or-
donnances les plus précises, pour
empêcher qu'aucune personne pût,
à la faveur d'un nouveau logement,
d'un habit ecclésiastique ou monas-
tique, se soustraire au triste emploi
de Corporat ou Décurion, lequel
étoit bien plutôt un cautionnement
qu'une dignité. Cependant la con-
dition du reste des habitans n'étoit
pas meilleure. Les Grands, dont
l'orgueil ou l'avarice souffroit infi-
niment de toutes les vexations que
leur faisoient essuyer les Officiers du
Fisc, s'en vengeoient sur leurs in-
férieurs, & tyrannisoient à leur
tour. C'est ce qui fit abandonner le
séjour de la Ville à tant de Ci-
toyens qui furent chercher, au fond
de quelque campagne, la solitude
& la paix. Pour arrêter la désert-
tion des Citadins, l'Empereur Ma-
joranus ordonna que, dans chaque
Ville, il seroit élu une personne de
marque, chargée de défendre le
menu peuple contre les hommes
puissans. On sent bien que cette
charge ne pouvoit remplir l'objet
qu'on

qu'on s'étoit proposé , & l'effet le plus certain qu'elle devoit produire étoit d'interdire aux Citoyens opprimés l'unique asyle qui leur restoit, les forêts & les déserts. Ce tableau, vu de près, demontre que les sujets de l'Empire, tant en Italie que dans ces petits segmens de Provinces qui n'avoient pas encore secoué le joug, subissoient un esclavage plus dur que la domination des Barbares; & les habitans de ces contrées étoient si malheureux, qu'ils ne pouvoient imaginer une maniere d'être, qui ne fût préférable à la leur. Il est vrai qu'à tant de maux, qui, pour être internes, ne laissoient pas de consumer assez rapidement l'Italie, se joignirent d'autres causes extérieures qui hâterent sa destruction. Les plaies larges & profondes que lui firent les Barbares acheverent de l'épuiser, & tarirent toutes les sources de la vie. Les invasions des Goths, le sac de Rome sous Alaric, l'irruption encore plus terrible des Huns sous Attila, le second sac de Rome par les Vandales, leurs

descentes continuelles sur les côtes d'Italie à la manière des Pirates, les incursions des Boutguignons & des Alains établis dans la Savoye & dans la Gaule Viennoise, celles des Barbares de la Dalmatie & des sujets du Comte Marcellin, qui s'étoit fait Souverain ou Tyran d'une partie de la contrée; ce torrent de désastres avoit emporté l'or, l'argent, les effets précieux, le bétail & les grains de toutes les contrées de l'Italie. Mais la perte la plus fatale fut celle que l'on fit en hommes de toutes conditions. Ces ravages enleverent une multitude infinie. Une partie fut égorgée, l'autre emmenée par les Vainqueurs, plusieurs, n'ayant plus d'habitations ni de Cités, périrent de misere; d'autres enfin, parmi lesquels on comptoit les personnes les plus qualifiées & les plus riches, allerent chercher un asyle dans quelque Province éloignée, entr'autres, la famille d'Olibrius, qui fut s'établir à Constantinople. L'inclemence des élémens multiplioit encore l'action de toutes ces causes morales & politiques.

Il sembloit que tous les êtres eussent conjuré la perte de l'Italie. Les débordemens de fleuves, auxquels la misere publique ne pouvoit plus opposer de digues ; les éruptions du Vésuve, dont les flammes & les cendres furent lancées à une distance incroyable ; la peste qui fit, sous le regne d'Antemius, les plus affreux ravages ; la réunion de tous ces fléaux produisit tant de calamités dans tous les points de l'Italie, qu'il n'est pas possible d'imaginer une situation plus lamentable.

Fin du Tome premier.



101850091274
 101850091274

3200-KZ

KSIEGOZBIÓR
MARCINA ZAMOYSKIEGO

3190-KZ

